

Retraite : Diocèse de Périgueux. 29 Novembre – 4 Décembre 2020

« La petite voie de Nazareth avec Ch. de Foucauld et Thérèse de Lisieux »

Programme de la retraite

Dimanche 29 Novembre : Entrée en retraite (Fin d'après midi)

« Venez à l'écart » (Marc 6,31) – Vidéo 1

Lundi 30 Novembre : Thème 1 – Enfanter Dieu au cœur de notre Nazareth

(Matinée) –Symbolique de Nazareth et Bethléem Vidéo 2

(Après-midi) – Annonciation – Accueillir Dieu - Vidéo 3

Mardi 1° Décembre : Thème 2 – Entrer dans le temps de Dieu

(Matinée) : Le temps des petits –Vidéo 4

(Après-midi) : La place du petit chez Ch. de F. et Thérèse – Vidéo 5

Mercredi 2 Décembre : Thème 3 - L'expérience du désert

(Matinée) : Le sens du désert dans la bible – Vidéo 6

(Après-midi) : Le désert pour Ch. de F et Thérèse – vidéo 7

Jeudi 3 décembre : Thème 4 – L'expérience de l'offrande.

(Matinée) : Sens de l'offrande pour le chrétien – Vidéo 8

(Après-midi) : L'acte d'offrande de Ch. de F et Thérèse – Vidéo 9

Vendredi 4 Décembre : Thème 5 – L'expérience de la mission.

(Matinée) : Le sens de la mission dans l'Évangile, pour Ch. de F et Thérèse – Vidéo 10

Chant « Vivre d'Amour » (Thérèse) – Vidéo 10 bis

Dimanche 29 Novembre : Entrée en retraite : « Venez à l'écart » (Marc 6,31)

A) Aller à l'écart pour être avec Jésus qui nous dit : Pour toi, qui suis je ?

- Un jour que Jésus priait à l'écart, ses disciples étaient avec lui, il leur posa cette question « Pour vous qui suis-je ? » (Luc 9, 20). C'est à l'écart que Jésus nous repose la même question.
- Se retirer- Venir à l'écart pour demeurer avec Jésus. « Que cherchez vous ? Maître où demeures-tu ? Venez et voyez » (Jn 11, 38)
- « Venez vous-mêmes à l'écart, dans un lieu désert, et reposez-vous un peu » (Marc 6, 31) Nous allons à l'écart pour faire silence, pour mieux aimer, pour nous laisser aimer par le Seigneur. Le repos dont parle Jésus est celui de l'âme, du cœur au sens biblique. Notre vie ressemble à l'eau boueuse. Tout est mêlé. Il faut laisser reposer la boue pour que l'eau devienne transparente. Nous sommes réunis auprès de lui comme les disciples.
 - « Pour toi, quand tu pries, dit Jésus, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte et prie ton Père qui est là, dans le secret et ton Père qui voit **dans le secret** te le rendra » (Mth 6, 6).
- « Quand Jésus eut renvoyé les foules, il gravit la montagne à l'écart pour prier, **Le soir venu, il était là, seul.** » (Mth 14,23).

B) Contempler

- A force de courir, on ne voit plus rien, on n'entend plus rien, on ne comprend plus rien. Nous ne découvrons plus la présence du Seigneur dans notre vie. Prendre le temps de relire notre vie, notre histoire. Faire une lecture spirituelle de notre vie à la lumière de la Parole de Dieu. Nous vivons un temps où l'on ne fait que remuer la boue. Alors laissons déposer la boue pour que l'eau devienne claire. Remontons le courant comme le fait la truite à coup de reins pour retrouver la fraîcheur de la source. Nous devenons ce que nous contemplons. Fermons un temps la télé et regardons la nature, nos plantes dans notre maison. Mettons un bouquet dans notre maison. Les plantes s'offrent. Et nous ? Si le grain de blé ne s'était pas offert, il n'y aurait pas de pain ni une belle hostie sur l'autel. Il n'y a pas d'évangélisation sans le fruit d'une offrande. Nous sommes tous le fruit d'une offrande, non seulement l'amour de nos parents mais aussi l'offrande de saints et de saintes qui nous ont précédé dans notre arbre généalogique. Alors nos amis du ciel, demandons-leur leur aide, leur affection et leur foi dont nous avons tant besoin.
- Jésus nous re-dit « Heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent. » (Mth 13, 16).
- La retraite est non seulement un rendez-vous avec nous-mêmes mais aussi avec toutes les personnes que le Seigneur nous confie. Nous allons à l'écart pour présenter au Seigneur la vie des hommes.

C) Accueillir — Se recueillir

- **C'est le Christ qui nous invite à cette retraite** :« Le Maître est là... Il t'appelle..» (Jn 11, 28).

La scène de la résurrection de Lazare évoque essentiellement l'attitude des deux sœurs. Marie est là effondrée à la maison en train de pleurer son frère. Pour elle tout est fini. Certes elle est une femme de foi. Elle croit que son frère ressuscitera mais elle reste humainement désespérée. Aucune parole ne peut la consoler. Toute la joie familiale s'est désormais évanouie. Elle s'entend dire par sa sœur : « Le Maître est là et il t'appelle ». Songeons à la surprise de Marie, elle qui se croyait abandonnée, sans aucun réconfort. Voici qu'on lui annonce que là, tout près de la tombe se trouve le Maître et il l'appelle par son nom. Il a quelque chose à lui dire. Voilà ce que signifie l'initiative divine dans une vie.

Au moment d'entrer en retraite le Seigneur nous appelle. Peut-être quelqu'un nous y a invité. Nous allons comprendre que Jésus est là près de nos tombeaux. En même temps dans ce texte nous voyons une fraternité spirituelle entre les deux sœurs. Elles se complètent bien. L'attitude du disciple est de revenir près du Seigneur au lieu de rester enfermé dans la maison à pleurer sur des regrets. Marthe précise bien que c'est le Maître qui appelle. C'est Lui qui invite à venir le rejoindre, à le retrouver. Peut-être Marie se souvient- elle de ce moment où elle était assise aux pieds du Maître en train de l'écouter. Marthe s'agitait à la cuisine. Ici elle reste la femme forte et active. C'est elle qui est allée à la rencontre de Jésus. C'est en même temps une femme de grande foi qui dira : « Oui Seigneur, je crois que tu es le Christ, tu es le Fils de Dieu qui vient dans le monde » et là-dessus elle partit appeler sa sœur. (Jean 11,27). En même temps quand elle arrive devant la tombe, elle s'effondre. Il n'y a plus que Jésus qui croit devant le tombeau de Lazare. Il croit en notre nom dans des moments tragiques de la vie.

Au fond cette retraite, nous la vivons avec notre tempérament mais la prière nous rend toujours disciple et apôtre. En même temps nous vivons un authentique temps fraternel où nous nous portons les uns les autres dans la prière. Et les fruits nous les découvrirons souvent bien longtemps après la retraite. Il y a une chose que le Seigneur nous demande : Celle de venir le retrouver.

- **Devenir un cœur où le Seigneur puisse habiter** :« Zachée, descends de ton arbre...Il me faut aujourd'hui demeurer chez toi » (Luc 19, 5). Nous allons voir que la maison est le symbole de notre vie alors que nous croyons qu'il faut quitter ce quotidien pour rencontrer Dieu. (Symbole de l'arbre sur lequel est installé Zachée). Quand Dieu vient chez nous, ça dérange et il bouscule beaucoup de choses. Mais quelle joie dont Zachée est témoin.

- **Fixer les yeux sur le Seigneur** « comme le chien qui poursuit le lièvre ». Les autres chiens courent aussi mais seul celui qui fixe le lièvre réussira à l'attraper dit le proverbe. Nous entrons en retraite pour mieux aimer car il ne restera de notre vie que l'amour que nous avons mis sur cette terre. Thérèse écrit : « Plus j'aime Jésus, plus j'aime mes sœurs au Carmel ». Prenons du temps pour dire à Jésus que nous l'aimons. Nous verrons que notre amour ne fera que grandir en même temps pour ceux qui vous entourent.

- **Se recueillir - cueillir les fruits** - « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Galates 2,20). Une journée priée, un travail prié, une réunion priée ne ressemblent à aucune autre. Elles donnent du fruit... c'est l'œuvre du Seigneur en nous. Les pommiers en fleurs sont magnifiques mais quel dommage quand ils ne donnent pas de fruits ! Même les vieux pommiers ne donnent pas de vieilles pommes mais des pommes succulentes. Quel que soit notre âge nous sommes invités non seulement à fleurir dans notre Nazareth mais à donner de beaux fruits.

Conclusion

Retrouver des forces nouvelles : « Les jeunes gens se fatiguent, se lassent, les athlètes s'effondrent, mais ceux qui mettent leur espérance dans le Seigneur, trouvent des forces nouvelles. Ils prennent leur essor comme des aigles, ils courent sans se lasser, ils avancent sans se fatiguer » (Is. 40, 30-31).

- Quelques paroles de Charles de Foucauld et de Thérèse pour entrer en retraite :

Ch. de F. « Il te faut passer par le désert et y séjourner pour recevoir la grâce de Dieu ; c'est là qu'on se vide, qu'on chasse de soi tout ce qui n'est pas Dieu et qu'on vide complètement cette petite maison de notre âme pour laisser toute la place à Dieu seul... C'est un temps de grâce, c'est une période par laquelle toute âme qui veut porter du fruit doit nécessairement passer. »

Commentant la parole de Jésus : « Venez-vous autres, à l'écart, dans un lieu désert, et prenez un peu de repos. » (Mc 6, 30-32), voici ce qu'écrit le Frère Charles : « Vous conduisez vos apôtres dans un lieu désert, pour se reposer un peu, dites-vous ! Que vous êtes bon, mon Dieu, de vouloir que les ouvriers évangéliques se reposent de temps en temps et quel doux et salutaire repos que celui que vous voulez qu'ils prennent avec vous, et dans le désert ! Que vous êtes bon de vouloir qu'ils aient de temps en temps du repos dans leur vie apostolique, de leur en donner et le commandement et l'exemple puisque vous allez vous reposer avec eux. Que vous êtes bon de leur montrer si clairement ce que doivent être ces temps de repos, des temps de solitude, et de solitude en votre compagnie ! »

Thérèse : « Il vaut mieux parler à Dieu que de parler de Dieu »...« Pour moi, la prière c'est un élan du cœur. C'est un simple regard jeté vers le ciel, c'est un cri de reconnaissance et d'amour au sein de l'épreuve comme au sein de la joie ; enfin c'est quelque chose de grand, de surnaturel qui me dilate l'âme et m'unit à Jésus » « N'aie pas peur, laisse-toi regarder par le Christ. Laisse-toi regarder car Il t'aime. « Ton seul regard fait ma béatitude »...« Je dis tout simplement au Bon Dieu ce que je veux lui dire, sans faire de belles phrases, et toujours il me comprend »...« Quelquefois lorsque mon esprit est dans une si grande sécheresse qu'il m'est impossible d'en tirer une pensée pour m'unir au Bon Dieu, je récite

très lentement un Notre Père et puis la salutation angélique. Alors ces prières me ravissent. Elles nourrissent mon âme bien plus que si je les avais récitées précipitamment une centaine de fois »

Lundi 30 Novembre : Thème 1 – Enfanter Dieu au cœur de notre Nazareth

1-La symbolique de Nazareth : Le lieu où Dieu est enfanté dans l'humble maison de Marie.

2- La symbolique de Bethléem : Le lieu où Dieu peut naître et se manifester auprès des petits.

3- Méditation à partir des textes de l'Annonciation (Luc1, 26-38) et de la Visitation (Luc1,39-56). « Devenir un cœur où Dieu puisse naître en nous à l'exemple de Marie ». Quand nous disons Oui à Dieu, nous ne sommes plus seuls. Dieu donne à Marie une sœur dans la foi

4-La Bonne nouvelle se répand de maison en maison pour Luc, au cœur de notre quotidien. La maison est le symbole de notre vie, de notre personnalité. C'est là où nous sommes nous-mêmes. Cf. Zachée Luc 19,5 « Il faut que j'aie demeuré dans ta maison ». (De Nazareth à Emmaüs.) Dans les Actes : (Le Cénacle... le logement de Paul à Rome). Cf. Luc 10,5 « Dans toute maison où vous entrerez. »

5-Le sens spirituel de Nazareth pour Charles de Foucauld et pour Thérèse.

Mardi 1° décembre : Entrer dans le temps de Dieu qui est le temps des petits

(+ Ch. de F 1916.)

La plénitude des temps (Gal.4,4) : « *Lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils né d'une femme...* ». Comment parler de la plénitude des temps dans le contexte où va se passer la naissance de Jésus ? Le temps des hommes n'est pas le temps de Dieu. Entrer dans le temps de Dieu c'est le secret de la sagesse chrétienne.

Bethléem : Le temps des hommes et le temps de Dieu. Vivre l'aujourd'hui de Dieu au cœur du temps des puissants (César Auguste) (Luc 2, 1-19) « Un nouveau-né couché dans une mangeoire » : Quand Dieu naît, il se fait petit et crée une nouvelle humanité composée de pauvres (les bergers) et de riches (les mages) mais il faut que ceux-ci aient les mains vides pour le prendre dans leurs bras et donc qu'ils se dépossèdent de leur or. (Matth.2,1-12)

Le mystère du petit : Petit frère Universel (Ch. de Foucauld) - La petite Thérèse – La dernière place. « Seuls les petits sauvent le monde. Ils le sauvent malgré eux et sans le savoir, écrit Bernanos, par ce qu'ils laissent Dieu le sauver à travers eux. »

Devenir petit à la suite de Jésus de Nazareth. « Il ne suffit pas de s'accepter, il faut encore s'offrir » dit Thérèse.

Mercredi 2 Décembre : Thème 3- L'expérience du désert... de la nuit de la foi... de la croix.

1 – Le sens du désert à travers la bible : L'expérience de Moïse (Exode3) et Elie (1° Rois 19). Jésus au désert ou le sens du combat spirituel au cœur des trois grandes réalités humaines : L'avoir – Le pouvoir- Le croire (Luc 4,1-13). (Voir Annexe 3)

2- L'expérience de la faiblesse chez Ch. de Foucauld.

3- La nuit de l'espérance – L'épreuve du silence de Dieu chez Thérèse.

Jeudi 3 Décembre : Thème 4- L'expérience de l'offrande

1 – L'acte d'offrande de Jésus : Luc 23,35-49 – L'expérience du second appel pour Pierre. (Luc 22,31-34... « *Je suis prêt à aller avec toi et en prison et à la mort... Jean 21,15-19 ...* » « *Jésus indiquait par là le genre de mort, par lequel Pierre devait glorifier Dieu. Ayant ainsi parlé Jésus lui dit : « Suis-moi ».*

2–Le second appel chez Ch. de Foucauld ou l'offrande de sa pauvreté. Annexe 3 – Prière d'Abandon

3- L'acte d'offrande à l'Amour miséricordieux de Thérèse. (Annexe 3)

4- Notre acte d'offrande (Annexe 3 – Acte d'offrande d'une retraitante – 10 juin 2019)

Vendredi 4 Décembre : Thème 5 - L'expérience de la mission.

1 – La mission de Jésus à Nazareth. (Luc 4, 16-30). L'envoi en mission des 72 disciples. (Luc 10, 1-24) –L'Ascension (Actes 1, 6-11) – La Pentecôte : Actes 1,12- 14 « Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière avec quelques femmes dont Marie mère de Jésus et avec ses frères. » (Actes 2 , 1-13) : La Pentecôte

2 – « Crier l'Evangile sur les toits par toute sa vie » : Ch. de Foucauld

3 - La mission : Un rayonnement d'amour pour Thérèse.

| |
|---|
| Annexe 1- Charles de Foucauld (1858 – 1916) |
|---|

| | |
|-------|--|
| 1858 | 15 septembre : Naissance à Strasbourg |
| 1864 | Orphelin de père et de mère |
| 1870 | Guerre franco-allemande. Exode d'Alsace. Installation à Nancy. |
| 1874 | 11 avril : Sa cousine Marie devient Madame de Bondy Octobre : Début de sa formation militaire. Fin de l'année : Perte de la foi. |
| 1878 | 3 février : Mort du grand-père de Charles de Foucauld. |
| 1881 | Mars : Mise en non-activité pour indiscipline et conduite ; Installation à Evian |
| Mai : | Réintégration dans l'armée. Campagne d'Algérie. |
| 1882 | Janvier : Démission de l'armée. Mars 1882 à mai 1883 : Préparation à Alger du voyage au Maroc. |
| 1883 | 25 juin au 23 mai 1884 : Reconnaissance au Maroc. |
| 1886 | Février : Installation à Paris. Fin octobre : Conversion. Fin novembre : Début du pèlerinage en Terre Sainte. |
| 1889 | 5 janvier : Séjour à Nazareth. 14 janvier : Retour à Paris |
| 1890 | 16 janvier : Entrée au couvent de Notre-Dame des Neiges, chez les Trappistes. 9 juillet : Entrée au couvent des Trappistes d'Akbès. |
| 1892 | 2 février : Premiers vœux. |
| 1893 | Février : Début des études théologique. Septembre : Premier projets d'un nouvel ordre. |
| 1896 | Juin : Rédaction de la première règle Septembre : Envoi à Rome pour étudier la théologie |
| 1897 | 23 janvier : Ratification de sa vocation par l'abbé général des Trappistes. Charles quitte l'ordre. 10 mars : Domestique chez les Clarisses de Nazareth. |
| 1898 | Rédaction de nouvelles règles, jusqu'en 1899 |
| 1900 | 16 août : Retour en France. 26 septembre : Arrivée à Notre-Dame des Neiges pour s'y préparer au sacerdoce. |
| 1901 | 9 juin : Ordination sacerdotale en France. 28 octobre : Arrivée à Béni Abbès. |
| 1904 | 13 janvier : Départ pour une longue tournée vers le sud. |
| 1905 | 24 janvier : Retour à Béni Abbès après la longue tournée. 3 mai : Départ vers le Hoggar |
| | 11 août jusqu'à septembre 1906 : Premier séjour à Tamanrasset. |
| 1906 | 3 novembre : Retour à Béni Abbès. 27 décembre : Départ pour le Hoggar avec le frère Michel. |
| 1907 | 6 mars : Frère Michel quitte Charles de Foucauld. 6 juillet jusqu'au 25 décembre |
| | 1908 : Deuxième séjour à Tamanrasset |
| 1908 | 31 janvier : Autorisation de célébrer la messe seul. Il lui est précisé qu'il n'a pas l'autorisation du tabernacle. Fin janvier à mars : Grave maladie. |
| | 25 décembre jusqu'au 28 mars 1909 : Premier voyage en France. |
| 1909 | 11 juin jusqu'au 2 janvier 1911 : Troisième séjour à Tamanrasset. |
| 1911 | |
| 1913 | 27 avril jusqu'au 27 septembre : Troisième voyage en France. Le jeune Ouksem l'accompagne. |
| | 22 novembre jusqu'à sa mort : Séjourne à Tamanrasset. |
| 1914 | Décembre : Grave maladie |

- 1916 23 juin : Installation dans le fortin (Bordj) - 1^{er} décembre : Mort.
 2005 Béatification par le Pape benoit XVI

| |
|--|
| Annexe 2 : Thérèse de l'Enfant Jésus (1873 – 1898) |
|--|

- 1873 2 janvier : Naissance de Marie-Françoise Thérèse Martin à Alençon. 4 janvier : Baptême en l'église Notre-Dame ; marraine : sa sœur, Marie. 15 ou 16 mars : Départ en nourrice chez Rose Taillé, à Semallé (Orne).
- 1874 2 avril : retour définitif de Thérèse en famille
- 1875 Dès cet âge : « Je serai religieuse »
- 1877 28 août : Mort de Mme Martin. 29 août : Thérèse choisit Pauline comme seconde maman.
- 1877 15 novembre : Arrivée de Thérèse et ses sœurs à Lisieux, sous la conduite de l'oncle Guérin.
- 1881 3 octobre : Entrée à l'abbaye des bénédictines comme demi-pensionnaire
- 1882 2 octobre : Entrée de Pauline au Carmel de Lisieux. Décembre : maux de tête continuels, insomnies.
- 1883 25 mars : Thérèse tombe malade chez les Guérin ; tremblements nerveux, hallucinations. 13 mai (Pentecôte) : Sourire de la Vierge, guérison de Thérèse.
- 1884 8 mai : Première communion de Thérèse à l'abbaye. 14 juin : Confirmation, par Mgr Hugonin ; évêque de Bayeux.
- 1886 15 octobre : Entrée de Marie au Carmel de Lisieux. 25 décembre : Après la messe de minuit, Grace de « Conversion », aux Buissonnets.
- 1887 1^{er} mai : M. Martin a une attaque de paralysie. 29 mai (Pentecôte) : Thérèse reçoit de son père la permission d'entrer au Carmel à quinze ans.
- 13 juillet : Condamnation à mort de l'assassin Pranzini. Thérèse prie et se sacrifie pour sa conversion. 1^{er} septembre : Thérèse lit dans « la Croix » le récit de l'exécution de Pranzini (la veille) et de sa conversion. 20 novembre : Audience de Léon XIII. Thérèse présente sa supplique au pape.
- 1888 9 avril : Entrée de Thérèse au Carmel de Lisieux. Postulat : 9 avril 1888 – 10 janvier 1889
- 1887 23 juin : Fugue de M. Martin au Havre. 31 octobre : Grave rechute de M. Martin au Havre. 10 janvier : Prise d'habit. Dernière fête de M. Martin. 10 février : Hospitalisation de M. Martin
 24 septembre : Prise de voile, sans la présence de M. Martin.
- 1892 10 mai : Retour de M. Martin à Lisieux. 12 mai : Dernière visite de M. Martin au parloir du Carmel.
- 1893 Thérèse est associée à la formation spirituelle de ses compagnes de noviciat.
- 1894 Au printemps, Thérèse commence à souffrir de la gorge. 29 juillet : Mort de Mr Martin au château de la Musse (Eure). 14 septembre : Entrée de Céline au Carmel, confiée à Thérèse. Fin décembre : Reçoit de mère Agnès de Jésus l'ordre d'écrire ses souvenirs d'enfance.

- 1895 **9 juin (Sainte Trinité)** : pendant la messe, reçoit l'inspiration de s'offrir à l'Amour miséricordieux. **17 octobre** : Thérèse est désignée par Mère Agnès comme sœur spirituelle de l'abbé Bellière, séminariste et aspirant missionnaire.
- 1896 **2-3 avril (nuit du Jeudi au Vendredi Saint)** : première hémoptysie, dans sa cellule. **5 avril (Pâques)** ou peu après : entrée soudaine dans la nuit de la foi, épreuve qui durera jusqu'à sa mort. **30 mai** : Mère Marie de Gonzague donne un second frère spirituel à Thérèse : le P. Roulland, des Missions étrangères. **8 septembre** : Rédaction du Manuscrit B (à Jésus). **Novembre** : Rechute pulmonaire
- 1897: **6 avril** : début des derniers entretiens. **30 Mai** : Mère Agnès est mise au courant de la gravité de la maladie de Thérèse. **3 juin** : Thérèse rédige le Manuscrit C. **7 Juillet** : Elle descend à l'infirmerie.
- Jeudi 30 septembre, le soir** : Mort de Thérèse après une agonie de deux jours. **4 Octobre** : inhumation au cimetière de Lisieux.

Annexe 3 : L'acte d'offrande de Ch. De F. et de Thérèse.

Charles de Foucauld : Prière d'Abandon

« Mon Père, Je m'abandonne à toi, fais de moi ce qu'il te plaira. Quoi que tu fasses de moi, je te remercie. Je suis prêt à tout, j'accepte tout. Pourvu que ta volonté se fasse en moi, en toutes tes créatures, je ne désire rien d'autre, mon Dieu. Je remets mon âme entre tes mains. Je te la donne, mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur, parce que je t'aime, et que ce m'est un besoin d'amour, de me donner, de me remettre entre tes mains, sans mesure, avec une infinie confiance, car tu es mon Père. »

Acte d'offrande de Thérèse à L'Amour miséricordieux.

Thérèse commence son acte d'offrande par ces termes : *Offrande de moi-même comme Victime d'Holocauste à l'Amour Miséricordieux du Bon Dieu. « Ô mon Dieu ! Trinité Bienheureuse, je désire vous Aimer et vous faire Aimer, travailler à la glorification de la Sainte Eglise en sauvant les âmes qui sont sur la terre et (en) délivrant celles qui souffrent dans le purgatoire. Je désire accomplir parfaitement votre volonté et arriver au degré de gloire que vous m'avez préparé dans votre royaume, en un mot, je désire être Sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma Sainteté. Puisque vous m'avez aimée jusqu'à me donner votre Fils unique pour être mon Sauveur et mon Epoux, les trésors infinis de ses mérites sont à moi, je vous les offre avec bonheur, vous suppliant de ne me regarder qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'Amour. »*

Acte d'offrande d'une retraitante -

Seigneur je t'offre ma vie. Les mains ouvertes devant Toi, je ne veux pas les refermer égoïstement sur ce que j'ai, sur ce que je suis. Je voudrais ne mettre aucun obstacle à Ta volonté, à Ton Amour, à Tes exigences. Je m'abandonne à Toi comme je suis, en toute disponibilité. Seigneur je T'offre ma liberté, tu sais mon désir d'être libre, indépendante.

Libère moi de ce désir qui m'enferme sur moi-même. Je veux totalement T'appartenir à Toi mon Père.

Seigneur, je T'abandonne ma mémoire. Efface tous ces souvenirs amers, ces refus de pardonner, ces nostalgies et ces tristesses qui empoisonnent mon cœur et ma vie. Je ne veux plus me souvenir que de Tes grâces. Que je ne me lasse jamais de faire mémoire de Tes bienfaits, de Ton Amour.

Seigneur, reçois ma volonté si souvent étrangère ou rebelle à Ta volonté, si fragile et inconsistante. Que ma volonté soit Ta volonté, Père.

Seigneur, reçois tout ce que j'ai et tout ce que je possède. Je m'abandonne à Toi. Tout ce que Tu m'as donné, je veux Te le rendre, non pas par mépris comme on le fait pour une chose usagée. Je veux Te le rendre pour m'attacher à Toi seul, Seigneur.

Donne-moi seulement de T'aimer, même faiblement, même maladroitement. Donne-moi de T'aimer dans les petites choses de la vie quotidienne, humblement sans me lasser, jusqu'à la fin de mes jours. Donne-moi de T'aimer comme Tu m'aimes. Je m'abandonne à Toi.

Pascale

Lundi 30 Novembre : Thème 1 - Enfanter Dieu au cœur de notre Nazareth

1-La symbolique de Nazareth : Le lieu où Dieu est enfanté dans l'humble maison de Marie.

Nazareth, au temps de Jésus

A la surprise des exégètes, nous disposons de peu de documents pour parler de Nazareth. Il se situe à 350 m d'altitude. On comprend que pour aller à Jérusalem, il faille monter (Jérusalem : 790 m) et donc redescendre pour revenir à Nazareth. C'est une région de gens simples, de paysans, de bergers, d'artisans, une région à vocation agricole. On cultivait la terre et on pêchait le poisson dans le lac de Tibériade tout proche.

En même temps Nazareth se situe dans la Galilée, appelée « le cercle des nations » ou « la Galilée des Gentils », nom donné aux non-Juifs, du nom latin « gentes » qui signifie nations. Autrefois Salomon, au moment de la construction du temple de Jérusalem, avait donné dix villes de Galilée au roi de Tyr et de Sidon. C'était une manière de payer l'or et le cèdre qui venaient du Liban (1^o Rois 9, 11). Depuis cette époque, les Juifs de Jérusalem méprisent la Décapole (ce nom grec signifie dix villes) et les juifs qui y habitent. En plus cette province de la Galilée fut une région de passage pour les armées d'invasion et un centre de ravitaillement pour la nourriture des troupes. En temps de paix, c'est une frontière douanière où il faut payer des taxes de passage. Au temps de Jésus cette région est occupée par les Romains et elle est un lieu de résistance animé par les zélotes (Les résistants).

Au niveau de l'histoire religieuse, la Galilée est pratiquement inconnue dans l'Ancien Testament. Aucune personne importante n'est issue de cette région. Cette contrée est composée d'un mélange de Juifs et d'étrangers. Nazareth n'offre guère l'authenticité de la foi Juive. Cette région ne peut être l'origine d'un prophète et encore moins d'un Messie.

Les pharisiens vont répondre à Nicodème qui prend la défense de Jésus en disant : « Serais-tu Galiléen toi aussi ? Etudie ! Tu verras que de la Galilée, il ne surgit pas de prophète » (Jn 7, 51). On peut même dire que ses habitants sont considérés comme des gens de seconde zone, peu civilisés, dépourvus de sainteté. Beaucoup ne peuvent pas monter à Jérusalem pour assister aux célébrations des sept jours. Les pauvres paysans comme les pêcheurs ne sont pas familiers de la Torah et ne suivent pas pleinement la Loi. On peut penser à ce peuple quand Isaïe dit : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière ; sur les habitants du pays de l'ombre, une lumière a resplendi » (Is.9,1) . La plupart des apôtres seront issus de la Galilée et la servante, au moment de la Passion, n'aura aucun mal à repérer Pierre grâce à son accent. La Galilée et donc Nazareth, évoquent davantage la vie simple et cachée que la grandeur et la richesse. Nazareth est loin de la capitale et comme le dira la famille de Jésus : Quand on veut être connu et célèbre, il vaut mieux monter dans la capitale. St Jean rapporte cette réaction de la famille de Jésus « Passe d'ici en Judée, afin que tes disciples aussi voient les œuvres que tu fais : on n'agit pas en secret quand on veut être connu. Puisque tu fais ces œuvres-là, manifeste-toi au monde. Même ses frères en effet ne croyaient pas en lui. » (Jn 7,3-5)

Une vie toute simple

L'origine même de Nazareth est mystérieuse. En hébreu, la racine du mot signifie « prendre soin - protéger - garder ». On pourrait l'appeler « la gardienne ». Il y a une idée de croissance dans le mot lui-même. C'est un très beau symbole. Luc va parler de croissance à propos de Jésus et il dira que Marie garde toutes ces choses dans son cœur. Quant à Jésus, Il vit l'Alliance avec son Père et dans cette fidélité au Père, il passe peu à peu de l'enfant au fils et du fils au frère. Marie, quant à elle, nous l'avons vu précédemment, nous révèle ce mystère de la fécondité humaine et spirituelle.

Ce qui est surprenant encore c'est la face cachée de Nazareth. Les archéologues ne trouvent rien d'original. Des gens devaient habiter là au temps de David et du roi Salomon. On y a retrouvé des machines à moudre le grain, des pressoirs à huile, des outils agricoles, des réservoirs d'eau. Nazareth a sans doute beaucoup à offrir à l'humanité mais cette simplicité, cette sagesse ne sont pas appréciées. Le destin de Nazareth est finalement

de ne pas avoir de renommée, ni de réputation. On peut imaginer cette vie toute simple d'un village. Les paysans, les bergers, les artisans le soir à la belle saison, aiment se retrouver autour de la fontaine. Les femmes remplissent leurs amphores et donnent à boire aux animaux.. Les enfants jouent . On doit parler du temps : « Le ciel est rouge, il fera beau demain. Ce sera une belle journée pour commencer à récolter le blé ». Il faut se souvenir aussi de la vie très dure imposée par l'occupant romain. Quand les soldats sillonnent les petites ruelles de Nazareth tout le monde se méfie. Ils viennent peut-être rechercher l'un ou l'autre zélote, qui est résistant à l'occupant romain. Quand les soldats quittent le village, on doit dire : « Qui va nous libérer de la puissance Romaine ? Nous sommes devenus des esclaves. Mais que fait Dieu ? ».

Ces gens tout simples sont des gens religieux. Ils prient en famille et ils vont à la synagogue du village écouter la lecture des prophètes anciens. La journée est rythmée par trois temps de prière : le matin et le soir. On récite le « Shema Israël » : « Ecoute Israël ; le Seigneur notre Dieu est l'unique. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... » (Deut. 6, 4-7) puis suit la prière de bénédiction. L'après-midi vers 15 h, on s'arrête à nouveau pour reprendre la prière. La synagogue sert aussi d'école rabbinique et c'est là qu'on apprend à lire, à écrire, à chanter les Psaumes et bien sûr à prier. La famille tient une place prépondérante dans l'éducation des enfants mais entendons la famille au sens large, au sens du clan familial.

Si l'on regarde maintenant **Joseph et Marie**, ils doivent former un couple croyant et priant, attachés aux observances de la Loi de Moïse. Ils se rendent sans doute chaque année en pèlerinage à Jérusalem. Leur foi est proche des réalités quotidiennes et des travaux de tous les jours. Il suffit d'entendre les paraboles de Jésus qui évoquent cette réalité toute simple. A Nazareth doivent vivre aussi des pauvres de Yahvé, ceux que l'on appelle les « **anawim** ». Joseph et Marie sont de ceux-là. Dans leur vie familiale ou dans la communauté villageoise, ils vivent la simplicité, l'absence de domination dans la relation humaine. Au cœur de cette vie, ils ont appris à se tourner vers Dieu, à lui crier leur détresse. Ils s'en remettent à sa bonté et à sa miséricorde et la louange est l'expression de leur spiritualité. Nous en trouvons un authentique exemple dans le cantique du Magnificat qui traduit une confiance humble et sans limite. Ils puisent dans leur foi la

dignité, le courage et la force et attendent aussi plus de justice et de paix en faveur des plus démunis. On peut dire que tout cela est le fondement de la piété du foyer de Nazareth. Et c'est dans cette humble maison de Nazareth que Dieu va être enfanté et naître à Bethléem. Nous comprenons ce que cela signifie pour nous :

Allons-nous l'enfanter dans notre Nazareth pour qu'il naisse dans notre monde, dans des lieux que nous ignorons. Le landau qu'avait préparé Marie n'a pas servi à Nazareth. Elle ne s'attendait sans doute pas à ce qu'il naisse ailleurs. Nous n'avons pas pris sur la naissance de Dieu dans notre monde. La seule chose qui nous est demandé c'est notre Oui. Nous sommes des engendresseurs de Dieu comme Marie. C'est le Oui de la foi que Dieu attend de nous. Il ne peut pas se révéler au monde s'il n'est pas engendré dans notre vie.

2- La symbolique de Bethléem. (La maison du pain). Le lieu où Dieu va naître.

Le lieu où Dieu va naître est symbolique à plus d'un titre. " C'est le plus petit des clans de Juda, dira le prophète Michée. De toi naîtra Celui qui doit régner sur Israël... Il fera paître son troupeau " (Michée 5, 1). A Bethléem une histoire nouvelle va commencer et de la plus petite ville de Juda va naître quelque chose de neuf. Cela nous rappelle David, lui qui est le dernier fils de Jessé, le plus petit, celui pour qui on n'a pas d'estime dans la maison. Quand le prophète Samuel rencontre Jessé, le père de David, ce dernier est dehors. Il fait paître le troupeau (1°Sam.16,1-13). David est de Bethléem mais sa famille vient de la tribu d'Ephraïm, ce sont des émigrés venus du Nord. Ce qui signifie que la lignée de David n'est pas pure. Bethléem est donc un village composé de gens venus de différents endroits et n'est pas comme Jérusalem appelé à la célébrité. Ce n'est pas sa lignée ni l'importance de sa population qui vont faire sa renommée. Ce sera sa petitesse. David aura conscience de cette réalité et il l'exprimera à la fin de sa vie en disant : « Qui suis-je Seigneur, et quelle est ma maison pour que Tu m'aies mené jusque-là ? Mais cela est encore trop peu à tes yeux, Seigneur, et Tu étends aussi les promesses à la maison de ton serviteur pour un avenir lointain. » (2°Sam. 7, 18-19) Bethléem n'a aucun droit afin de manifester au monde que tout est grâce. D'ailleurs l'étymologie signifie « la maison du pain » et c'est aussi tout un symbole. C'est le lieu de la nourriture, du partage, de la convivialité et c'est là que Jésus se fait déjà le pain de vie. Alors la question que nous

pouvons nous poser est celle-ci : Nous avons parfois honte de notre petitesse. Nous croyons que la sainteté est du côté de la vertu alors qu'elle est d'abord du côté de la foi et de l'ouverture à Dieu. Ensuite nous pouvons nous demander si les lieux où nous vivons sont des lieux où Dieu peut naître ? Rêvons-nous toujours de Jérusalem ? Croyons-nous vraiment qu'au cœur des lieux les plus anonymes, les plus cachés, Dieu peut naître ? **Les lieux comme les personnes que nous sommes peuvent devenir des lieux de nourriture et source de partage. Il y a peut-être peu de réussite dans notre vie et même le sentiment d'échec ? Bethléem nous révèle que si Dieu n'est pas accueilli dans les auberges de la ville, il peut naître là, tout à côté et même dans une mangeoire d'animaux. Il ne dédaigne pas les lieux de nos vies. A nous d'aller à sa rencontre, d'ouvrir nos bras et surtout d'accepter de nous baisser profondément pour l'accueillir. Contemplant Jésus, St Paul dira : " De riche, il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté ". (2° Cor.8, 9).**

3- La maison de Marie. (L'ange entra chez elle. Luc 1,28)

Luc va insister dans son évangile et dans les Actes sur le symbole de la maison. Tout commence à Nazareth dans l'humble maison de Marie et son évangile se termine avec la maison d'Emmaüs (Luc 24,13-35). Dans les Actes tout commence avec la maison du Cénacle à Jérusalem, le lieu de la Pentecôte (Luc 1,14- 2,13) et tout se termine à Rome avec le logis que Paul a loué. (Actes28,30). Voyez comment la Bonne Nouvelle se répand de maison en maison. La maison a donc dans l'Évangile une symbolique particulière. Ce n'est pas sans raison que l'on parle d'Église domestique (*domus* en latin signifie la maison). Pensez à ce texte souvent choisi par les fiancés sur la maison construite sur le roc : (Matthieu 7,24-27).

Quand Dieu choisit de venir dans notre monde, il s'invite là où l'être humain est le plus lui-même, à savoir dans sa maison. Ouvrir sa porte à quelqu'un c'est le faire entrer dans son intimité. Dans le texte de l'Annonciation, Luc nous dit que l'ange Gabriel, l'envoyé de Dieu « entra chez elle » (Luc 2. 28). Luc ne décrit pas l'envoyé de Dieu, il veut davantage nous faire partager une expérience d'intériorité et même de proximité. Le terme grec signifie littéralement : « Auprès d'elle ». Quand Dieu s'invite chez nous, il ne veut pas rester sur

le seuil de la porte. Mais pourquoi peut-il entrer chez nous ? Nous allons voir que ce « chez nous » est riche d'une multitude de significations. En même temps il frappe à la porte mais à l'extérieur il n'y a pas de clinche. Elle est uniquement à l'intérieur et Dieu ne peut pas entrer si je n'ouvre pas. Il ne s'impose pas. Il s'incline même devant l'autel de la conscience humaine, à la différence de tous les gourous de notre temps.

D'abord la maison est un lieu d'habitation : C'est là que l'être humain a une adresse. Il y habite dans le sens qu'il a créé un habitat et humanisé un espace et qu'il a ses habitudes. Tout être humain a autant besoin d'un toit que de pain. Dans la Bible, avant que Dieu ne crée l'homme et la femme, Il a aménagé l'univers. Ce n'est plus le chaos mais un lieu habitable qui est aussi un jardin. La maison est un lieu où l'être humain se sent protégé des dangers extérieurs, depuis les intempéries jusqu'aux voleurs. Rappelons-nous que dès l'origine les premiers hommes ont eu besoin d'habiter des cavernes. Au fond l'être humain a besoin d'habiter un espace. Sa demeure intérieure ne suffit pas à son bonheur. Nous comprenons mieux cette parole de W. Churchill : « Nous donnons des formes à nos maisons et à leur tour elles nous forment »

La maison est ensuite le lieu de la famille au sens où l'être humain apprend à créer des liens. On évoque la maison des parents, des cousins. Elle a donc toute une histoire et devient le lieu d'une présence, d'une intimité et d'une familiarité. Elle est devenue le symbole du « chez-soi ». Pensons au petit enfant qui dessine sa maison. Il la représente fréquemment avec des fenêtres et des portes. Celles-ci peuvent être ouvertes ou fermées. Les fenêtres ouvertes rappellent que c'est le lieu où l'on apprend à découvrir le monde extérieur. Les volets fermés peuvent évoquer l'intimité au sens où l'on apprend à se connaître peu à peu. Elle est le lieu de la vie relationnelle et non de l'anonymat. Dans l'Évangile il suffit de penser à la maison de Béthanie, où Jésus se retrouve auprès de Lazare, de Marthe et de Marie juste avant la Passion. Ce sont quelques instants de bonheur qu'Il va vivre avant sa mort tragique. La maison de Lazare est un lieu de paix alors que dehors on commence à crier « à mort ». La maison permet aussi d'être soi-même avec d'autres. Là, l'être humain apprend normalement à aimer, à recevoir, à pardonner. C'est le lieu où il grandit sous le regard des autres. Dans la relation, la personne s'humanise, elle

apprend à dire « je » et à se différencier des autres. Elle expérimente déjà le désir de communion dans le respect de la différence. En résumé, la maison devient le lieu de l'accueil de la vie, du partage des tâches, de l'apprentissage de la vie sociale et en même temps de la découverte de soi-même. Quand des chrétiens demandent au prêtre de bénir leur maison, celui-ci est invité à réciter cette très belle prière : « Que le Christ soit au milieu de vous, qu'Il favorise entre vous l'amour fraternel, qu'Il prenne part à vos joies, qu'Il soulage vos peines. Et vous, laissez-vous conduire par les commandements et les exemples du Christ. Veillez avec soin à faire de cette maison une demeure de paix, qui répande loin autour d'elle le parfum du Christ ». Nous comprenons mieux pourquoi les premiers chrétiens parlaient de « l'Eglise domestique ». Ce terme vient de « domus » en latin qui signifie maison. Eux-mêmes se retrouvaient dans des maisons et formaient des maisonnées. St Jean Chrysostome parlera de la famille comme de la « petite Eglise ».

La maison est enfin le lieu de l'intériorité : C'est à la fois le lieu où l'on peut accueillir et se recueillir. Pour le philosophe Emmanuel Levinas, l'être humain va au dehors à partir d'une intimité et non l'inverse. Il en est ainsi de l'enfant qui s'éveille à la vie. Se recueillir ne veut pas dire se replier sur soi mais accueillir la sève de la vie. Dans un quotidien stressant, beaucoup aspirent durant le week-end à profiter de leur maison. C'est à la fois le lieu où le corps se repose mais aussi où l'esprit peut s'éveiller. On s'adonne à ses activités préférées. C'est la raison pour laquelle la maison a souvent une résonance féminine : elle rappelle le ventre maternel, le lieu de l'intimité et de l'intériorité. Si nous évoquons l'Evangile, la maison est le lieu de l'intériorité. Quand Jésus vient chez Zachée, Il signifie qu'Il vient habiter les réalités de la vie de Zachée. Elle est le symbole du quotidien car la vie de tous les jours est la réalité humaine la plus sacrée. C'est là que se construit un homme, c'est là que s'enfante un saint. Quand Jésus est invité chez Marthe et Marie, il leur rappelle que la maison n'est pas seulement le lieu des tâches ménagères parfois harassantes, mais elle peut devenir aussi le lieu de la contemplation et d'une authentique vie spirituelle. Les personnes qui habitent ce lieu en sont les premiers témoins mais les murs aussi en respirent l'ambiance. Lors de la venue de l'Esprit-Saint à la Pentecôte, St Luc nous dit, dans les Actes des Apôtres, que toute la maison en est

imprégnée. Même si notre personne est invitée à devenir une maison divine, les lieux que nous habitons sont imprégnés de notre présence. ¹

4 - Devenir un cœur où Dieu puisse être conçu en nous comme pour Marie.
(Annonciation - Luc 1,26-38)

« **Il entra chez elle** » : Notre Dame du Oui. Dieu rejoint Marie dans sa propre maison, chez elle ... Dieu s'invite chez nous ... là où nous sommes nous-mêmes, dans notre quotidien. « **Réjouis-toi, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi** ». « Rassure-toi, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu ». Ce sont les deux annonces de Dieu. L'une est centrée sur la paix (shalom en hébreu) ou la joie (chairé en grec). La joie ou la paix sont dons de l'Esprit pour nous. C'est toujours le fruit d'un Oui que l'on dit à Dieu. Cf. Saint Paul : Les fruits de l'Esprit (Galates 5,22-23)

Voici que tu concevras et enfanteras un fils ». Dieu promet à Marie une fécondité comme il l'avait promise à Abraham. Créés à l'image de Dieu, tout être humain est appelé à la fécondité à l'exemple de Marie. Elle va concevoir à Nazareth et donner naissance à Bethléem comme nous l'avons dit précédemment. Ce qui veut dire qu'il s'agit de laisser Dieu naître en nous. Il se révélera là où il le voudra. Nous n'avons pas prise sur sa révélation. Nous évangélisons par ce que nous sommes bien plus que par ce nous faisons ou disons. Nous sommes du côté de la fécondité apostolique bien plus que du côté de l'efficacité apostolique. Il ne suffit pas de convertir, il faut aider à durer dans la foi. Et Dieu sait si tenir bon dans la foi est une épreuve. Combien de convertis arrêtent en chemin ! « C'est par votre persévérance que vous obtiendrez la vie » dit Jésus. (Luc 21,19)

« **Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme ?** » Marie offre à Dieu sa pauvreté. Tout en disant Oui à Dieu, elle n'hésite pas à poser des questions. Plutôt que nous lamenter sur nos échecs ou notre impuissance, commençons par dire Oui à Dieu et offrons nos pauvretés.

¹ Jean Claude Boulanger – Le chemin de Nazareth – Artège poche -2019 – (Pages 14-16)

« L'Esprit- Saint viendra sur toi...Voici qu'Élisabeth vient elle aussi de concevoir... »

Dieu donne 2 signes à Marie : Un signe intérieur : Son Amour et son guide à savoir l'Esprit Saint. Puis un signe bien humain : Une sœur dans la foi.

« Je suis la servante du Seigneur ». Marie s'abandonne entre les mains du Père comme Jésus au moment de sa mort. Elle prononce son acte d'offrande à Dieu dans le sens où elle offre sa liberté à Dieu et accepte de lui appartenir entièrement. (doulè en grec)

« L'ange la quitta » : Il n'y a plus de voix, plus d'ange ni d'apparition lumineuse. Marie fait confiance à Dieu au jour le jour dans l'obscurité de sa foi. L'ange n'est plus là mais Dieu va être présent par des intermédiaires humains à sa voir Joseph, Élisabeth et bien d'autres témoins.

De maison en maison ou la rencontre avec Élisabeth (Luc 1,39-45)

Marie, modèle de la mission. Une présence auprès d'Élisabeth.

Il n'y a pas d'opposition chez elle entre la foi et le service. Marie : modèle du croyant et du missionnaire. C'est parce qu'elle est tout accueil à l'Amour de Dieu qu'elle peut le révéler au monde. - « Bienheureuse celle qui a cru ». La joie de la foi. Marie n'est plus seule à vivre cette expérience. Elle peut la partager avec Élisabeth qui devient pour elle une sœur dans la foi. - - Marie, femme de prière.

Le Magnificat (Luc 1,46-56) : La prière de louange - Le sens de la prière de louange pour le chrétien : « Mon âme exalte le Seigneur ». La prière de Marie est d'abord une prière de louange tournée vers le Père comme la prière de Jésus. --Marie est témoin de l'invisible, modèle de l'espérance. « Celui qui prie Marie ne désespère pas » dit St Bernard. Avec Marie, ne baissons pas les bras car elle a vu que Dieu déploie la force de son bras. - L'offrande de Jésus à Dieu : Présentation de Jésus au Temple (Luc 2, 22-35) - Marie nous invite à méditer sur le sens de l'acte d'offrande. Comme Abraham, Marie offre à Dieu ce qu'elle a de plus cher. A travers son fils, elle s'offre elle-même. Et c'est à travers ce geste que Syméon et Anne qui attendent la venue d'un Sauveur peuvent l'accueillir. - Nous sommes invités à offrir à Dieu ce que nous avons de plus précieux, notre œuvre, notre vie, notre affection pour que Dieu offre Sa présence au monde à travers nous. - Marie à Cana (Jn 2, 1-11) « La Mère de Jésus était là ». Elle n'est plus nommée Marie, mais la mère de

Jésus. Elle s'efface devant son Fils et pourtant sa présence conduit à croire en Jésus : « Ses disciples crurent en lui » « Ils n'ont plus de vin ». Le vin est symbole du bonheur que cherche l'humanité. Comme une mère est attentive à ses enfants, Marie est solidaire de ce jeune couple. Elle prend l'initiative d'aller trouver Jésus. Elle ne dit pas à son fils ce qu'il doit faire. Elle fait confiance. Elle intercède au nom de l'humanité et des croyants. Dieu donne toujours au-delà de ce que nous osons demander. Le sens de la prière de louange pour le chrétien : « Mon âme exalte le Seigneur ». La prière de Marie est d'abord une prière de louange tournée vers le Père comme la prière de Jésus. Marie est témoin de l'invisible, modèle de l'espérance. « Celui qui prie Marie ne désespère pas » dit St Bernard. Avec Marie, ne baissons pas les bras car elle a vu que Dieu déploie la force de son bras.

Le sens spirituel de Nazareth pour Charles de Foucauld

Jésus de Nazareth.

Du Dieu si grand de l'Islam qui l'a touché au Maroc en voyant prier les musulmans au Dieu si petit de la crèche de Bethléem et de Nazareth, tel est le chemin qu'emprunte Charles de Foucauld. Comme St Paul, il peut dire « De riche, il s'est fait pauvre » (2 Cor. 8,9). Quatre ans après sa conversion, il écrira à H. Duveyrier : « **J'aime notre Seigneur Jésus-Christ, bien que d'un cœur qui voudrait aimer plus et mieux ; mais enfin je l'aime** et je ne puis supporter de mener une vie autre que la sienne, une vie douce et honorée, quand la sienne a été la plus dure et la plus dédaignée qui fût jamais. Je ne pense pas la traverser en première classe, pendant que **celui que j'aime** l'a traversée dans la dernière » (Lettre à H. Duveyrier le 24/4/1890).

En janvier 1889 il arrive à Nazareth et la parole de l'abbé Huvelin retentit dans sa mémoire : « Jésus a tellement pris la dernière place ». En marchant dans les rues de la ville, il voit Jésus, travaillant de ses mains, vivant dans l'anonymat le plus complet. Il pense immédiatement à la pauvreté de Jésus, au dénuement dans lequel il devait vivre. Evidemment, ce sont les considérations d'un aristocrate sur le travail manuel. Plus tard, il méditera souvent cette phrase de Luc : « Jésus redescendit alors avec Joseph et Marie

et revint à Nazareth ». (Luc 2,51). Il s'agit de la scène de Jésus perdu au Temple à l'âge douze ans. De Jérusalem à Nazareth, le chemin redescend au niveau géographique. Ceci est vrai mais Charles de Foucauld le prend au sens symbolique. Combien de fois dans ses méditations ne dira-t-il pas en parlant de Jésus : « Vous êtes descendu... », descendu du ciel pour vous faire homme, descendu au rang du dernier des hommes, d'un pauvre ouvrier, descendu au dernier degré parmi les plus pauvres ouvriers en naissant dans une grotte, une étable ; vous descendez encore en prêchant, car vous n'aurez même plus cette vague estime qui accompagne un artisan pauvre mais vivant obscur dans sa bourgade. Vous serez du jour où vous prêcherez, calomnié, décrié, perdu de réputation, regardé comme un imposteur, vous descendez ; vous descendez enfin « au rang des scélérats » au calvaire ... Vous trouvez le moyen de descendre encore pendant toute votre vie par votre pauvreté, par votre abjection croissante, par les humiliations au devant desquelles vous allez ».

Désormais, il va chercher la dernière place. On reconnaît là son tempérament maximaliste et son volontarisme. Une expression reviendra sans cesse : « Imiter Jésus ». Pour mieux l'imiter pendant quinze ans environ, de 1886 à 1901, il cherchera à « être avec Jésus ». Depuis sa conversion, il aspire à découvrir Jésus et à lui tenir compagnie dans la vie cachée de Nazareth. Il aurait pu le suivre sur les routes du monde comme missionnaire itinérant, mais il se sent appelé à vivre la vie cachée de Jésus pendant trente ans à Nazareth et non sa vie publique. Il faut entendre par vie publique le temps de la prédication de Jésus sur les routes de Palestine où il révèle son identité et sa mission. Il est fasciné par cette bourgade de Nazareth. Jésus y a vécu auprès de Joseph et de Marie et ce lieu inspire à Charles un amour qui ne s'éteindra plus. C'est cette vie de Jésus qu'il veut imiter dans une vie cachée, obéissante, pauvre, travaillant et servant comme son bien-aimé. Ce qui est surprenant dans ce cheminement spirituel, c'est le parcours que va vivre Charles de Foucauld : **Du Dieu si grand de la conversion au Dieu si petit de Nazareth.**

Charles de Foucauld a longuement contemplé Jésus dans l'Évangile et dans l'Eucharistie. La plupart de ses méditations écrites quand il était à Nazareth expriment son amour pour Jésus. Même quand il s'adresse à Dieu, c'est toujours en contemplant son

maître et bien aimé Seigneur, à savoir Jésus de Nazareth... Que ce soit à travers une méditation sur le fils prodigue ou le modèle unique, c'est toujours Jésus de Nazareth qu'il veut imiter et Jésus qui prend la dernière place.

Le sens spirituel de Nazareth pour Thérèse.

Sa rencontre avec Jésus va lui faire découvrir qu'il brûle d'amour pour nous. Elle a connu elle-même la maladie des scrupules, la peur de l'Enfer, la crainte d'être sans cesse en état de péché mortel. Or, la nuit de Noël 1886, va être la nuit de la lumière. Ce qu'elle n'avait pu réaliser en dix ans d'efforts, le Christ le réalise en un instant. Désormais, Thérèse peut dire : « N'aie pas peur, laisse-toi aimer par Jésus ». Elle écrira à sa sœur Céline : « Jésus est un trésor caché, un bien inestimable que peu d'âmes savent trouver car il est caché et le monde aime ce qui brille. Ah ! si Jésus avait voulu se montrer à toutes les âmes avec ses dons ineffables, sans doute, il n'en est pas une seule qui l'aurait dédaigné ; mais il ne veut pas que nous l'aimions pour ses dons, c'est Lui-même, qui doit être notre récompense ». Elle écrira au frère Siméon en 1897, quelques mois avant sa mort : « **Le seule chose que je vous prie de demander, pour mon âme, c'est la grâce d'aimer Jésus et de le faire aimer autant que cela est possible** ». Jésus lui trace sa voie de confiance et d'amour. Pour Thérèse c'est une voie de l'liberté intérieure. « Depuis qu'il m'a été donné de comprendre l'amour du cœur de Jésus, je vous avoue qu'il a chassé de moi toute crainte » écrit-elle. Quelques semaines avant sa mort elle écrira encore à l'abbé Bellière : « Je ne puis craindre un Dieu qui s'est fait pour moi si petit...Je l'aime ! car il n'est qu'amour et miséricorde ».

« Ne pas laisser Jésus seul. »

Elle entre au Carmel pour aimer Jésus et l'humanité et en particulier ceux qui ignorent que Jésus les aime. Elle nous invite à contempler Jésus : « Jésus brûle d'amour pour nous.... Regarde sa face adorable ! Regarde ces yeux éteints et baissés ! Regarde ces plaies ... Regarde Jésus dans sa Face... là tu verras comme Il nous aime ». Thérèse est

animée par la **spiritualité du désir d'aimer**. Elle l'exprime en particulier quand elle parle de la prière. Jésus est véritablement le maître du désir pour Thérèse.

Nous avons peut-être l'impression que pour Thérèse cet élan d'amour était naturel. Elle a vécu non seulement la nuit de la foi à la fin de sa vie mais de nombreuses épreuves intérieures qui resteront pour elles des occasions de témoigner de son amour pour Jésus. L'amour du Seigneur pour sa créature est au-delà de l'émotionnel. Thérèse dira qu'aux heures de doute et de lassitude, il est aussi difficile de croire à la réalité de notre amour pour Jésus que de croire en son amour pour nous. Elle a appris de saint Jean de la Croix, la nécessité d'une foi presque aveugle mais habitée d'une confiance audacieuse. « Le bon Dieu m'a toujours fait désirer ce qu'il voulait me donner » dira-t-elle. Nous avons évoqué la grâce de Noël 1886. On pourrait parler d'une effusion de l'Esprit. C'est à partir de cet événement que sa courte vie deviendra une course de géant. « En peu de temps le Bon Dieu avait su me faire sortir du cercle étroit où je tournais ne sachant comment en sortir » dira-t-elle. Son cœur va s'ouvrir aux incrédules comme aux renégats et même aux assassins comme Pranzini. Elle offre sa vie pour la conversion des pécheurs au point de s'asseoir à la table des incroyants. Elle compte sur le brasier de la miséricorde de Dieu et l'amour de Jésus pour les pécheurs pour oser croire que son acte d'offrande à l'Amour miséricordieux peut participer à leur salut. Dans le manuscrit C, elle écrira quelques mois avant sa mort : « Seigneur je le comprends, lorsqu'une âme s'est laissée captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite ; cela se fait sans contrainte, sans effort, c'est une conséquence naturelle de son attraction vers vous. De même qu'un torrent se jetant avec impétuosité dans l'océan entraîne avec lui tout ce qu'il a rencontré sur son passage, de même ô mon Jésus, l'âme qui se plonge dans l'océan sans rivages de votre amour attire avec elle tous les trésors qu'elle possède. » (Ms C 34r)

« Laisse-toi aimer par le Christ »

Nous avons peut-être chanté ces paroles : « N'aie pas peur, laisse-toi regarder par le Christ car il t'aime » ? Nous avons là l'authentique message de Thérèse. A Noël 1886,

elle découvre que Dieu aime comme un père qui embrasse jusqu'au fond de l'être. Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu, c'est Jésus. Thérèse a le cœur tout brûlant d'amour. A la Pentecôte 1887, quand elle demande à son père la permission d'entrer au Carmel, c'est pour aimer. « Jésus, je ne te demande que la paix et aussi l'amour, l'amour infini sans limite autre que toi, l'amour qui ne soit plus moi, mais toi mon Jésus »

Ce cœur tout brûlant d'amour, c'est le cœur transpercé de Jésus sur la croix. Le crucifié, c'est celui qui a les mains ouvertes, celui qui donne la vie et non pas celui qui punit. Elle se met en marge du courant réparationniste des années 1870. Thérèse est une amoureuse qui s'abandonne entre les mains de son Bien-Aimé. Elle est à la fois épouse et mère. Comme Charles de Foucauld, sa spiritualité se nourrit de l'Évangile et du Cantique des Cantiques. « Jésus est plus que jamais celui qui se cache et qui ne veut rien prendre sans que nous ne lui donnions », dit Thérèse. A partir de 1892, Thérèse fréquente assidûment l'Évangile et comprend qu'un regard d'amour vaut plus que toutes les mortifications. Elle écrit : « *O mon Dieu ! Votre amour miséricordieux est méconnu, rejeté. Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant à votre amour, vous seriez heureux de ne point comprimer les flots d'infinie tendresse qui sont en vous. Le Bon Dieu me fit comprendre qu'il est des âmes que sa miséricorde ne se lasse pas d'attendre, auxquelles il ne donne sa lumière que par degré. Jésus, je sens que si par impossible tu trouvais une âme plus faible, plus petite que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, si elle s'abandonnait avec une entière confiance à ta miséricorde. Le Bon Dieu ne vous donnerait pas le désir d'être possédée de Lui, de son Amour Miséricordieux s'il ne vous réservait pas cette faveur. Depuis qu'il m'a été donné de comprendre aussi l'amour du cœur de Jésus, il a chassé de mon cœur toute crainte ».*

Mardi 1° Décembre : Entrer dans le temps de Dieu qui est le temps des petits.

Charles de Foucauld écrira que Dieu se sert des vents contraires pour conduire sa barque au port. Pour nous les vents contraires comme pour les disciples sur le lac de Tibériade seraient plutôt l'évocation des forces des ténèbres. Pour Saint Paul le temps de Jésus de Nazareth c'est l'accomplissement du temps de Dieu alors que les Juifs sont occupés par l'armée Romaine et un empereur romain est vénéré comme un dieu dans tout l'Empire Romain : César Auguste ! A vue humaine, comment oser parler d'un accomplissement et même d'une plénitude ! Paul écrit : « Lorsqu'est venue la plénitude des temps Dieu a envoyé son Fils ; il est né d'une femme, il a été sous la domination de la Loi de Moïse pour racheter ceux qui étaient sous la domination de la Loi et pour faire de nous des fils. » (Galates 4,4-5) Nous-mêmes nous n'avons pas choisi de naître et de vivre dans cette période de l'histoire et pourtant ce temps qui est le nôtre est le temps de Dieu. Il s'agit de vivre l'aujourd'hui de l'histoire comme l'aujourd'hui de Dieu.

Pour les premiers chrétiens, c'est à Bethléem et au pied de la croix, que l'image d'un Dieu tout-puissant, un Dieu vainqueur à bras étendus et à main forte se brise en quelque sorte. Hans Urs von Balthasar qui fut un grand Théologien du XX^e siècle parlera de la révélation de Dieu dans l'anéantissement de Dieu. Dieu se révèle pleinement dans un bébé couché dans une mangeoire d'animaux et dans la mort de Jésus sur une croix. Quel mystère insondable ! Et sur cette croix, nous pouvons lire : « Jésus le Nazaréen, roi des juifs. » (Jean 19,19) Personne n'a d'idée juste sur Dieu s'il ne contemple le crucifié et s'il ne médite sur l'homme de Nazareth. La croix et le village de Nazareth nous révèlent tous deux l'identité de Dieu. Nous voudrions un Dieu au service de notre puissance alors que Dieu se

révèle au cœur de notre faiblesse. La croix comme Nazareth sont un mystère d'amour que le monde ne peut comprendre. Il faut suivre Jésus pour pénétrer ce mystère d'amour. Il ne cesse de nous dire : « Viens et suis-moi. » Il n'y a pas d'autre chemin pour découvrir Dieu. C'est ce chemin qu'ont emprunté Charles et Thérèse. D'ailleurs Saint Luc ouvre son Évangile sur la mission de Jésus par ces mots : « Il allait son chemin. » (Luc 4,30) C'est ce chemin qui le conduit de la colline de Nazareth où les gens du village veulent le jeter à la colline du Golgotha car il révèle un Dieu que l'humanité ne peut supporter. Dieu doit être le Tout Puissant. Oui il est tout puissant comme nous le disons dans le Credo, mais tout puissant en Amour. Nous n'avons aucune référence de ce type de puissance sur la terre sauf Jésus. Car Dieu écrit droit avec les lignes courbes de l'histoire humaine. Paul rappellera aux chrétiens de la ville de Philippiques que la seule voie que Jésus nous indique c'est le chemin qu'il a emprunté : « Lui de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même, prenant la condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes. » (Philippiens 2,6-7) Thérèse reprendra souvent ce passage de Saint Matthieu : « Les disciples de Jésus lui dirent : « Qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux ? » Alors Jésus appela un petit enfant ; il le plaça au milieu d'eux, et il déclara : « Amen je vous le dis : si vous ne changez pas pour devenir comme les petits-enfants, vous n'entrerez. Dans le royaume des cieux. Mais celui qui se fera petit comme cet enfant, c'est celui-là qui est le plus grand dans le royaume des cieux. » (Matthieu 18,1-5). Au fond Jésus nous dit qu'il n'y a que les petits qui peuvent comprendre la naissance du Royaume des cieux au cœur de l'histoire humaine. Seul celui qui devient petit peut devenir témoin du monde de Dieu sur notre terre.

1: Le temps de Bethléem... Le temps de Dieu

Le temps des puissants

A la différence de Dieu, les puissants de ce monde veulent avoir la mainmise sur le cours des événements. Ils croient être les maîtres de l'Histoire. C'est le temps que Dieu accepte d'assumer, le temps que Joseph et Marie n'ont pas choisi, le temps que nous subissons souvent. L'histoire est ainsi faite... Luc l'appelle le temps des Romains, le temps

de l'Empereur alors que Matthieu parle du temps d'Hérode. Ces hommes puissants pensent faire l'Histoire à leur guise et voilà que Dieu arrive.

" Or en ce temps-là, dit Luc, parut un décret de César Auguste pour faire recenser le monde entier. Ce premier recensement eut lieu à l'époque où Quirinus était gouverneur de Syrie " (Luc 21, 2). Ce recensement « du monde entier » concerne essentiellement le monde romain. Mais il faut déjà imaginer l'immensité de cet Empire. Géographiquement, cet empire allait du Sud de l'Angleterre jusque Bethléem qui était la frontière-Est du même empire. L'armée romaine est présente partout avec ses légions. Elle fait régner la " Pax Romana " (la paix romaine) et elle assure la sécurité sur les routes ou sur les mers. Rome est la capitale politique de cet Empire et compte sans doute un million d'habitants. Il faut rappeler que l'empereur César-Auguste est considéré comme un empereur-dieu. Ovide écrira : " Auguste, ayant quitté le monde qu'il gouverne, montera au ciel et exaucera les prières des mortels ". L'empereur dispose des pleins pouvoirs politiques, militaires et religieux et il est aussi le grand-prêtre de la religion romaine (Pontifex maximus). Il est lui-même l'objet d'un culte de la part de ses sujets. On lui élève des temples dans les villes de l'empire et à sa mort, on le place parmi les dieux en instituant un culte à sa mémoire. Ce souverain vénéré comme un dieu est aussi considéré comme le sauveur et le libérateur des hommes. Et voilà qu'au moment où l'empereur décide de se manifester comme le maître de l'histoire, Dieu lui-même va naître. Lui qui veut recenser ses sujets, va compter Dieu lui-même dans ses tablettes. Le temps des hommes est bien celui des puissants de la terre. Et si Dieu lui-même veut se faire l'un de nous, il faut bien qu'Il devienne sujet de cet empereur. Quel humour ! Les plus petits comme Marie et Joseph à Nazareth, doivent s'y soumettre, ils n'ont pas le choix. Mais Dieu va bousculer nos cadrans solaires. Les puissants de ce monde ne sauront pas le repérer ni le comptabiliser.

Le temps des petits

Face au temps des puissants, le temps des petits est insignifiant. L'Evangile de Luc nous dit que « Tous allaient se faire inscrire pour le recensement, chacun dans sa ville. Joseph, lui aussi quittant la ville de Nazareth, en Galilée, monta en Judée, à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la lignée de David, afin de s'y

faire inscrire avec Marie, sa fiancée qui était enceinte. Or pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait enfanter se trouva révolu ». (Luc 23, 6)

L'heure de Marie semble correspondre au temps de Dieu. Pourtant le temps de Dieu se mêle mystérieusement au temps des hommes. Il y a d'un côté le temps d'un empereur romain : César Auguste qui organise un recensement, de l'autre il y a le temps d'une femme enceinte qui accouche au bout de 9 mois. Jésus aurait pu naître à un autre moment de l'histoire. Il aurait pu avoir une naissance accélérée et même prématurée pour montrer qu'il est le maître du temps. Non Dieu a accepté le cycle humain de la vie et le temps d'un couple humain. Le temps de l'empereur met Marie et Joseph sur les routes. Chaque homme doit se faire inscrire dans sa ville d'origine. Pour Joseph qui est de la descendance de David, il s'agit d'aller à Bethléem. Ce lieu est appelé ville de David parce que celui-ci y est né et y a reçu l'onction royale. Ce sont des événements que Joseph et Marie n'ont pas choisis. Le trajet entre Nazareth et Bethléem est long et difficile. Venant de Nazareth, il faut monter et Marie va bientôt accoucher. Joseph n'a pas le choix car le recensement est obligatoire. Il n'est pas question de remettre à plus tard. Avouez que Dieu s'y prend mal pour naître dans de telles circonstances. Il choisit de naître loin de la famille et du berceau que Marie a préparé à Nazareth. A Bethléem, au moment du recensement, il y a là une ville surpeuplée et anonyme. Il n'y a pas de place pour eux. Au cœur de tous ces événements, Marie doit être surprise. Elle avait dit " Oui " à Dieu mais elle ne devait pas s'attendre à une naissance aussi singulière. Faute de berceau, il faut déposer l'enfant dans une mangeoire d'animaux. « Dieu a vraiment une manière surprenante de faire les choses » doit penser Marie. Reconnaissons simplement que le temps de Dieu ne coïncide pas avec le moment favorable tel que nous l'imaginons. Le Psalmiste a raison, lui qui dit que pour Dieu, " Mille ans sont comme un jour » et qui ajoute : « Seigneur, apprends-nous la vraie mesure de nos jours. ». (Psaume 89)

En même temps Marie " gardait fidèlement tous ces souvenirs dans son cœur "ajoute Luc. (Luc 2, 51) A propos de Marie nous pouvons évoquer la phrase que Jésus dira à Pierre lors du lavement des pieds : " Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant ; tu comprendras plus tard " (Jn 13, 6). Marie accepte de ne pas avoir prise sur le temps à la

différence des puissants. Elle fait confiance et elle entre peu à peu dans le mystère du temps de Dieu. Nous reconnaissons bien là la foi de Marie. Quant à nous, nous sommes invités à la confiance, à l'espérance. Nous ne savons pas ce que sera l'avenir, mais nous connaissons celui qui nous promet l'avenir : c'est Dieu.

Le temps d'un nouveau-né.

En face de la puissance des grands de ce monde, le petit enfant exprime la faiblesse et l'innocence. Et pourtant nous ne disons pas : Avant et après César Auguste mais avant et après Jésus Christ. La naissance de Jésus évoque l'innocence face à la cruauté d'Hérode, la faiblesse face à la violence aveugle. C'est le temps de Dieu au cœur de la tragédie humaine.

Le signe de la Présence de Dieu au cœur de l'histoire humaine est un nouveau-né couché dans une mangeoire. L'ange le confirme aux bergers en ces termes : " Je vous annonce une grande joie, qui sera celle de tout le peuple. Aujourd'hui dans la cité de David, un Sauveur vous est né, qui est le Christ-Seigneur. Et ceci vous servira de signe : Vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une mangeoire " (Luc 2, 10-12). Au milieu de cette foule anonyme les bergers sont invités à chercher Dieu présent dans un bébé de quelques heures. Il est enveloppé de langes et couché dans une mangeoire. C'est le signe même d'une grande pauvreté. Bethléem devient le lieu de la révélation de l'humilité de Dieu et du mystère d'Amour de la Trinité. Il nous faudra toujours contempler ce nouveau-né dans une mangeoire pour commencer à comprendre quelque chose de la présence de Dieu dans notre monde. Le berceau que Marie a préparé à Nazareth servira bien plus tard. Quand Dieu vient dans notre monde, Il prend des moyens qui nous déroutent. La mangeoire préfigure déjà quelque chose du tombeau de Jésus à Jérusalem et bon nombre de peintres d'icônes ont évoqué ce lien en peignant la Nativité.

Bethléem rappelle aussi le sens de l'existence humaine. Il y a une dimension de fragilité, de faiblesse, de précarité que l'être humain va s'acharner à nier. Il croit toujours que la grandeur de l'homme est du côté de la force, de la puissance, de la sécurité. Il faut être rempli d'amour, il faut être un grand homme pour devenir petit. Cela dépasse notre capacité humaine et c'est au-delà de l'humain. Il faut une révélation divine pour

comprendre ce sens de la faiblesse. Dans notre société, nous n'avons pas le droit à la faiblesse car il faut être fort. Les parents veulent avoir l'enfant le plus intelligent, le plus beau, le meilleur des enfants. Des parents intentent un procès au médecin quand lors de la visite de grossesse, il n'a pas détecté une anomalie chez leur enfant à naître. C'est le droit des parents à avoir un enfant conforme à leurs souhaits. C'est le droit de naître avec " zéro défaut ". Or Dieu est là dans ce qui est petit en nous. Dieu est là au plus intime de nous- mêmes dans ce qui est fragile, dans cette part de notre être que nous n'aimons pas montrer. Cette faiblesse attire Dieu dans l'être humain.

Nous sommes invités à contempler ce nouveau-né comme la révélation de la toute Puissance de Dieu. Il y a là un mystère. Charles de Foucauld écrira que " Bethléem c'est l'amour livré entre les mains des hommes. En se faisant si petit enfant, enfant si doux, Dieu nous crie : Confiance, familiarité ! N'ayez pas peur de moi ". L'amour est toujours humble car il accueille l'autre, ne le prend pas, ne le possède pas. L'humilité n'est pas le mépris de soi. C'est le contraire. On ne peut pas s'aimer en vérité quand on " se met sous la table ", en disant que l'on est nul. On ne peut pas non plus s'aimer en vérité, quand on se met sur la table, en disant que l'on est le meilleur. L'humilité vient du mot " humus ". Elle suppose de s'être réconcilié avec l'ivraie et le bon grain qui sont en nous. Pour faire de l'humour, on pourrait dire que dans notre société, il faut être « I.B.M », c'est à dire « Intelligent, Beau et Mobile ». Jésus nous révèle que l'être humain est « I.B.G », c'est à dire « Ivraie et Bon Grain ». La conception de Dieu sur l'être humain semble bien différente, mais Lui ne désespère pas de l'humanité ni de l'ivraie qui est en elle. Seuls les pauvres de cœur font un chemin d'humilité. Ce n'est pas étonnant, comme le dit Jésus, que le Royaume des Cieux soit à eux. Contempler le nouveau-né à Bethléem est donc un chemin de réconciliation avec sa pauvreté. Dieu s'est fait petit afin de nous révéler le vrai sens de notre pauvreté. Il a accepté d'être dépendant de ses créatures et c'est en se faisant si petit qu'Il peut toucher le cœur d'un François d'Assise, d'une Thérèse de Lisieux ou d'un Ch. de Foucauld. L'humilité est bien le chemin que Dieu a pris pour rejoindre l'humanité et nous montrer son Amour. L'amour est dépendance de l'être aimé, il est réciprocité et communion et c'est à ce titre qu'il est pauvreté et dépossession de soi. Il nous faudra toujours passer de la misère à la pauvreté comme nous le disions à propos de

Marie. La misère morale, économique, spirituelle n'est pas évangélique. La misère déshumanise alors que la pauvreté du cœur divinise. Il faut toute une vie pour comprendre ce chemin de dépossession de soi et il est évident qu'il est plus facile de se haïr, de se mépriser que de s'aimer avec humilité.

Une Histoire Nouvelle.

Le lieu où Dieu va naître est symbolique à plus d'un titre. " C'est le plus petit des clans de Juda, dira le prophète Michée. De toi naîtra Celui qui doit régner sur Israël... Il fera paître son troupeau " (Michée 51, 5). A Bethléem une histoire nouvelle va commencer et de la plus petite ville de Juda va naître quelque chose de neuf. Cela nous rappelle David, Lui qui est le dernier fils de Jessé, le plus petit, celui pour qui on n'a pas d'estime dans la maison. Quand le prophète Samuel rencontre Jessé, le père de David, ce dernier est dehors. Il fait paître le troupeau (1°Sam.16,1-13). David est de Bethléem mais sa famille vient de la tribu d'Ephraïm, ce sont des émigrés venus du Nord. Ce qui signifie que la lignée de David n'est pas pure. Bethléem est donc un village composé de gens venus de différents endroits et n'est pas comme Jérusalem appelé à la célébrité. Ce n'est pas sa lignée ni l'importance de sa population qui vont faire sa renommée. Ce sera sa petitesse. David aura conscience de cette réalité et il l'exprimera à la fin de sa vie en disant : « Qui suis-je Seigneur, et quelle est ma maison pour que Tu m'aies mené jusque là ? Mais cela est encore trop peu à tes yeux, Seigneur, et Tu étends aussi les promesses à la maison de ton serviteur pour un avenir lointain. » (2°Sam. 7, 18-19) Bethléem n'a aucun droit afin de manifester au monde que tout est grâce. D'ailleurs l'étymologie signifie « la maison du pain » et c'est aussi tout un symbole. C'est le lieu de la nourriture, du partage, de la convivialité et c'est là que Jésus se fait déjà le pain de vie. Alors la question que nous pouvons nous poser est celle-ci : Nous avons parfois honte de notre petitesse. Nous croyons que la sainteté est du côté de la vertu alors qu'elle est d'abord du côté de la foi

et de l'ouverture à Dieu. Ensuite nous pouvons nous demander si les lieux où nous vivons sont des lieux où Dieu peut naître ? Rêvons-nous toujours de Jérusalem ? Croyons-nous vraiment qu'au cœur des lieux les plus anonymes, les plus cachés, Dieu peut naître ? Les lieux comme les personnes que nous sommes peuvent devenir des lieux de nourriture et source de partage. Il y a peut-être peu de réussite dans notre vie et même le sentiment d'échec ? Bethléem nous révèle que si Dieu n'est pas accueilli dans les auberges de la ville, Il peut naître là, tout à côté. Il ne dédaigne pas les lieux de nos vies. A nous d'aller à Sa rencontre, d'ouvrir nos bras et surtout d'accepter de nous baisser profondément pour L'accueillir. Contemplant Jésus, St Paul dira : " De riche, il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté ". (2° Cor.8, 9).

Une humanité nouvelle

Nous venons de découvrir que du neuf peut surgir de ce qui est petit aux yeux du monde. Dieu choisit des lieux sans célébrité pour révéler Sa Présence. Nous allons voir maintenant que Bethléem voit naître une humanité nouvelle car elle est le lieu de la fraternité. Mais la fraternité est l'œuvre de Dieu à travers les petits. C'est autour d'un nouveau-né qu'une humanité nouvelle est en train de se réaliser. Cela est déjà vrai dans une famille lors de la naissance d'un enfant. Il rassemble des générations différentes autour de son berceau. Il réconcilie des membres d'une famille qui parfois ne se parlaient plus. A Bethléem, Dieu crée une humanité nouvelle autour des petits car leur rôle est d'être facteurs de communion. Combien de petits créent de la communion autour d'eux, pensons par exemple aux personnes handicapées mentales ! A Bethléem, il y a d'abord les bergers. " Ils vinrent en hâte, dit Luc, et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche. Et l'ayant vu, ils firent connaître ce qui leur avait été dit de cet enfant... " (Luc 2, 6.17). Les bergers sont eux-mêmes des petits, des pauvres. Ils vivent à l'écart et ne peuvent pas toujours être fidèles aux règles de la vie religieuse d'Israël. Ce sont eux que Dieu vient d'abord rejoindre. Il s'adresse à eux directement par l'intermédiaire de l'ange, au cœur de leur nuit. Ils viennent aussitôt retrouver l'enfant. Eux ne sont pas passés par Jérusalem. Il n'y a pas d'étoile pour les guider. Si Dieu s'est

fait si humble, si fragile, c'est pour que les plus méprisés de l'humanité n'aient pas peur de Lui. Tous sont appelés au salut. Dieu aime tous les hommes.

Après les bergers, ce sont les mages qui cherchent un enfant sur un trône et qui plus tard vont s'incliner devant un enfant dans une mangeoire d'animaux. Ces mages, ces païens, viennent de loin et ils ont marché à la suite de l'étoile. Ils sont des savants mais aussi des magiciens. Ils préfèrent sans doute les livres d'astrologie aux livres de Sagesse de la Bible qu'ils ne connaissent peut-être pas. Ce sont sans doute des idolâtres car ils ont un certain pouvoir magique et ils sont vénérés dans leur pays. Si l'on veut actualiser cette scène, on peut penser au monde de la science qui s'incline devant un petit enfant, puis au monde politique qui se prosterne devant l'humilité de Dieu. C'est enfin le monde économique qui vénère le pauvre et le monde de la célébrité et des médias qui s'agenouille devant le silence de Dieu. Les mages vont se diriger vers Jérusalem, le lieu de la religion officielle. Ils ont besoin de Jérusalem même si les responsables religieux ne bougent pas. Ils donnent les bonnes indications sur le lieu de la naissance. Les mages parlent de roi et ils ne trouvent qu'un enfant dans une mangeoire. A Bethléem, le trône de Jésus est une mangeoire d'animaux et à Jérusalem son trône sera le dos d'un âne et une croix. Les mages ont fait confiance à la Parole de l'Eglise officielle. Ce n'est pas facile quand on a marché à l'étoile de faire confiance à l'institution. " Tombant à genoux, dit le texte de Matthieu, les mages se prosternèrent devant l'enfant. Ouvrant leurs cassettes, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe " (Mth2, 11). La Tradition de l'Eglise y a vu la royauté, la divinité et la passion de Jésus. Mais ces présents d'Arabie nous livrent une autre signification. Désormais c'est Dieu Lui-même que les Mages pourront prendre dans leurs bras. C'est l'offrande de leur amour qui sera essentiel. Eux aussi peuvent accéder à Dieu par Jésus. Ils sont invités à Le reconnaître comme leur Dieu. Ils ont découvert le Christ, le Messie de Dieu. Bethléem est significatif pour l'éveil à la vie spirituelle. C'est toujours à Jésus que nous devons conduire, même si l'Eglise est importante dans l'accompagnement vers son Maître et Seigneur. Autrefois on allait de l'Eglise à Jésus, aujourd'hui beaucoup de nos contemporains vont de Jésus à l'Eglise. Pour un certain nombre de convertis qui ont d'abord marché à l'étoile, Jésus est premier. Parce que Jésus

s'est livré pour l'Eglise, parce qu'il L'a aimée (Eph.5, 25), peu à peu à la suite de Jésus, ils découvrent l'Eglise et apprennent à L'aimer avec ses richesses et ses limites.

Et c'est bien Jésus qui rassemble des hommes aussi différents que les mages et les bergers, des petits et des grands. A travers Jésus, Dieu s'est fait petit pour que les plus grands aussi retrouvent un cœur d'enfant. Bethléem est l'Eglise rassemblée autour de ce nouveau-né. Les chemins de reconnaissance peuvent être différents, mais les uns et les autres viennent pour adorer Dieu présent dans cet enfant. Ceux qui ont été guidés par l'étoile savent remercier ceux dont la foi est pétrie de terre et qui leur ont indiqué le sentier balisé vers l'enfant-Dieu. Les pauvres, les gens sans importance peuvent venir eux aussi avec leurs propres habits. Ils sentent parfois mauvais comme les bergers et n'ont apporté qu'un peu de lait. Mais ils sont là autour de l'enfant. Les mages et les bergers sont l'image de ce nouveau peuple de Dieu que le Père voudrait rassembler autour de son Fils nouveau-né. " Ce qui est folie dans le monde, dit St Paul, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est " (1^oCor.1, 27). L'être humain s'humanise quand il se réconcilie avec sa faiblesse. Et Dieu ne peut pas diviniser que ce qui n'est pas humanisé. C'est la raison pour laquelle Dieu choisit les petits pour révéler son projet de diviniser le monde. C'est ce que nous discernons dans ce que Jésus appelle le Royaume.

Paix aux hommes

L'Evangile de Matthieu nous rappelle que Jésus est né au temps du roi Hérode le Grand. Il évoque le massacre des enfants de moins de deux ans. Jésus devra partir en Egypte et ne reviendra au pays d'Israël qu'après la mort d'Hérode. Ce dernier nous fait penser à tous ces tyrans de la terre, à la violence gratuite. Lui-même avait fait supprimer plusieurs membres de sa famille. On plaisantait à propos d'Hérode en disant « qu'il valait mieux être le cochon d'Hérode que son fils " car on avait plus de chance de survivre. Alors comment comprendre que celui qui vient de naître soit appelé " prince de la paix " ? Nous connaissons sans doute ces paroles du prophète Isaïe que nous entendons au moment de Noël : " Un enfant nous est né, un fils nous a été donné... On lui donne ce nom : Conseiller merveilleux, Dieu-fort, Père- Eternel, Prince de la paix. Etendu est l'empire dans une paix

infinie ".(Is.9,5-6). C'est encore à Bethléem que retentit pour la première fois ce grand cri d'espérance. " Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'Il aime " (Luc2, 14). Contemplant le ciel et la terre, comment oser dire de telles paroles alors que les événements manifestent le contraire ?

Quand Dieu fait sur terre ses premiers pas, rien extérieurement ne montre cette paix tant attendue. Au contraire les forces de violence semblent se déchaîner. Hier comme aujourd'hui, Bethléem est toujours le lieu d'affrontements sanglants. Pourquoi la paix passe-t-elle par un nouveau-né démuné de tout pouvoir ? Face à la violence c'est le mystère de l'Innocent. La paix de Dieu n'est pas forcément le silence des armes. Elle demeure parfois incompréhensible à nos yeux. Quand Dieu dit : " Paix aux hommes de bonne volonté ", les armes ne se sont pas tues immédiatement. La tragédie humaine a continué et pourtant un enfant est né, des mages et des bergers sont venus l'adorer. Pour comprendre la paix de Dieu, il faut évoquer la prière de tant d'hommes et de femmes dans les camps de concentration. Comment Dieu répondait-il ? On est là devant le silence de Dieu comme l'ont décrit tant de livres. Certains diront que Dieu répondait en mourant à Auschwitz ou à Ravensbrück. C'était bien « l' Emmanuel ", " Dieu avec nous ", ce Dieu si fragile et si démuné. Il touchait des cœurs d'hommes et de femmes qui étaient comme des petites lumières dans l'enfer de la mort. En 1945, on a découvert cette prière dans le camp de Ravensbrück, où 92000 femmes et enfants sont morts. Elle était griffonnée sur du papier d'emballage près d'un enfant mort : " Seigneur, ne te souviens pas seulement des souffrances qu'ils nous ont fait subir mais aussi des fruits que nous avons portés grâce à ces souffrances : notre amitié, notre loyauté, notre humilité. Souviens-toi du courage, de la générosité, de la grandeur d'âme qui ont jailli de tout cela. Et quand viendra pour eux l'heure du jugement, permets que tous ces fruits que nous avons portés, leur soient comptés en pardon ". Une telle prière ne peut venir de nos propres forces humaines. Pour toucher de tels cœurs, il y faut une Présence Divine. Et la présence de Dieu à Bethléem est sans doute du même genre. Rappelez-vous le bruit des armes et des bottes qui claquaient sur le sol de Bethléem. Non loin de là, Dieu naissait dans une mangeoire. Chez beaucoup la longue attente était devenue lassitude, routine et même chez certains " absence de Dieu ". " L'amour s'était refroidi chez un grand nombre " (Mth24, 12). Ce sont

des petits, des pauvres de cœur qui se sont ouverts à la fécondité de l'Esprit. En contemplant Jésus à Bethléem et en méditant sur cette paix qui est annoncée, nous percevons déjà les bras du Christ sur la croix qui accueillent l'humanité.

2- La place du petit dans la spiritualité de Charles Foucauld et de Thérèse.

Comme l'écrit Bernanos, ces deux témoins de Jésus de Nazareth ont compris que « seuls les petits sauvent le monde, ils le sauvent sans le savoir et malgré eux, car ils laissent Dieu le sauver à travers eux. »

Charles de Foucauld : Jésus et la dernière place (la crèche et la croix).

Comment comprendre cette expression ? Personne n'a envie de prendre la dernière place. C'est d'abord en contemplant Jésus à Nazareth qu'il découvre le sens de cette expression : Il a vécu caché, obscur, servant, travaillant, silencieux, abject, à la dernière des dernières places. Comme Jésus, Charles de Foucauld veut passer sa vie à être comme un voyageur dans la nuit, à vivre la vie cachée de Jésus à Nazareth. Mais Jésus n'a jamais pris la dernière place pour elle-même. C'est pour le salut des hommes que le Verbe de Dieu s'est incarné. IL s'est abaissé pour que les hommes soient sauvés et divinisés. C'est le mystère de l'Incarnation. Il faut reprendre ici l'hymne aux Philippiens de Saint Paul qui nous montre que Jésus a pris la condition d'esclave. (Philippiens 2,5-11). Ayez entre vous les dispositions que l'on doit avoir dans le Christ Jésus : *« Le Christ Jésus ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes, reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé. Devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté : il l'a doté du Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur terre et aux enfers, et que toute langue proclame : 'Jésus Christ est Seigneur' à la gloire de Dieu le Père ».*

On peut évoquer aussi le lavement des pieds dans Saint Jean (Jn 13,1-15). Jésus, le Maître et Seigneur, s'est fait le Serviteur, en accomplissant ce qui était réservé à l'esclave. Si Jésus s'est fait le dernier de tous, ses disciples ne peuvent faire autrement que de rivaliser entre eux d'humilité. (Colossiens 3,12-13). Jésus se présentera dans l'Evangile comme celui qui sert : *« Quel est le plus grand, celui qui est à table ou celui qui*

sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Luc 22-27)

C'est aussi en faisant le lien avec le mystère de la croix, que nous comprenons le sens de ses textes. A propos du texte de Paul aux Philippiens, on a parlé de Kénose. Paul parle de l'anéantissement de Dieu, c'est ce que signifie le terme Kénose. Charles de Foucauld parlera d'abjection. Abjectus, en latin, signifie : rejeté, méprisable, vil, bas ». Il parlera d'être enseveli en Notre Seigneur avec Saint Paul. « J'ai choisi d'être abject parce que Notre Seigneur l'a été ».

Charles de Foucauld contempera aussi le mystère de Noël à la lumière de la croix. Quand il est passé à Bethléem, il est d'abord allé au Saint Sépulcre. Nous savons l'importance de la fête de Noël dans sa vie, mais en contemplant l'enfant de Bethléem, c'est aussi l'humilité du Fils de Dieu qu'il médite. Bethléem, à travers la crèche et aussi la fuite en Egypte, révèle le mystère de Dieu caché au cœur de la pauvreté et de la détresse humaine. C'est là aussi que Dieu a pris la dernière place. Les Evangiles de l'Enfance ont été écrits à la lumière du mystère Pascal. Jésus est déjà Seigneur et Fils de Dieu au-delà de son humiliation apparente. L'enfance humble, ordinaire, pauvre d'un Messie sans royauté, ni pouvoir politique, révèle l'humilité insondable de Dieu. Il n'est pas surprenant non plus que ce soit d'abord des pauvres qui le reconnaissent : les bergers - Siméon et Anne. Mais c'est dans la contemplation de Jésus à Nazareth que Charles de Foucauld découvrira le mieux le sens même de la dernière place. Un verbe reviendra sans cesse qu'il empruntera au texte de Luc 2,50-51, c'est le verbe descendre. « *Il descendit avec eux pour rentrer à Nazareth, et il leur était soumis. Sa mère gardait dans son cœur tous ces événements. Quant à Jésus, il grandissait en sagesse, en taille et grâce, sous le regard de Dieu et des hommes* ».

La place de serviteur

« Si vous ne vous faites pas comme les petits enfants, vous n'entrerez pas au royaume des cieux ... Ceux qui s'élèvent seront humiliés, ceux qui s'humilient seront élevés ... Toute élévation est en abomination devant Dieu... Ne vous faites pas appeler Maîtres... Prenez les dernières places... Celui-là sera le plus grand parmi vous qui se fera le plus petit

et qui sera le serviteur de tous les autres... Je me tiens parmi vous comme celui qui sert ». (Charles de Foucauld, 1897, Nazareth).

Beaucoup plus qu'un lieu et un temps, Charles de Foucauld découvrira que Nazareth est un esprit. On peut parler de l'esprit de Nazareth. C'est à travers toute sa vie que l'on comprend le mystère de Nazareth. C'est sans doute à Béni Abbès et surtout à Tamanrasset qu'il a vraiment incarné la « petite voie de Nazareth » dans le quotidien de sa vie. La place du disciple de Jésus est de marcher à la suite du Christ-Serviteur, lui qui assurera le service jusqu'au don total et plénier de sa vie. Charles de Foucauld a pris cette place de serviteur à un moment de l'histoire où la lutte pour la suprématie mondiale était cause d'une guerre dont il fut la victime. Comme son Maître et Seigneur, il ira jusqu'au don de sa vie pour servir ses frères, les Touaregs.

Le mystère de Nazareth est le mystère même du grain de blé enfoui en terre. Nazareth est inséparable de la Passion. D'ailleurs, la colline de Nazareth renvoie à la colline du Golgotha. C'est là où Jésus est devenu Fils du Père et frère des hommes. A Nazareth, on ne comprend pas tout de l'attitude, de la volonté du Père. Et pourtant, Jésus maintient son adhésion entière et sa confiance totale envers le Père comme Il la manifestera sur la croix. C'est bien à Nazareth que Jésus vivra cette parole comme sur la croix : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ». Nazareth invite à la voie de la confiance et de l'abandon malgré la nuit, la monotonie du quotidien, l'angoisse du lendemain, parfois la certitude à vue humaine que tout est perdu. C'est bien là qu'il s'agit de commencer à s'abandonner entre les mains du Père.

Nazareth : Trente ans pour devenir petit frère universel

Entre la conversion de Frère Charles et sa mort, se déroulent trente années comme Jésus à Nazareth (1886-1916). C'est le temps qu'il a fallu à Charles de Foucauld pour devenir Fils du Père et frère des hommes à la suite de Jésus de Nazareth. C'est en devenant petit et abordable par tous qu'il imitera le mieux Jésus de Nazareth. Seul le petit peut devenir frère. Lui aussi découvrira comme Thérèse cette voie de l'enfance.

Rappelons que son passé est celui d'un aristocrate, d'un homme riche, d'un savant et que dans la famille, il était l'aîné. C'est après avoir été touché par la grâce du pardon lors de sa conversion, qu'il s'identifiera au fils prodigue, le cadet. Il a compris qu'à Nazareth, Dieu s'est fait petit. Les gens de Nazareth ont refusé cette réalité de Dieu. Leur imaginaire religieux ne pouvait que rêver d'un Dieu puissant. Or, Dieu est puissant à travers la pauvreté de son Fils, mais c'est une puissance d'amour. Et nous sur la terre, nous n'avons pas de référence explicite à cette puissance d'amour. L'amour est humble, il est petit, il n'impose pas. Il est tourné vers la fraternité c'est-à-dire l'absence de possession. C'est ce que comprendra Charles de Foucauld qui parlera de petit frère beaucoup plus que frère des petits. Pourquoi petit frère ?

Cette expression nous fait penser au « frère mineur » de François d'Assise. **« Petit frère » est différent de « frère des petits »**. Pour être proche de l'autre, cela suppose d'accueillir sa propre pauvreté. On ne rencontre l'autre que dans l'humilité. Le petit accepte d'être dépendant des autres et de ne pas être le tout. Le modèle c'est encore Jésus. St Paul dira : « De riche qu'il était, il s'est fait pauvre pour vous enrichir de sa pauvreté » (2 Cor. 8,9). C'est toujours cette contemplation de la dernière place pour Ch. de Foucauld. Jésus a pris la dernière place pour que les plus petits puissent s'approcher de Lui. Nos richesses écrasent les pauvres. Le puissant touche l'imagination, il fait envie, il fait peur. Il éveille la soumission et donne l'impression d'être rien à ses côtés. Il suscite aussi rivalités et jalousie... le puissant a sans doute plein de possibilités mais il est souvent seul finalement. Le petit n'a pas toujours de choix ... il est obligé de compter sur les autres mais s'il n'a que son amitié à donner, il crée de la communion et de l'entraide. Le petit n'est pas d'abord celui qui donne, c'est celui qui partage et qui accepte de servir. **Le petit touche le cœur beaucoup plus que l'imagination.**

Être petit c'est accepter d'être faible, c'est oser de continuel recommencements. C'est vivre la croix du Christ. C'est découvrir que ce qui est « faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » (1 Cor. 1,25). Être petit c'est accepter d'entrer dans cette faiblesse de Dieu au sens de refuser d'établir des rapports de force. Et c'est là que naît aussi la fraternité. Petit et frère, les deux termes sont inséparables. **« Que les pauvres nous regardent comme des amis et des frères »** dira Ch. de

Foucauld. Etre frère c'est ce besoin de partager la vie des hommes, c'est leur offrir notre amitié. Pour Ch. de Foucauld, le fait d'apprendre la langue des Touaregs est l'exemple même de la fraternité. Il aurait pu leur imposer de lui parler en français. C'était l'époque du colonialisme triomphant. Ch. de Foucauld devint assez petit et assez fraternel pour accepter de se mettre à leur école et de découvrir leur culture. A une française qui lui demandait comment faire du bien aux Touaregs, il répondit : « La volonté de passer chez eux assez longtemps pour savoir leur langue et être connu d'eux est nécessaire car on ne fait du bien qu'une fois qu'on connaît et que l'on est connu ». Il a été ce petit frère au sens où il a su voir dans le plus pauvre un être humain. Il a aussi su accueillir le riche et le pauvre.

Le modèle du frère c'est Jésus de Nazareth : Contemplation de Jésus dans l'Eucharistie et en même temps accueil des pauvres mais aussi de tous les hommes. Le symbole de la vie fraternelle : **le cœur et la croix**. La vie fraternelle trouve sa source dans la tendresse du Père. S'il veut être le frère Charles c'est à cause de Jésus et de l'Evangile. « Nul n'aura quitté... qu'il ne recevra au centuple » dira Jésus (Marc 10,19). Ce centuple, Ch. de Foucauld l'élargit aussi à tous les humains, les plus pauvres que Dieu lui donne. Il rêvait d'avoir des disciples et ce sont les pauvres qui deviennent ses frères.

Conclusion :

On peut dire que Frère Charles ne séparera jamais ces trois termes. **A la suite de Jésus de Nazareth devenir un tendre frère, un petit frère, un frère universel.** En contemplant le mystère de Nazareth, Charles de Foucauld a découvert un Dieu qui s'abaisse vers nous. C'est là le mystère même de l'Amour infini. Finalement, Nazareth symbolise le long chemin qui va de l'enfant au fils et du fils au frère. On y descend, pas forcément pour s'anéantir, mais bien pour grandir en humanité et en sainteté à la suite de Jésus.

Thérèse : La place du petit et de l'enfant.

Il faut se souvenir qu'elle a voulu s'appeler Thérèse de l'enfant Jésus et de la Sainte Face. On peut donc dire que le petit est au cœur de sa spiritualité. « La petite

Thérèse » est sans doute la manière la plus familière de l'appeler en particulier par rapport à la grande Thérèse, Thérèse d'Avila. Elle est bien la petite dernière de la famille Martin. A la maison tout le monde l'appelait la petite Thérèse. Même au Carmel de Lisieux, elle est restée avec les novices. Elle n'a jamais été maîtresse des novices, elle ne sera qu'auxiliaire. Elle n'a jamais voté au chapitre. Au fond, elle n'a jamais eu « voix au chapitre. » On comprend qu'à sa mort, les carmélites de Lisieux ajouteront : « On n'aura rien à dire de cette petite sœur ». Elle-même a fait l'expérience de sa fragilité, de ses limites, des larmes et des crises d'angoisse. A tous ces titres, elle mérite bien d'être nommée « la petite Thérèse ».

1. La petite Thérèse.

À neuf ans et demi, Thérèse rentre du Carmel où elle est allée voir sa sœur Pauline. Elle pense, elle aussi, entrer au Carmel. Elle sait qu'il y a déjà une sœur qui s'appelle sœur Thérèse de Jésus. « Cependant dit-elle, mon beau nom de Thérèse ne pouvait pas m'être enlevé. Tout à coup, je pensais au petit Jésus que j'aime tant et je me dis : « Oh ! Que je serais heureuse de m'appeler Thérèse de l'enfant Jésus ! » Elle aime déjà beaucoup Jésus et elle l'aime parce qu'il est petit. En Jésus-Christ, Thérèse comprend que Dieu s'est fait petit. Lui Dieu s'est fait homme mais il s'est fait petit même en grandissant. Ce n'est pas une question de taille comme Zachée dans l'Évangile, mais c'est une attitude de pauvreté, d'humilité jusqu'à mourir sur une croix.

Dans les « Derniers Entretiens », quelques semaines avant sa mort, Mère Agnès, sa sœur Pauline, lui demande ce qu'elle entend par « rester petit enfant devant le bon Dieu ». Thérèse répond : « *C'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, comme un petit enfant attend tout de son père...Être petit, c'est encore ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor dans la main de son petit enfant pour qu'il s'en serve quand il en a besoin ; mais c'est toujours le trésor du bon Dieu. Enfin, c'est de ne point se décourager de ses fautes, car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal.* »

On peut dire que Thérèse est une petite fleur d'hiver qui a poussé malgré le froid et les épreuves. Thérèse ressemble à cette petite fleur blanche nommée saxifrage et que son père lui avait offerte lorsqu'elle lui avait exprimé son désir d'entrer au Carmel. N'allons pas nous méprendre sur le sens de l'enfance spirituelle. Pour Thérèse la véritable enfance, c'est le contraire de la passivité. C'est une vie d'accueil et de sollicitude envers autrui, une vie où l'on se quitte soi-même et où l'on s'ouvre aux autres.

Elle aurait pu vivre cette expérience de la petitesse comme une humiliation, un sentiment d'échec et de rancœur. C'est tout le contraire. Elle a fait de sa petitesse un chemin d'humanité et de sainteté. Mais comment ? En contemplant Jésus comme Ch. de Foucauld. Noël a tenu une grande importance dans sa vie. En particulier, Noël 1886. Elle parlera de la grâce de Noël, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du Ciel. La petite fille sensible est devenue capable de dominer ses sentiments, de se décider, de s'engager. Elle devint une véritable combattante de la foi. « Je sentis, écrit-elle, en un mot la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse ». Désormais, elle va utiliser les événements et les retourner pour en faire un tremplin. Tout est grâce et surtout sa petitesse. Au lieu de se lamenter, elle va l'offrir et rendre grâce à Dieu pour cette situation. Elle sait bien que Dieu inscrit toujours sa présence à travers les failles de l'histoire humaine. Elle pense au côté transpercé de Jésus. C'est de là que jaillit la grâce. Désormais, elle traverse tout sans se laisser accabler ni arrêter. C'est la force des petits.

Mais, c'est en se mettant à l'école de Jésus et de sa Parole, qu'elle comprend le sens de sa petitesse. « Si quelqu'un est tout petit, dit Jésus, qu'il vienne à moi » (Mth 19,14). Jésus n'attend pas que les tous petits aient grandi pour s'occuper d'eux. Tels qu'ils sont, il les invite à s'approcher de lui. Thérèse médite aussi cette autre parole de Jésus dans St Matthieu 18,1-5 : « Qui donc est le plus grand dans le Royaume des cieux ? » dit Jésus. Il appela un petit enfant. Il le plaça au milieu des disciples et déclara : « Si vous ne changez pas pour devenir comme les petits-enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux ». Elle redira la même chose par rapport à sa petite voie : « Il n'y a

que des choses ordinaires. Il faut que tout ce que ce je fais, les petites âmes puissent le faire ».

Jésus s'est fait serviteur. Elle aussi veut être comme le grain de sable et devenir de plus en plus petite. Elle se sent appelée à devenir une petite âme qui ne peut offrir au bon Dieu que de très petites choses. « On agit comme les pauvres qui tendent la main afin de recevoir ce qui leur est nécessaire ; s'ils sont rebutés, ils ne s'étonnent pas, personne ne leur doit rien ».

Thérèse fait l'expérience de la force de Dieu dans la petitesse humaine comme St Paul. « Ma grâce te suffit dit le Seigneur. Ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse ». Je n'hésiterai pas, ajoute Paul, à mettre mon orgueil dans mes faiblesses afin que la puissance du Christ habite en moi » (2 Cor. 12,9-10) On comprend que le Cardinal Daniélou ait pu dire de Thérèse : « C'est l'infini du désir dans la totale impuissance ».

2. La dernière place

Comme Charles de Foucauld, Thérèse va évoquer la dernière place. Elle évoque aussi le verbe descendre. « Jésus me dit de descendre. Lui, le Roi de l'univers, il s'est humilié de telle sorte que son visage était caché et que personne ne le reconnaissait » (19/10/1892). Mais, c'est surtout à la fin de sa vie qu'elle va se mettre à la dernière place, qu'elle va être à la table des pécheurs, qu'elle va communier à la nuit de tant d'hommes et de femmes. Elle n'a plus la force d'écrire à la plume, elle est obligée de prendre un crayon.

« Ce n'est pas à la première place, mais à la dernière que je m'élançe. Au lieu de m'avancer avec le pharisien, je répète, remplie de confiance, l'humble prière du publicain. Mais, surtout, j'imité la conduite de Madeleine, son étonnante ou plutôt amoureuse audace qui charme le cœur de Jésus, séduit le mien. Oui, je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais le cœur brisé de repentir me jeter dans les bras de Jésus, car je sais combien il chérit l'enfant prodigue qui revient à Lui. Ce n'est pas parce que le Bon Dieu, dans sa prévenante miséricorde, a préservé mon âme du péché mortel que je m'élève à Lui par la confiance et l'amour » (Manuscrit C 1897). (Il faut se rappeler qu'à cette date Charles de Foucauld vient d'arriver à Nazareth.)

Thérèse se met ici du côté des pécheurs. Elle fait allusion à la parabole de Jésus sur le choix des places (Luc 14,7-11 « Lorsque que tu es invité, va te mettre à la dernière place, de façon qu'à son arrivée, celui qui t'a invité te dise : 'Monte plus haut' ». Thérèse préfère donc se mettre à la dernière place et laisser au Christ le soin de lui donner la place qui sera la sienne. Elle reconnaît humblement son état de pécheur devant Dieu comme le publicain de l'Evangile (Luc 18,9-14). Elle pense à l'enfant prodigue car elle a fait l'expérience de la miséricorde de Dieu pour les grands pécheurs. Elle se souvient de Pranzini. Elle évoque Marie-Madeleine à qui Jésus a beaucoup pardonné. La dernière place a été aussi la maladie de son père, ce père humilié qui a été interné à l'asile du Bon Pasteur à Caen. A travers lui, elle reconnaît les traits du serviteur souffrant (Isaïe 53). Elle contemple aussi la Sainte Face de Jésus et médite la Passion du Christ.

Elle découvre la place que Jésus a prise : la dernière place. C'est donc au creuset de l'épreuve que Thérèse peut écrire : « Jésus me dit de descendre ». C'est encore au Carmel que durant sa vie, elle va avoir l'emploi de servante. Les tâches modestes étaient celles de Thérèse. Réfectoire, balayage, lingerie, aide-sacristine, peinture, seconde portière. Humainement, elle aurait pu aspirer à une meilleure place. Elle préférerait se taire, quitte à passer pour une « cruche ». Charité secrète et cachée comme de plier les manteaux oubliés par des sœurs ou d'accepter une remontrance pour un vase qu'elle n'avait pas cassé. Cette dernière place n'est pas simple vue de l'esprit. Elle correspond à une réalité concrète. Ses écrits sont truffés d'exemples vivants de dernière place, non subie mais choisie par amour de Jésus et de ses sœurs.

C'est enfin dans la terrible épreuve de sa foi que Thérèse se met définitivement à la dernière place. A Pâques 1896, au moment où la tuberculose se manifeste brutalement par une première hémoptysie, elle perd la « jouissance » de la foi. Elle est dans les ténèbres, dans un tunnel. Au cours de cette nuit profonde, elle s'écrie : « Mais Seigneur votre enfant l'a comprise votre divine lumière, elle vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs. Mais aussi ne peut-elle pas dire son nom, au nom de ses frères : 'Ayez pitié de nous, pécheurs !'.

Que tous ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la Foi le voient luire enfin. Ô Jésus ! s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain de l'épreuve jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume ».

Thérèse prend la place des pécheurs et offre ses souffrances pour les incroyants, alors qu'elle-même est dans le doute le plus complet. La distance qui pouvait encore la séparer des pécheurs est abolie, elle les comprend et les aime encore plus en souffrant comme eux. Elle est assise à la même table, à la même place et mange le même pain qu'eux.

La place humble et cachée.

Dans sa *Prière pour obtenir l'humilité* (16 juillet 1897), Thérèse évoque l'humilité de Jésus lorsqu'il prend l'apparence du pain : « C'est dans l'hostie que je voie le comble de vos anéantissements. O mon Bien-Aimé, sous le voile de la blanche hostie, que vous m'apparaissez doux et humble de cœur ! Pour m'enseigner l'humilité, vous ne pouvez pas vous abaisser davantage, aussi je veux, afin de répondre à votre amour, désirez que mes sœurs se mettent toujours à la dernière place et bien me persuader que cette place est la mienne ».

On retrouve l'attitude du publicain. L'humilité est la clé pour accéder à la dernière place. « Pour devenir sainte, je n'ai pas besoin de grandir, au contraire, il faut que je reste petite, que je le devienne de plus en plus ». Cette conception de la sainteté, révolutionnaire pour l'époque (elle prophétise l'appel de chaque baptisé à la sainteté prononcé par le Concile Vatican II), est au cœur de sa petite voie d'enfance spirituelle. Chacun, chacune d'entre nous peut y aspirer puisque « la sainteté n'est pas dans telle ou telle pratique, elle consiste dans une disposition du cœur qui nous rends humbles et petits entre les bras de Dieu, conscients de notre faiblesse et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père ».

Thérèse restera dans cette disposition de cœur jusqu'au bout, sur son lit de souffrance à l'infirmerie. Elle ne pouvait mieux prouver son amour à Jésus qu'en partageant les conditions de vie de son Epoux, en étant à la même place que son Bien-

Aimé. Elle a bu à la même coupe que Lui. Il n'est pas étonnant de voir, gravée dans la pierre au-dessus du porche de la façade de la basilique de Lisieux, érigée à la gloire posthume de Thérèse, cette phrase qui clôt la parabole sur le choix des places et résume sa vie : « Quiconque s'élève sera abaissé, quiconque s'abaisse sera élevé ! »

Cette place est inouïe, infinie, et l'Eglise lui reconnaît une place de premier choix : patronne des Missions à l'égal de saint François-Xavier, patronne secondaire de la France après Jeanne d'Arc, la plus grande sainte des temps modernes, petite sœur universelle comme Charles de Foucauld. Thérèse de l'enfant Jésus est la troisième femme « Docteur de l'Eglise », après Catherine de Sienne et Thérèse d'Avila. Le plus extraordinaire est qu'elle affirme : « Je sens que si, par impossible, tu trouvais une âme plus faible, plus petite que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, si elle s'abandonnait à une entière confiance à la miséricorde infinie ».

Mercredi 2 Décembre : L'expérience du désert...de la nuit de la Foi...de la Croix.

1 – Le sens du désert à travers la bible.

1A - Dans le livre de la Genèse

Au début de la création dans le deuxième récit en Genèse 2, on parle d'une terre infertile avant qu'un flot ne vienne en arroser la surface. On peut aussi se poser la question : Pourquoi Abraham va-t-il quitter une terre fertile et relativement prospère pour traverser le désert et aller vers le pays que Dieu lui indiquera qui est fait de lait et de miel. Dieu promet la terre à Abraham, mais surtout une descendance. La terre devient donc le symbole du peuple de Dieu qui l'habite. Les patriarches sont les premiers hommes du désert. Ils sont obligés de se déplacer pour passer : D'où nous connaissons l'histoire de Joseph qui va descendre vers l'Égypte à cause de la famine et que ses frères vont retrouver. **Les patriarches sont des hommes du désert et Dieu a voulu cette condition peut-être pour nous rappeler que la condition humaine est pérégrinante. Même si**

l'on s'installe, il faut toujours demeurer le cœur en éveil et ne pas oublier que la vie du croyant est un passage.

1B- Dans le livre de l'Exode : Le désert est une terre d'épreuves

Le désert est le symbole de dépouillement, de la fragilité humaine, pays de la soif et de la faim. **Le désert est à la fois un lieu d'épreuve et le lieu de l'Alliance avec Dieu, à la fois un lieu et une expérience humaine particulière. Dieu est mis à l'épreuve de l'homme en souffrance. Mais il ne renonce pas à son projet. C'est là où on apprend à recevoir des autres et où peut naître une véritable fraternité.** C'est un temps pour renâître à la vie comme Jésus le dit à Nicodème. L'homme naît vieux et d'arrachement en arrachement il devient jeune. C'est alors qu'il peut retrouver son âme d'enfant avec toute l'expérience de la vie humaine. Apparemment selon la Bible, le désert est une terre que Dieu n'a pas bénie : il est à l'opposé du jardin du Paradis puisque l'eau y est rare. C'est dans cette terre infertile qu'habitent les démons et c'est ce lieu que Jésus va affronter face aux forces du mal. C'est davantage une terre de malédiction que de bénédiction. On peut se poser la question : pourquoi Dieu a-t-il voulu faire passer son peuple par cette terre de désolation avant de le faire entrer dans la terre promise ? Les premières étapes des hébreux dans le désert ont été douloureuses. Ils se souviennent de l'Égypte où il y avait la nourriture et la sécurité même s'ils étaient esclaves. Or dans le désert c'est le chemin de la foi pure. Il n'y a pas de sécurité, pas d'eau, pas de viande ! Le désert symbolise le manque par excellence. Le murmure des hébreux court tout au long des récits de la période du désert. **Mieux vaut semble-t-il une vie d'esclave que la mort menaçante, mieux vaut la viande si rare soit elle que la manne insipide. Le désert révèle le cœur de l'homme qui est incapable de triompher de l'épreuve à laquelle il est soumis.**

On ne peut s'installer au désert. Le peuple hébreu va d'oasis en oasis... Et parfois il n'a pas toujours trouvé son chemin. Il a dû faire demi-tour comme le souligne le livre du Deutéronome. « Pendant de longs jours, nous avons tourné autour de la montagne de Seïr, le Seigneur dit alors à Moïse : « vous avez assez tourné autour de la montagne : prenez la direction du Nord. » (Deutéronome 2,3) on comprend alors que le peuple hébreu

et livré au bon vouloir de Dieu. Il n'a que deux solutions : retourner en Égypte ou foncer vers Canaan.

1C- Lieu du combat spirituel - 3 épreuves - 3 tentations contre Dieu

Le désert c'est le lieu de rencontre de l'être humain avec lui-même et avec Dieu face à trois grandes réalités qui vont devenir trois grandes épreuves : l'avoir, le pouvoir et le croire

La faim, symbole de la nourriture : l'être humain a faim de biens.

« La manne tombée du ciel et les cailles »: « Moïse et Aaron dirent alors aux fils d'Israël : ce soir, vous saurez que le seigneur vous a fait sortir du pays d'Égypte ; et demain matin vous verrez la gloire du Seigneur, parce qu'il a entendu vos récriminations contre lui.... Oui je voulais dire : vous verrez la gloire du Seigneur quand le soir il vous donnera de la viande en nourriture et le matin du pain à satiété. En effet le Seigneur a entendu vos récriminations. » (Exode 16,1.8) il y avait un ramassis de gens qui étaient mêlés au peuple ; ceux-ci furent saisis de convoitise. Même les fils d'Israël se remirent à pleurer : Ah ! Qui donc nous donnera de la viande à manger ? Nous nous rappelons encore le poisson que nous mangions pour rien en Égypte, et les concombres, les melons, les poireaux, les oignons et l'ail ! Maintenant notre gorge est desséchée ; nous ne voyons jamais rien que de la manne ! » (Nombres 11,1. 15) Cette nourriture providentielle devient lassante et provoque des murmures contre Dieu. « Vos pères dans le désert ont mangé la manne dira Jésus et ils sont morts ... Je suis le pain descendu du ciel. Qui mangera ce pain descendu du ciel vivra à jamais » (Jn 6,49-51).

La soif : l'être humain a soif de pouvoir, d'honneur, d'être mis sur un piédestal.

. Le peuple dit à Moïse : « Donne-nous de l'eau que nous buvions ». Moïse leur dit : « Pourquoi vous en prenez-vous à moi ? Pourquoi mettez-vous le Seigneur à l'épreuve ? Le peuple souffrit de la soif. Il récrimina contre Moïse et dit : pourquoi nous as-tu fait monter d'Égypte ? Était-ce pour nous faire mourir de soif avec nos fils et nos troupeaux ? Moïse cria vers le Seigneur : que vais-je faire de ce peuple ? Encore un peu, et ils me lapideront ! Le Seigneur dit à Moïse : passe devant le peuple, emmène avec toi plusieurs des anciens

d'Israël, prend en main le bâton avec lequel tu as frappé le Nil, et va ! moi, je serai là, devant toi, sur le rocher du mont Horeb. Tu frapperas le rocher, il en sortira de l'eau, et le peuple boira ! Et Moïse fit ainsi sous les yeux des anciens d'Israël. Dieu fit jaillir l'eau d'un rocher. (Exode 17,1. 7). Jésus dira : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi » (Jn 7,37)

L'idole : maîtriser Dieu = le veau d'or. L'être humain a besoin de prodiges et de merveilleux pour croire. *« Le peuple, voyant que Moïse tardait à descendre de la montagne, s'assembla autour d'Aaron, et lui dit : Allons ! Fais-nous un dieu qui marche devant nous, car ce Moïse, cet homme qui nous a fait sortir du pays d'Egypte, nous ne savons ce qu'il est devenu. Aaron leur dit : Otez les anneaux d'or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les-moi. Et tous ôtèrent les anneaux d'or qui étaient à leurs oreilles, et ils les apportèrent à Aaron. Il les reçut de leurs mains, jeta l'or dans un moule, et fit un veau en fonte. Et ils dirent : Israël ! Voici ton dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Egypte. Lorsqu'Aaron vit cela, il bâtit un autel devant lui, et il s'écria : Demain, il y aura fête en l'honneur de l'Eternel ! Le lendemain, ils se levèrent de bon matin, et ils offrirent des holocaustes et des sacrifices d'actions de grâces. Le peuple s'assit pour manger et pour boire ; puis ils se levèrent pour se divertir. » (Exode 32,1-6)*

L'idole c'est l'image que l'homme se donne de Dieu. Le péché a consisté pour l'homme à se faire un dieu à son image. L'icône c'est l'image que Dieu donne à l'homme. Le désert va être ce temps de révélation du véritable visage de Dieu. Sans cesse l'image du dieu que nous nous étions donnée vole en éclats. Sans cesse il faut évangéliser notre imaginaire du Dieu.

En même temps c'est au désert que Dieu veut demeurer au milieu de son peuple en faisant alliance avec lui et en lui donnant une loi qui conduit à la vie. **Le désert est donc aussi l'expérience de la proximité de Dieu malgré les murmures du peuple.** C'est au désert que ce peuple conduit par Moïse fera aussi l'expérience de son infidélité. Dieu parle dans le désert. C'est donc un lieu propice pour **l'écouter**. Mais le peuple hébreu a besoin de voir et non seulement d'écouter. Il préfère se fabriquer un veau d'or. C'est le

symbole de la puissance comme force et comme fécondité. Au fond le désert révèle ce qu'il y a dans le cœur de l'être humain. Il a faim de biens. Il a soif de pouvoir. Il a besoin de croire au miraculeux et au merveilleux. Or le temps du désert est un temps de purification et de discernement par rapport à ces trois grandes réalités fondamentales de l'existence humaine. Le danger c'est que ces trois grandes réalités enferment l'être humain sur lui-même. Le peuple hébreu s'est rebellé contre Dieu à l'approche de la terre promise et il va mourir dans le désert, manquant de foi dans son Dieu qui lui a montré tant de fois sa présence. **Le désert se referme sur ceux qui ont connu cette traversée. Ce qui veut dire que ce peuple revient sans cesse à ses servitudes anciennes et que conquérir sa liberté sans l'aide de Dieu est une réalité quasi impossible. C'est bien au désert que nous faisons l'expérience de nos limites, de ce qui nous enchaîne, du choix des forces de mort. Dieu propose toujours à son peuple les deux voies : « Vois, je te propose aujourd'hui vie et bonheur, mort et malheur. Si tu écoutes les commandements du seigneur ton Dieu, que je te prescris aujourd'hui, que tu aimes le Seigneur ton Dieu, que tu marches dans ses fois, que tu gardes ses commandements, tu vivras et tu multiplieras.... Je te propose la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction. Choisis donc la vie, pour que toi et ta postérité vous viviez... (Deutéronome 30,15. 20)**

2 - Un temps où l'on apprend à se tourner vers Dieu

Ils vont découvrir un Dieu qui se fait éducateur et qui ne veut pas la mort de son peuple, alors que le désert est un lieu de mort. Mais pour trouver la vraie vie il faut traverser la mort. Au désert, on ne peut pas faire de provisions avec Dieu. Tous les jours on ramasse la manne nécessaire mais pas davantage. Dieu donne le pain de chaque jour, sauf le sixième jour où ils en ramassent deux fois. Tout au long de la traversée du désert la révolte du peuple hébreu a parfois brisé l'unité mais c'est le signe **du serpent d'airain** qui va les sauver de la mort. (Nombres 21,4 - 9). Le désert est le lieu de l'alliance et du don de la loi. (Exode 19,1 - 2). Avec le don de l'Alliance et de la Loi, la masse des hébreux sortie d'Égypte va devenir le peuple de Dieu. La terre désertique symbolise cette table rase sur laquelle Dieu fait naître du nouveau. Mais le péché d'Israël

peut déformer le peuple de Dieu. La vocation initiale demeure et le souvenir de la marche dans le désert rappelle sans cesse la conduite de Dieu. L'aide de Dieu ne cessera pas malgré tous les obstacles. Le prophète Osée rappelle que le désert, lieu de naissance du peuple, et aussi le lieu de toutes les renaissances. Le seigneur parle ainsi à Israël devenue une épouse infidèle : « je vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur. (Osée 2,16).

Dans la Bible le désert est à la fois un lieu de naissance et de renaissance. L'aridité du désert crée une dépendance vis-à-vis de la Providence. En cette terre ingrate, effrayante, sous la chaleur torride du soleil, le peuple hébreu a besoin d'un guide et d'un soutien. Le prophète Jérémie rappelle que la mémoire de cette conduite ne devrait pas s'effacer dans la conscience d'Israël : « Le Seigneur nous a fait monter du pays d'Égypte, il fut notre guide au désert, au pays des steppes et des pièges, pays de la sécheresse et de l'ombre mortelle, pays où nul ne passe, où personne ne réside ! » (Jr 2,6)

Ce chemin dans le **désert est jalonné de signes** : la nourriture providentielle de la **manne** et des **cailles** (exode 16), l'**eau jaillie du rocher** (exode 17,1-sept). Ces dons sont comme un viatique sur une route qui conduirait à la mort. Le désert est le lieu de la rencontre de Dieu : C'est au cœur du désert du Sinaï que les hébreux doivent adorer Dieu. (Exode 3,17.) C'est au cœur de ce désert qu'ils reçoivent la Loi de Dieu et que se conclut l'Alliance qui fait de ces hommes errants le véritable peuple de Dieu. **On peut comprendre que dans un temps de relecture comme le propose le livre du Deutéronome le séjour au désert ai pu être vu comme une époque privilégiée bien que provisoire.**

En même temps à l'opposé, le désert manifeste la **fidélité de Dieu**. **Il est capable de tirer le bien du mal, de donner une nourriture et une eau merveilleuse.** Il invite le peuple du désert à **reconnaître son péché** à travers le symbole du serpent d'airain (Nombres 21,9). Devant l'éclat de la sainteté et de la gloire de son Dieu, le peuple reconnaît son infidélité et confesse la miséricorde divine. Installé enfin en cette Terre promise, lieu de prospérité mais aussi le lieu des idoles et des alliances profanatrices, le temps du désert va être idéalisé. En relisant son histoire, Israël découvre qu'à travers le désert il n'a pas péri même s'il a été mis à l'épreuve. Il a traversé les forces de mort. C'est

la où il s'est tourné vers son Dieu et a découvert que l'homme ne vit pas seulement de pain mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu. **Les infidélités du désert sont davantage vues comme un appel à la conversion et à la confiance en Dieu seul.** C'est le temps idyllique du passé, du récit des merveilles de Dieu par opposition au temps présent de Canaan. Osée pourra parler d'un nouveau temps de fiançailles (Osée 2,22) et la manne sera vue comme une nourriture céleste. Dieu est ce père aimant et un pasteur pour son peuple. Élie ne va pas seulement chercher un refuge au désert mais un lieu de ressourcement.

Le désert : lieu de la vie fraternelle (Deutéronome Ch. 7-8.).

C'est au cœur de cette terre désolée qu'est né le peuple de Dieu. Ce long trajet a duré 40 ans pour rappeler que le peuple de Dieu est fait pour marcher, pour être un pèlerin sur cette terre. C'est un peuple nomade. Chaque fois qu'il s'est installé il s'est tourné vers d'autres dieux. **Mais le désert peut aussi devenir un temps d'épreuve et même d'apostasie et de reniement Le désert par contre voit le triomphe de la fidélité de Dieu. Ce chemin choisi par Dieu, bien qu'il ne soit pas le plus court manifeste que c'est Dieu qui guide son peuple (Exode 13,21).** Dieu écrit toujours droit avec les lignes courbes de l'histoire humaine. L'expérience du peuple Hébreux « Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. C'est moi le Seigneur votre Dieu qui vous ai fait sortir du pays d'Égypte pour que vous n'en soyez plus les serviteurs » (Lévitique 26,12-13)

Deutéronome : 7,6-11 : *« Car tu es un peuple consacré au Seigneur ton Dieu : c'est toi qu'il a choisi pour être son peuple, son domaine particulier parmi tous les peuples de la terre. Si le Seigneur s'est attaché à vous, s'il vous a choisis, ce n'est pas que vous soyez le plus nombreux de tous les peuples, car vous êtes le plus petit de tous. C'est par amour pour vous, et pour tenir le serment fait à vos pères, que le Seigneur vous a fait sortir par la force de sa main, et vous a rachetés de la maison d'esclavage et de la main de Pharaon, roi d'Égypte. Tu sauras donc que c'est le Seigneur ton Dieu qui est Dieu, le Dieu vrai qui garde son Alliance et sa fidélité pour mille générations à ceux qui l'aiment et gardent ses commandements. Mais il riposte à ses adversaires en les faisant périr, et sa riposte est immédiate. Tu garderas donc le commandement, les décrets et les ordonnances que je te prescris aujourd'hui de mettre en pratique. Et parce que vous aurez écouté ces*

ordonnances, que vous les aurez gardées et mises en pratique, le Seigneur ton Dieu te gardera l'Alliance et la fidélité qu'il a jurées à tes pères. »

Deutéronome 8 : Souviens toi de la longue marche.

« Tous les commandements que je vous prescris aujourd'hui, vous veillerez à les mettre en pratique, afin que vous viviez, deveniez de plus en plus nombreux et entriez en possession du pays que le Seigneur a juré de donner à vos pères. Souviens-toi de la longue marche que tu as faite pendant quarante années dans le désert ; le Seigneur ton Dieu te l'a imposée pour te faire passer par la pauvreté ; il voulait t'éprouver et savoir ce que tu as dans le cœur : allais-tu garder ses commandements, oui ou non ? Il t'a fait passer par la pauvreté, il t'a fait sentir la faim, et il t'a donné à manger la manne - cette nourriture que ni toi ni tes pères n'aviez connue - pour que tu saches que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui vient de la bouche du Seigneur. Ton vêtement ne s'est pas usé sur toi, et ton pied ne s'est pas enflé, au cours de ces quarante années ! Tu le sauras en ton cœur : comme un homme éduque son fils, ainsi le Seigneur ton Dieu fait ton éducation. Tu garderas les commandements du Seigneur ton Dieu pour marcher sur ses chemins et pour le craindre. Le Seigneur ton Dieu te conduit vers un pays fertile : pays de rivières abondantes, de sources profondes jaillissant dans les vallées et les montagnes, pays de blé et d'orge, de raisin, de grenades et de figues, pays d'olives, d'huile et de miel ; pays où le pain ne te manquera pas et où tu ne seras privé de rien ; pays dont les pierres contiennent du fer, et dont les montagnes sont des mines de cuivre. Tu mangeras et tu seras rassasié, tu béniras le Seigneur ton Dieu pour ce pays fertile qu'il t'a donné. Garde-toi d'oublier le Seigneur ton Dieu, de négliger ses commandements, ses ordonnances et ses décrets, que je te donne aujourd'hui. Quand tu auras mangé et seras rassasié, quand tu auras bâti de belles maisons et que tu les habiteras, quand tu auras vu se multiplier ton gros et ton petit bétail, ton argent, ton or et tous tes biens, n'en tire pas orgueil, et n'oublie pas le Seigneur ton Dieu qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage. C'est lui qui t'a fait traverser ce désert, vaste et terrifiant, pays des serpents brûlants et des scorpions, pays de la sécheresse et de la soif. C'est lui qui, pour toi, a fait jaillir l'eau de la roche la plus dure. C'est lui qui, dans

le désert, t'a donné la manne - cette nourriture inconnue de tes pères - pour te faire passer par la pauvreté et pour t'éprouver avant de te rendre heureux. Garde toi de dire en ton cœur : « C'est ma force, c'est la vigueur de ma main qui m'ont procuré cette richesse. » Souviens-toi du Seigneur ton Dieu : car c'est lui qui t'a donné la force d'acquérir cette richesse, en confirmant ainsi l'Alliance qu'il avait jurée à tes pères, comme on le voit aujourd'hui. Si jamais tu en viens à oublier le Seigneur ton Dieu, si tu suis d'autres dieux, si tu les sers et si tu te prosternes devant eux - je l'atteste aujourd'hui contre vous - à coup sûr vous périrez : comme les nations que le Seigneur aura fait périr devant vous, ainsi vous périrez, pour n'avoir pas écouté la voix du Seigneur votre Dieu. »

Le désert : Temps de marche entre deux terres de stabilité.

La traversée du désert

A travers l'expérience du peuple hébreu, le désert est vu comme un lieu de passage entre deux terres... D'un côté, **une terre d'esclavage (l'Égypte)**, de l'autre, **une terre de liberté (la terre de Canaan)**. Mais c'est au désert qu'ils vont apprendre à faire l'expérience de cette liberté. Il n'y a plus de pharaon ni d'Égyptiens pour les opprimer. **Mais ce sera un long chemin pour apprendre à vivre en frères et à recevoir de Dieu.** Ils reprocheront souvent à Moïse de les avoir emmenés dans un désert où ils vont mourir. Moïse devra se faire leur intercesseur sur la montagne tandis que Josué, son serviteur, combat dans la plaine Moïse va prier les bras écartés, en croix, dans la foi la plus nue afin que le peuple puisse continuer sa route.

Cette terre est à la fois un don de Dieu et une terre à conquérir par le peuple hébreu. Cette terre est l'aboutissement de toute une vie : **40 ans** (pour saint Augustin ce chiffre est symbolique. 40 c'est 4 × 10. 10 étant la somme des quatre premiers chiffres). En hébreu 40 signifie le passage d'une génération à une autre. La vérité de l'homme est dans ce passage de sa naissance à sa mort. Pour Israël qui doit devenir le peuple de Dieu et qui traversera les siècles c'est la valeur d'une génération qui passe à une autre génération. C'est à refaire à chaque génération.

En même temps le désert n'est pas présenté comme un but mais comme une étape, un choix, une direction, un renouvellement. Ce qui compte ce n'est pas de s'y enfoncer, mais d'en sortir autrement. Ce qui compte ce n'est pas de s'y lamenter mais de le faire fleurir. Encore aujourd'hui nos frères juifs font mémoire de cet événement à travers la fête des tentes qui a lieu en automne, la fête de « soukkot ». Dans la cour de la maison on se construit une hutte de branchages et on y habite huit jours pour se souvenir du lieu, du temps et de l'expérience du désert.

Ce sont ceux qui sont nés hors de la terre de servitude qui passeront en terre promise et c'est Josué qui conduira ce nouveau peuple mais très vite ils se tourneront à leur tour vers de nouvelles idoles. Ils se diviseront en clans qui vont s'opposer. À travers l'histoire de ce peuple c'est celle de l'humanité tout entière qui est à la recherche de la vraie liberté et d'une authentique fraternité. Nous comprenons la parole du psaume : si Dieu ne bâtit la maison c'est en vain que peinent les maçons. (Psaume 126,1) L'expérience du désert vécue par le peuple hébreu pourrait nous conduire à désespérer de l'être humain s'il n'y avait la découverte du pardon de Dieu et de sa miséricorde. Si le désert est un lieu d'épreuve et de mort il est aussi un lieu de vie car c'est au désert que le peuple hébreu a pu vérifier la fidélité de Dieu et son pardon. Tout au long de l'histoire Dieu va redonner sa confiance à l'humanité et va tenter de la conduire vers la terre promise. **Le prophète Osée qui est le prophète de l'Alliance, alors qu'il vit l'infidélité de son épouse, va redire au peuple d'Israël le désir de Dieu de faire de nouvelles fiançailles : « Je te conduirai au désert du Dieu et je parlerai à ton cœur. »** L'expérience du désert conduit à la découverte d'un amour qui pardonne et qui sans cesse nous renouvelle. Peu à peu Israël va découvrir que Dieu n'a pas appelé son peuple à vivre au désert mais à traverser le désert pour vivre dans la terre promise. L'exil à Babylone va être relu comme un nouvel exode. Le désert devient une réalité incontournable, symbole de l'expérience humaine et de l'expérience spirituelle.

5 - Deux témoins de l'expérience du désert : Moïse et Elie

Le désert est « un lieu où on accueille... on reçoit ... on se vide de soi-même pour laisser la place à Dieu » écrit Ch. de Foucauld. Deux grands témoins dans la bible parlent de

cette expérience : Moïse et Elie. Ce n'est pas étonnant qu'on les retrouve avec Jésus lors de la Transfiguration. Dans leur expérience personnelle de Dieu, ils ont vécu ce grand passage de la déception... de l'échec... de la désillusion... pour se laisser interpeller par Dieu et entrer peu à peu dans le projet de Dieu.

L'expérience de Moïse : Le buisson ardent. (Exode 3,1-15) L'Horeb, lieu de la rencontre de Dieu. Moïse a choisi le désert pour s'y réfugier : il est recherché par pharaon après avoir tué le soldat égyptien qui maltraitait un hébreu. Il est devenu berger au service de son beau-père Jethro. **Dans son cœur il y a le sentiment d'un immense gâchis et d'un échec retentissant. À la cour du pharaon, il était promis à une grande carrière militaire. Il a voulu sauver des esclaves, des pauvres mais ceux-ci l'ont dénoncé au pharaon. Son coup de cœur pour les plus faibles lui a coûté l'échec de sa vie. Il croyait avoir répondu à l'appel de Dieu en voulant sauver son peuple, ses frères de sang qui été esclaves. Mais c'est un échec et il a dû s'enfuir loin de la terre d'Égypte et vivre dans ce désert où il n'y a que caillou et buisson d'épines. Or c'est au cœur de ce désert humain, dans ce cœur rempli de rancœur et d'aigreur, que va retentir l'appel de Dieu auprès de Moïse pour libérer son peuple. Sa vie est bien un désert de cailloux et pourtant Dieu est là présent au plus intime de lui-même. Ce buisson qui brûle sans se consumer est le symbole du feu divin qui continue d'habiter sa vie même si Moïse ne perçoit plus cette présence. Sa vie est devenue un véritable désert aride, où rien ne peut pousser.**

Lisons le texte de l'Exode : *« Moïse était berger du troupeau de son beau-père Jéthro, prêtre de Madiane. Il mena le troupeau au-delà du désert et parvint à la montagne de Dieu, à l'Horeb. L'ange du Seigneur lui apparut dans la flamme d'un buisson en feu. Moïse regarda : le buisson brûlait sans se consumer. Moïse se dit alors : « Je vais faire un détour pour voir cette chose extraordinaire : pourquoi le buisson ne se consume-t-il pas ? » Le Seigneur vit qu'il avait fait un détour pour voir, et Dieu l'appela du milieu du buisson : « Moïse ! Moïse ! » Il dit : « Me voici ! » Dieu dit alors : « N'approche pas d'ici ! Retire les sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte ! » Et il déclara : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » Moïse se*

voilà le visage car il craignait de porter son regard sur Dieu. Le Seigneur dit : « J'ai vu, oui, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu ses cris sous les coups des surveillants. Oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter de ce pays vers un beau et vaste pays, vers un pays, ruisselant de lait et de miel, vers le lieu où vivent le Cananéen, le Hittite, l'Amorite, le Perizzite, le Hivvite et le Jébuséen. Maintenant, le cri des fils d'Israël est parvenu jusqu'à moi, et j'ai vu l'oppression que leur font subir les Égyptiens. Maintenant donc, va ! Je t'envoie chez Pharaon : tu feras sortir d'Égypte mon peuple, les fils d'Israël. » Moïse dit à Dieu : « Qui suis-je pour aller trouver Pharaon, et pour faire sortir d'Égypte les fils d'Israël ? » Dieu lui répondit : « **Je suis avec toi. Et tel est le signe que c'est moi qui t'ai envoyé : quand tu auras fait sortir d'Égypte mon peuple, vous rendrez un culte à Dieu sur cette montagne.** » Moïse répondit à Dieu : « J'irai donc trouver les fils d'Israël, et je leur dirai : "Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous." Ils vont me demander quel est son nom ; que leur répondrai-je ? » Dieu dit à Moïse : « **Je suis qui je suis. Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : "Celui qui m'a envoyé vers vous, c'est : JE-SUIS".** »

Dieu dit encore à Moïse : « Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : "Celui qui m'a envoyé vers vous, c'est LE SEIGNEUR, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob". C'est là mon nom pour toujours, c'est par lui que vous ferez mémoire de moi, d'âge en d'âge.

L'expérience d'Élie à l'Horeb, lieu de la rencontre de Dieu : 1° Rois 19

C'est dans le désert que le prophète Élie, miné par l'angoisse et le doute, découvre le pain et l'eau. Ces signes de Dieu sont aussi le symbole de la force nouvelle qui lui permettra de continuer son chemin prophétique.

Lisons le texte : « Le roi Acab avait rapporté à Jézabel comment le prophète Élie avait réagi et comment il avait fait égorger tous les prophètes de Baal. Alors Jézabel envoya un messager dire à Élie : « Que les dieux amènent le malheur sur moi, et pire encore, si demain, à cette heure même, je ne t'inflige pas le même sort que tu as infligé à ces

prophètes. » *Devant cette menace, Élie se hâta de partir pour sauver sa vie. Arrivé à Bershéba, au royaume de Juda, il y laissa son serviteur.*

Quant à lui, il marcha toute une journée dans le désert. Il vint s'asseoir à l'ombre d'un buisson, et demanda la mort en disant : « Maintenant, Seigneur, c'en est trop ! Reprends ma vie : je ne vaudrais pas mieux que mes pères. » Puis il s'étendit sous le buisson, et s'endormit. Mais voici qu'un ange le toucha et lui dit : « Lève-toi, et mange ! » Il regarda, et il y avait près de sa tête une galette cuite sur des pierres brûlantes et une cruche d'eau. Il mangea, il but, et se rendormit. Une seconde fois, l'ange du Seigneur le toucha et lui dit : « Lève-toi, et mange, car il est long, le chemin qui te reste. » Élie se leva, mangea et but. Puis, fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à l'Horeb, la montagne de Dieu. Là, il entra dans une caverne et y passa la nuit. Et voici que la parole du Seigneur lui fut adressée. Il lui dit : « Que fais-tu là, Élie ? » Il répondit : « J'éprouve une ardeur jalouse pour toi, Seigneur, Dieu de l'univers. Les fils d'Israël ont abandonné ton Alliance, renversé tes autels, et tué tes prophètes par l'épée ; moi, je suis le seul à être resté et ils cherchent à prendre ma vie. » Le Seigneur dit : « Sors et tiens-toi sur la montagne devant le Seigneur, car il va passer. » À l'approche du Seigneur, il y eut un ouragan, si fort et si violent qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, mais le Seigneur n'était pas dans l'ouragan ; et après l'ouragan, il y eut un tremblement de terre, mais le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre ; et après ce tremblement de terre, un feu, mais le Seigneur n'était pas dans ce feu ; et après ce feu, le murmure d'une brise légère. Aussitôt qu'il l'entendit, Élie se couvrit le visage avec son manteau, il sortit et se tint à l'entrée de la caverne. Alors il entendit une voix qui disait : « Que fais-tu là, Élie ? » Il répondit : « J'éprouve une ardeur jalouse pour toi, Seigneur, Dieu de l'univers. Les fils d'Israël ont abandonné ton Alliance, renversé tes autels, et tué tes prophètes par l'épée ; moi, je suis le seul à être resté et ils cherchent à prendre ma vie. » Le Seigneur lui dit : « Repars vers Damas, par le chemin du désert. Arrivé là, tu consacreras par l'onction Hazaël comme roi de Syrie ; puis tu consacreras Jéhu, fils de Namsi, comme roi d'Israël ; et tu consacreras Élisée, fils de Shafath, d'Abel-Mehola, comme prophète pour te succéder. Celui qui échappera à l'épée d'Hazaël, Jéhu le tuera, et celui qui échappera à l'épée de Jéhu, Élisée le tuera. Mais je garderai en Israël un reste de sept mille hommes :

tous les genoux qui n'auront pas fléchi devant Baal et toutes les bouches qui ne lui auront pas donné de baiser ! » Élie s'en alla. Il trouva Élisée, fils de Shafath, en train de labourer. Il avait à labourer douze arpents, et il en était au douzième. Élie passa près de lui et jeta vers lui son manteau. Alors Élisée quitta ses bœufs, courut derrière Élie, et lui dit : « Laisse-moi embrasser mon père et ma mère, puis je te suivrai. » Élie répondit : « Va-t'en, retourne là-bas ! Je n'ai rien fait. » Alors Élisée s'en retourna ; mais il prit la paire de bœufs pour les immoler, les fit cuire avec le bois.

Dans toute vie, il y a toujours deux appels.

Elie et Moïse en sont les témoins. Mais le deuxième appel ne s'entend véritablement qu'après avoir fait l'expérience de ses limites humaines ... de son échec. C'est alors que Dieu fait entendre son appel à Lui. Cf. l'expérience de Pierre dans l'Évangile de Jean - Jn 21,15-19. D'où le désert est un lieu de révélation de la présence de Dieu, de sa proximité avec l'être humain. « *Je te conduirai au désert et je parlerai à ton cœur* ». Osée a compris cela à partir de son échec au niveau conjugal.

3- Le désert et le Nouveau Testament - Jésus au désert.

- A l'aube du Nouveau Testament, Jean-Baptiste, inaugure sa prédication par une citation du prophète Isaïe : « *voix de celui qui crie dans le désert : préparez les chemins du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Tout ravin sera comblé et toute montagne ou colline sera abaissée.* » (Luc 3,4 - 5) C'est au cœur du désert que Jean-Baptiste invite les croyants à se convertir en vue de l'accueil du Messie qui vient. Jésus lui-même avant de commencer sa mission a voulu revivre les diverses étapes du peuple de Dieu. L'Esprit Saint est aussi présent au cœur du désert pour affronter les forces du mal. A la différence de ses ancêtres les hébreux Jésus surmonte l'épreuve et demeure fidèle à son Père, préférant la Parole de Dieu au pain, la confiance au miracle merveilleux, le service de Dieu à la place de la domination terrestre. Jésus est véritablement le Fils premier né en qui s'accomplit le destin d'Israël. Il se présente comme celui qui accomplit en sa personne les dons

merveilleux de jadis. Il est l'eau vive, le pain du ciel, le chemin et le guide, la lumière dans la nuit, le serpent qui donne la vie à tous ceux qui le regardent pour être sauvés ; il est enfin celui en qui se réalise la connaissance intime de Dieu. En lui nous avons surmonté l'épreuve, en lui nous avons la communion parfaite avec Dieu. Il multiplie les pains dans le désert afin de montrer à ses disciples non pas qu'il faut vivre au désert mais qu'un temps nouveau est inauguré.

Jésus et le désert : Luc 4,1-13.

C'est conduit par l'Esprit-Saint que Jésus passe 40 jours au désert. Le séjour de Jésus au désert se passe entre son baptême au Jourdain et le début de sa mission publique. C'est donc un passage nécessaire, un séjour long de 40 jours, un lieu d'épreuve et de victoire où en quelque sorte, se vérifie l'identité de Jésus, sa qualité de Fils de Dieu : le diable lui dit « si tu es Fils de Dieu, dit à cette pierre de devenir du pain ». Jésus ne se soumet pas à celui qui le tente, mais c'est bien comme fils qu'il répond : « ce n'est pas seulement de pain que vivra l'homme ». C'est donc sa qualité de Fils de Dieu qui est vérifié dans le désert. Jésus est dans le désert avec les bêtes sauvages, servi par les anges selon saint Marc, comme un nouvel Adam, une nouvelle humanité qui prendra naissance à partir de cette expérience. Dans cet épisode, le désert est donc un lieu d'épreuve et de victoire.

Face à la **tentation de l'avoir**, Jésus répond : « *Ce n'est pas seulement de pain que l'homme vivra* ». Face à la **tentation du pouvoir**, de l'idolâtrie, Jésus répond : « *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et c'est à lui seul que tu rendras un culte* ». Face à la **tentation du croire**, du paraître, du miraculeux, Jésus répond : « *Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu* ». Les 40 jours de Jésus au désert sont la période d'un combat décisif contre le diable.

Peu avant la Passion (Jean 11, 54) Jésus part dans le désert à Éphraïm, au Nord de Jérusalem. Il échappe pour un temps à ceux qui ont le projet de le faire mourir. Le désert est donc aussi un lieu où l'on peut se cacher. À la fois on pourrait dire un lieu de mort et un lieu où on peut échapper à la mort. La figure du désert reste donc indispensable pour comprendre la nature de la vie chrétienne. Baptisés dans le Christ, nous sommes nourris du pain vivant et abreuvés de l'eau de l'Esprit qui jaillit du rocher et pour nous chrétiens ce rocher c'est le Christ. Mais cette vie chrétienne demeure sous le signe de l'épreuve et

nous avons toujours à traverser le désert. Cette vie cachée au désert est la condition de l'Eglise jusqu'au retour du Christ qui mettra fin à la puissance de Satan. Dans l'Apocalypse, Marie elle-même est cachée au désert pour fuir les forces des ténèbres. (Apocalypse 12,6.14) Marie devient le symbole de l'Eglise, la femme qui trouve refuge au désert où Dieu lui a préparé une place et sur qui les puissances du mal n'ont plus prise. C'est au désert qu'Elle se trouve dans le temps qui est celui de l'humanité avant l'instauration de la Jérusalem céleste où la terre et la ville seront en harmonie, là où nature et la culture seront réconciliées dans ce nouveau monde que nous appelons Royaume de Dieu

2- Le désert pour Charles et Thérèse.

Charles de Foucauld

Un jeune déboussolé : l'expérience de la faiblesse

Il fera d'abord l'expérience de sa faiblesse au cœur même de son enfance et de sa jeunesse. On peut parler d'un jeune sans repères (1874-1881). La mort de ses parents à l'âge de six ans l'a profondément perturbé. Puis viendra la mort de son grand-père, à l'âge de 20 ans. Ce sont deux deuils affectifs qui viennent fragiliser une personnalité très riche mais très sensible. On peut dire qu'après la famille, ce qui l'a déstabilisé, c'est le fait de devoir quitter Strasbourg avec la guerre de 1870. Il a vu des atrocités venant des Prussiens. Il en restera marqué toute sa vie. Le fait de devoir quitter le sol natal est encore un déracinement de plus et une perte de repères. Mais peut-être que ce qui va marquer le plus Charles de Foucauld, c'est la perte de la foi alors qu'il vient d'avoir 17 ans. Il dira qu'il est **comme déboussolé**. « A 17 ans, j'étais tout égoïsme, toute impiété, tout désir du mal : j'étais comme affolé. » (Lettre à Marie de Bondy 1892).

En 1882, alors qu'il est officier, il présente sa démission de l'armée : Il a été cause d'un certain nombre de scandales, mais surtout il éprouve un vide indicible. Il a à peine 24 ans et il écrit à son ami, Gabriel Tourdes : « Je déteste la vie de garnison. Je trouve le métier assommant en temps de paix. A quoi bon traîner sans aucun but une vie où je ne trouve aucun intérêt. J'aime mieux profiter de ma jeunesse en voyageant. De cette façon, je m'instruirai et ne perdrai pas mon temps ».

On peut dire que sa jeunesse révèle un sentiment d'échec. Il a eu des moyens de vivre ... il a même disposé d'une fortune qu'il a en partie dilapidée, mais il a perdu ses raisons de vivre. On peut parler d'un jeune sans repères qui a perdu le goût de vivre et qui ne sait plus où s'orienter.

Ce sera l'exploration du Maroc qui le sauvera mais surtout la présence, l'affection de sa cousine, Marie de Bondy, et de sa soeur Marie de Blic, qui va le sortir de sa désespérance. Dieu va mettre sur sa route un guide spirituel exceptionnel, un saint prêtre qui va lui permettre de retrouver un équilibre humain et spirituel. Il s'agit de l'abbé Huvelin. La conversion de 1886, l'effusion de l'Esprit-Saint en l'église Saint Augustin à Paris, comme l'on dirait aujourd'hui, va lui faire entrevoir l'appel de Dieu et l'ouverture de sa vie sur d'autres horizons. La contemplation de Jésus à Nazareth et la découverte de la dernière place vont trouver chez cet homme blessé mais désormais réconcilié, une résonance toute particulière. Une autre pauvreté que Charles de Foucauld va devoir assumer, à cause de son tempérament impétueux et impatient, c'est la difficulté de discerner sa vocation. Autant chez certaines personnes, l'appel de Dieu est lumineux pour un état de vie précis et même au niveau des lieux, autant pour d'autres il peut devenir une errance. Il en est ainsi de frère Charles. Pendant 15 ans, entre sa conversion (1886) et son ordination sacerdotale (1901), on a l'impression que sa soif d'absolu : « Etre avec Jésus » « Ne vivre que pour Dieu » va le conduire à des impasses. Cette longue errance a parfois désespéré l'abbé Huvelin. Combien de fois n'a-t-il pas dit : « Pour le reste, on verra plus tard. Continuez... persévérez... restez » mais comme un cheval fougueux, Charles de Foucauld était déjà parti. Il lui a été difficile d'entrer dans le temps de Dieu qui n'est pas celui des hommes. Le dernier conseil que l'abbé Huvelin lui donnera avant sa mort (1910), c'est celui-ci : « Avant tout, laissez agir la grâce ». Frère Charles comprendra un jour que Dieu écrit droit avec les lignes courbes de sa vie. Une dernière expérience spirituelle transformera sa vie : c'est celle de la mission en terre d'Islam. Le chemin de sainteté qu'il doit emprunter passe par l'offrande de sa pauvreté (1901 -1916). D'abord à Béni-Abbès, où il fera l'expérience de ses contradictions. Voulant trop vite convertir et baptiser, il comprend que la mission en terre d'Islam passe par d'autres chemins. Il veut fonder une fraternité à Béni-Abbès

et il reste seul. Son projet demeure apparemment stérile. En 1905, il écrit avant de partir à Tamanrasset : « Fonder au coeur du pays Touareg le sanctuaire, la fraternité du Sacré-Coeur de Jésus... J'offre ma vie pour la conversion des Touaregs, du Maroc, des peuples du Sahara, de tous les infidèles. Je veux imiter Jésus dans sa vie cachée à Nazareth » (Lettre à Marie de Bondy-1905)

Charles de Foucauld se souvenait sans doute de son expérience au cœur du désert marocain quand il avait fait son exploration du Maroc. Mais ce qu'il écrit à Nazareth est sans doute prophétique car le désert qu'il décrit est davantage une expérience spirituelle que les étendues de sable qu'il traversera. Il lui faudra presque cinquante ans pour trouver sa voie, sa réponse à l'appel de Dieu. Et encore, quand il se trouvera à Tamanrasset, il ne posera aussi des questions sur cet appel à imiter la vie cachée de Jésus à Nazareth. Devant le peu de fécondité de sa vie, il se rapprochera son manque de sainteté. En 1910, il écrira : « On se sent comme l'olive restée seule, oubliée après la récolte ». Après sa mort, un prêtre Sulpicien écrira à Louis Massignon : « Il y a eu très peu d'adhésions. Pas de réussite. Vous le voyez, il n'y a jamais eu d'union parce que presque personne n'avait répondu à l'appel. Et actuellement, la chose est humainement parlant, complètement terminée. Je suis étonné de cette conclusion. Le Père de Foucauld était une âme si sainte, si généreuse. Il semblait bien que Dieu l'avait suscité pour quelque chose de spécial. Et voilà que tout est détruit par sa mort. Maintenant, le voilà près de Jésus. Il semble que son idée ne peut plus se réaliser ». On semble entendre ici les mêmes remarques que celles qui ont été prononcées après la mort de la petite Thérèse. Une sœur du Carmel ajoutera : « on n'aura rien à dire de cette petite sœur ». L'expérience de l'anéantissement, car c'est ainsi qu'en parle Charles de Foucauld, il va la vivre à l'âge de cinquante ans. On peut dire que lui, il va communier d'une certaine façon à l'abandon, au silence de Dieu et que c'est cela la grande expérience du désert qu'il va traverser.

1908 : Cinquante ans : Nous venons d'évoquer cette année 1908, mais il est important de revenir sur le sens de cet événement. « L'homme apprend à vivre jusque 50 ans, écrit le Père Monier, après il se hâte de vivre ». Tout ne bascule pas d'un coup à cinquante ans, c'est évident. Mais dans la vie de Charles de Foucauld, c'est une étape importante. Il ne lui reste plus que huit ans à vivre. On ne peut pas dire qu'il y ait un avant et un après qui seraient totalement dissemblables. Mais le corps a perdu son apparence de jeunesse. Il ne s'est pas beaucoup occupé de sa santé. Il est devenu plus vulnérable. A cinquante ans, certains vivent cette période dans la débandade sans gloire avec l'envie de recommencer leur vie, presque de retourner dans le ventre de leur mère. D'autres atteignent la vraie liberté dans la réconciliation avec eux-mêmes. Pour certains, c'est l'âge des grandes synthèses. On pense aux écrivains, aux poètes, aux philosophes, aux musiciens, qui ont souvent mûri une œuvre maîtresse. Au niveau spirituel, c'est l'âge où l'on apprend à ne pas désespérer de sa pauvreté et à l'offrir. On appelle cela le réalisme spirituel. Comme le dit magnifiquement Bernanos dans le « Journal d'un curé de campagne » : « Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. Mais si tout orgueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même comme n'importe lequel des membres de Jésus-Christ ». La petite Thérèse qui a eu la grâce très jeune de découvrir le réalisme spirituel écrivait : « Il ne suffit pas de s'accepter, il faut encore s'offrir ». On pourrait dire qu'à cinquante ans, on entre peu à peu dans le temps de Dieu qui n'est pas celui des hommes, ni des animaux, ni des choses. Seul Dieu est capable de réconcilier les contraires, la force et l'humilité, la vie et la mort, et l'ultime grâce de se réconcilier avec l'ivraie et le bon grain qui se trouve au fond de l'être humain.

Charles de Foucauld à travers l'épreuve qu'il a vécue, a reçu la grâce de se réconcilier avec lui-même. Mais pour Charles de Foucauld, la souffrance morale et spirituelle qui l'habite vient d'un sentiment d'échec au niveau de l'Évangélisation. Il découvre que la religion musulmane est bien ancrée chez les Touaregs et qu'elle constitue un obstacle comparable à celui rencontré à Beni Abbès. Il perçoit l'habileté de certains marabouts, comme Cheik Beye, le père spirituel de l'amenokal Moussa, qui recommande

de ne pas résister à la présence française, mais en revanche à la christianisation. D'ailleurs, au début de 1908, dans une lettre à l'abbé Huvelin, il fait un bilan sévère de sa présence au Sahara : « Plus de vingt et un ans que vous m'avez rendu à Jésus et vous êtes mon père ; près de 18 ans que je suis entré au couvent ; dans la 50^{ème} année de mon âge : quelle moisson je devrais avoir et pour moi et pour les autres ! Et au lieu de cela, à moi la misère, le dénuement, et aux autres pas le moindre bien ... c'est aux fruits qu'on connaît les arbres et ceci me montre ce que je suis ». Il fera le même bilan dans une lettre de juin 1908 à l'abbé Caron : « Je n'ai pas fait une conversion sérieuse depuis sept ans que je suis là ». Jusqu'alors, c'était un riche de biens, de culture, de relations, de savoir, de religion et de civilisation qui venait apporter aux pauvres. Désormais, il est devenu un pauvre qui accepte de recevoir d'autres pauvres. C'est au moment où il est réduit à l'impuissance la plus totale, qu'il accepte de dépendre des autres. Les pauvres vont lui partager ce qu'ils ont de plus précieux : un peu de lait qui va lui sauver la vie. Spontanément, ils se sont privés, ils ont privé leurs enfants pour le sauver, lui l'étranger. Il ne sait pas que ce jour-là, il est devenu un frère, un petit frère.

Le désert pour Thérèse.

Nous pensons immédiatement que pour Thérèse, le désert, ce sera la nuit de la foi qu'elle va traverser pendant les derniers mois de sa vie. Ceci est vrai mais il faut aussi se rappeler qu'une vie au Carmel est à la fois une vie de solitude et une vie communautaire. Le Carmel est aussi ce désert où l'on cherche Dieu dans le grand silence et la profonde solitude. Thérèse écrit : « Je sentis que le Carmel était le désert où le bon Dieu voulait que j'aie aussi me cacher. » Le Carmel ressemble à la fois au cœur du désert mais il est aussi le désert du cœur. La vie de foi est toujours une marche au désert. Thérèse fera parfois allusion à cette vie communautaire. Elle fera cette remarque à propos du Carmel : « La communauté semble marcher sur une corde. C'est un vrai miracle que le bon Dieu

opère à chaque instant en permettant qu'elle garde l'équilibre. » Thérèse évoquera aussi les souffrances et les heures de la vie communautaire. Elle se fera parfois appeler « la grande biquette ». Elle évoquera les piqûres d'épingle des créatures. Thérèse roulait les « R » comme certains habitants de l'Orne. Une sœur dira : « Elle ressemble à une paysanne bretonne. » Enfin le désert que Thérèse va partager c'est celui de tant d'hommes et de femmes qui ne trouvent pas la lumière de la foi. Thérèse écrit dans le manuscrit C : « Seigneur, votre enfant a compris votre divine lumière, elle vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous avez marqué. » Un peu plus loin elle ajoute : « ah ! Que Jésus me pardonne si je lui ai fait de la peine, mais il sait bien que tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, je tâche au moins d'en faire les œuvres. Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. » (Manuscrit C. 50)

1- La nuit de l'espérance

Les derniers mois de l'existence de Thérèse sont marqués par une épreuve spécifique qui est en fait « la nuit de l'espérance ». Elle entra sans doute dans cette épreuve le 5 avril 1896, le jour de Pâques. Or, le Jeudi Saint et le Vendredi Saint voient surgir deux hémoptysies, coup sur coup. Dix ans auparavant, Thérèse était entrée dans la lumière, à Noël 1886. C'est Thérèse de l'enfant Jésus. Dix ans plus tard, pendant plus d'un an, elle va communier à la Passion du Christ et ce sera Thérèse de la Sainte Face. La souffrance physique correspond aussi avec la nuit des doutes : souffrances physiques et spirituelles sont associées dans la nuit de Thérèse. Elle vit une foi totalement dépouillée. Jusque-là elle n'arrivait pas à comprendre la souffrance des incroyants : « Je jouissais d'une foi si vive, si claire, que la pensée du Ciel faisait tout mon bonheur, je ne pouvais croire qu'il y eut des impies n'ayant pas la foi. Je croyais qu'ils parlaient contre leur pensée en niant l'existence du Ciel, du beau Ciel où Dieu lui-même voudrait être leur éternelle récompense. » Et elle raconte ce qui lui est arrivé le jour de Pâques 1896 : Jésus « permit que mon âme fut envahie des plus épaisses ténèbres et que la pensée du Ciel si douce pour moi ne soit plus qu'un sujet de combat et de tourment ... » Thérèse est alors entrée dans

la « nuit de l'espérance » et pas seulement celle de la foi, expérience qui annonçait la nuit de l'espérance où sombrait le monde occidental. La France traversera 3 guerres en 70 ans : 1914 - 1918 - 1939 - 1945. Le XX^e siècle sera le siècle le plus tragique de l'histoire avec les chambres à gaz et les goulags.

Cette nuit de l'espérance, Thérèse l'avait expérimentée aussi jusqu'à 1886. Elle était désespérément repliée sur elle-même. Elle avait tant de riches possibilités en elle-même et elle était incapable de les exprimer. L'expérience de l'Amour Trinitaire l'a bouleversée : « Je sentis la charité entrée dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir, et depuis lors je fus heureuse ». Mais le désert qu'elle va traverser durant les derniers mois de sa vie est encore d'un autre ordre. Elle n'aperçoit plus l'Invisible. Elle ne sent plus la main qui la conduisait. Le pire des déserts, c'est le désert du cœur. Thérèse communiait à la souffrance de tant d'êtres humains qui n'ont plus d'espérance. Comme le disent beaucoup de nos contemporains, la plus grande des souffrances c'est la souffrance psychique. Combien de dépressions et de suicides autour de nous ! Thérèse a été tenté jusque-là. C'est la raison pour laquelle beaucoup de groupes chrétiens de personnes ayant un handicap psychique se sont tournés vers Thérèse. En contemplant la Sainte Face du Christ crucifié, elle découvre le visage de milliers d'hommes marqués par la souffrance humaine. Ayant communié à la joie de la naissance de Jésus pendant 10 ans (Noël 86), elle communique maintenant à sa Passion. Elle ne sent plus la présence aimante de Jésus. Il est caché. Elle comprend que la vie de foi est une marche au désert. Si le Bien-Aimé agit ainsi c'est peut-être pour qu'elle l'aime davantage ? Et si l'absence de Jésus devenait un trop plein de sa présence ? Quelques mois avant sa mort, Charles de Foucauld écrira aussi : « Quant à l'amour que Jésus a pour nous, Il nous l'a assez procuré pour que nous le croyions sans le sentir : sentir que nous l'aimons et qu'Il nous aime, ce serait le Ciel : le Ciel, n'est sauf rares moments et rares exceptions, pas ici-bas » (1916). Le désert dans la vie spirituelle n'est pas une absence de Dieu mais un trop plein de sa présence. Nous sommes devant le mystère de Dieu comme le petit enfant au bord de la plage avec son petit sceau et qui voudrait vider la mer dans le trou de sable qu'il vient de creuser. Rappelons-nous que nous ne parlons pas de proximité Eucharistique mais bien de présence Eucharistique. Dans la vie spirituelle il nous faut passer de la proximité de Dieu à la présence de Dieu.

Notre époque valorise beaucoup l'émotionnel spirituel qui serait le fruit de l'Esprit Saint. Ceci est sans doute vrai, mais les fruits de l'Esprit Saint sont d'abord dans la fidélité de la foi. Tenir bon dans la foi contre vents et marées : Voilà la vie du chrétien. Il en va de la foi comme dans l'amour. Aimer c'est vouloir aimer. Quand tu veux prier dit Jésus. La foi demeure un combat de chaque jour, un véritable combat spirituel.

Jusque Pâques 1896, Thérèse vivait l'expérience du ciel sur la terre, c'est-à-dire la lumière de la foi. Le Seigneur lui avait permis de constater tous les signes de sa tendresse. Mais désormais le ciel est obscurci par de lourds nuages qui font écran. C'est dans cet état que l'amour demeure. En même temps, Thérèse comprend les incroyants et l'athéisme de son époque. Elle vit une fraternité spirituelle avec ceux qui ne peuvent croire. « Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi... Il y a vraiment des incroyants ». Elle les regarde comme ses frères et se préoccupe seulement d'être à la même table qu'eux. Elle a vécu la sainteté dans un cheminement de solidarité avec les hommes de son temps, comme Marthe Robin le vivra mystérieusement avec ces millions de morts, victimes des idéologies totalitaires de son temps. Thérèse continue d'aimer Dieu au cœur de la nuit et en même temps, elle aime l'humanité au cœur même de son incroyance ou de son refus de Dieu. Car l'homme est libre aussi de nier Dieu. « Les Saints ont fait des folies, écrit-elle. Ils ont fait de grandes choses. Ma folie à moi c'est d'espérer en réalisant que le Christ a aimé jusqu'à la folie ».

Thérèse a mesuré l'étendue massive de l'incroyance. Elle a mené le combat de la foi au nom de ses frères qui ne pouvaient croire. Elle n'a pas mené un combat contre les incrédules. Au contraire, elle a cru en leur nom au cœur de sa propre nuit. L'incroyance ses frères l'a conduite à accompagner sa propre foi et à vivre la nuit de l'espérance. En cela, elle rejoint aussi Madeleine Delbrêl. À la racine de l'incroyance, il y a l'expérience du silence de Dieu. Elle ne se confond pas nécessairement avec l'indifférence. L'homme de ce temps doute que ce monde dans lequel il se trouve soit l'œuvre de Dieu : un monde dur, violent, injuste et inhumain. Un monde où tout crie l'absence de Dieu : les guerres, les camps de concentration, mais aussi l'expérience quotidienne de la faim, de l'injustice, de la maladie et de la mort. À la racine de l'incroyance, il y a cette expérience du silence de

Dieu qui pour beaucoup signifie son absence. Il y a de véritables déserts spirituels au cœur de notre humanité.

En même temps avec Thérèse on pourrait évoquer la souffrance physique qui correspond aussi avec la nuit des doutes. Thérèse a pu écrire : « Malgré cette épreuve qui m'enlève toute jouissance, je puis cependant m'écrier : « Seigneur, vous me comblez de joie pour tout ce que vous faites. » Thérèse a compris que les véritables pauvres se sont tous les hommes qui d'une manière ou d'une autre éprouvent la mort de Dieu dans leur existence. Ils errent comme des brebis sans pasteur. Thérèse a sans doute perçu au cœur des ténèbres de la nuit de la foi que ce silence de Dieu n'était pas un vide, mais un trop plein de sa présence. La splendeur de l'amour divin brille au cœur de la nuit, là où le silence de Dieu se fait le plus épais. Il faut savoir écouter ce silence pour laisser résonner cette question : « Qui donc est Dieu pour nous aimer ainsi ? »

Elle continue d'aimer Jésus dans la nuit la plus complète. La vie mystique se vit dans l'amour au quotidien. « Je n'ai pas envie d'aller à Lourdes, dit-elle, pour avoir des extases. Je préfère la monotonie du sacrifice. Le 30 septembre 1897, quelques instants avant de mourir, elle dira : « Je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour. Oh non, je ne m'en repens pas, au contraire ». Elle regarde alors le crucifix et dit « Oh, je Vous aime ». Thérèse méditera fréquemment le texte d'Isaïe 53 : « Son visage était comme caché ». La Sainte Face pour Thérèse, c'est l'insistance sur le visage de Jésus qui est aujourd'hui caché mais qui sera un jour reconnu. A la suite de Jésus, au moment de sa Passion, Thérèse entrevoit la venue du Royaume de Dieu. Jésus lui-même, face à la mort, alors que tout semble l'anéantir, célèbre dans l'action de grâces, la venue du Royaume : Il le voit accompli définitivement et il livre la coupe à cet accomplissement. C'est bien au cœur même de la nuit de l'espérance que Jésus institue l'Eucharistie. Les grands commencements sont toujours secrets. C'est avec le regard du Père qu'il s'agit de les percevoir. Dans la nuit de la mort où Dieu semble se taire, il nous est bien difficile de percevoir les germes de résurrection et de la venue du Royaume. Or, c'est là que Thérèse comprend le sens de l'embrasement d'amour pour soulever le monde. Le monde n'est pas seulement appelé à être transformé. Il est invité à être transfiguré de l'amour même de Dieu. Elle prend la

comparaison du levier dont le point d'appui est Dieu lui-même. Les Saints ont soulevé le monde en prenant appui sur Dieu Lui-même. Le seul obstacle, c'est la non confiance en Dieu.

On comprend cette expression à propos de Thérèse. « C'est une petite fleur d'hiver qui a réussi à pousser malgré le froid et les épreuves ! » Thérèse avait pressenti que le Carmel serait aussi pour elle le désert. « Je sentis que le Carmel était le désert où le bon Dieu voulait que j'aille me cacher ». Elle avait compris que le désert était un lieu où l'on cherche Dieu en grand silence et en profonde solitude. Elle ne savait pas que la vie de foi serait aussi une marche au désert et une nuit de l'espérance. Elle rejoint en cela l'expérience du prophète Elie à l'Horeb et elle entend Jésus lui dire : Avance dans l'espérance. « Malgré cette épreuve qui m'enlève toute jouissance, je puis cependant m'écrier : 'Seigneur vous me comblez de joie pour tout ce que vous faites' ». Thérèse a compris la parole de Jésus : « C'est par votre persévérance que vous obtiendrez la vie » (Luc 21,9). Ses doutes ne portaient pas sur l'existence de Dieu mais sur l'au-delà. « Il me semblait qu'après la mort, il n'y a plus rien : ce qui m'attend, c'est la nuit du néant ». Elle a prié pour tous ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la foi afin qu'ils le voient luire enfin.

A la suite de Charles et de Thérèse, donner sens à nos déserts humains et spirituels.

Dieu est icône et la véritable icône du Père c'est Jésus. Nous les humains nous préférons les idoles et nous fabriquons un dieu à notre image. Or « nul n'a jamais vu Dieu » et seul Dieu peut faire voir Dieu. Alors comment rester fidèle ? Avec le bois, Dieu fait une croix alors que nous, nous préférons y tailler des idoles. Le silence de Dieu durant le Samedi-Saint est la nuit de la foi et la nuit des sens comme l'ont vécue tant de mystiques. En même temps c'est là que nous naissons à la vraie foi et que se joue notre liberté. Le silence de Dieu crée la liberté de l'être humain. Ce sont nos fausses images de Dieu qui tombent peu à peu.

Jésus nous rejoint dans les profondeurs des ténèbres. « Il est descendu aux enfers » disons-nous dans le Symbole des Apôtres. Il nous rejoint aussi dans nos propres enfermements, dans les enfers de l'humanité. Dieu se fait proche jusque-là. Il rejoint l'enfer du drogué, l'enfer du déprimé, l'enfer du suicidaire. On ne peut pas dire à Dieu : « Tu ne connais pas ce temps de notre vie qui est un véritable enfer ». Il est allé jusque-là. C'est la preuve même de Son Amour pour tous les êtres et les plus blessés de la vie. Dieu est-il absent des camps de concentration ? Dieu est-il absent des grandes épreuves que nous traversons ? A-t-il abandonné l'humanité devant ses drames ? Il y a des samedi-saints qui deviennent des temps de doute et d'incroyance. Et si Dieu était là, à nos côtés, luttant avec nous contre ces forces des ténèbres ? Il y a des morts qui sont des destructions mais il y a aussi des morts qui sont des résurrections. Prenons l'exemple du grain de blé : Il peut se dessécher peu à peu dans un grenier. Il meurt et se détruit à jamais en devenant poussière. Ou bien le grain de blé peut être planté en terre. Son écorce pourrit pour laisser naître la vie. Il meurt à lui-même pour devenir épi. Le Dieu de Jésus, ce Dieu du Samedi-Saint est celui qui fait passer de la mort à la vie. Cela demande du temps avant de voir éclore les premiers germes de vie, sinon Dieu serait un magicien et non le Dieu de vie. Tout autre Dieu n'est qu'une idole que nous nous fabriquons. Il n'est pas le Dieu de Jésus-Christ. Jésus a vécu ce silence du Père au moment de la nuit de la Passion au Jardin des Oliviers. Finalement c'est le même chemin qu'emprunte le disciple de Jésus. Le Père Eloi Leclerc écrit : « Où était le Père ? Où était donc cette proximité ineffable ? L'absence du Père c'est l'agonie du Fils. Une agonie qui montrait à quel point Jésus se sentait Fils. Il ne pouvait vivre hors du Père... C'est l'heure du silence de Dieu. L'heure où Dieu laisse l'homme être homme et se décider lui-même en toute liberté... Mais c'est l'heure où l'homme doit laisser Dieu être Dieu, dans l'adoration de son mystère... Jésus se reprend : « Non pas ce que je veux, dit-il au Père, mais ce que tu veux ». Sa prière s'achève par une remise totale de soi à la volonté du Père ».

L'épreuve de l'attente

L'auteur de l'Épître aux Hébreux (Ch. 11) développe le thème de la foi exemplaire des ancêtres. « Abraham attendait la ville pourvue de fondations dont Dieu est l'architecte et le constructeur. C'est dans la foi qu'Abraham et Sara moururent sans avoir reçu l'objet des promesses, mais ils l'ont vu et salué de loin » (11, 10-13). L'épître évoque la même situation pour Moïse. « Il avait, en effet, les yeux fixés sur la récompense. Par la foi, il quitta l'Égypte sans craindre la fureur du roi, comme s'il voyait l'invisible, il tint ferme » (11, 26-27). Et un peu plus loin l'auteur ajoute : « Tous ceux-là, bien qu'ils aient reçu un bon témoignage à cause de leur foi ne bénéficièrent pas de la promesse : c'est que Dieu prévoyait pour nous un sort meilleur et ils ne devaient pas parvenir sans nous à la perfection » (11, 39-40).

La promesse c'est la venue d'un Sauveur. C'est exact et pourtant l'espérance de son Règne est encore un acte de foi. C'est le déjà là et le pas encore car l'attente se fait toujours trop longue. Les premiers chrétiens s'impatientaient déjà. A la lumière de Pâques et de la Pentecôte, ils pensaient que le Christ allait revenir tout de suite. La communauté de Thessalonique, par exemple, reflète cette mentalité au point que le travail n'est plus nécessaire puisque le Seigneur va revenir. (2 Th. 3,6). Paul leur rappelle le devoir de veiller et de travailler. Attendre le jour du Seigneur ne veut pas dire démissionner ni tomber dans une attitude passive. Deux mille ans après nous attendons toujours ! Pourquoi tant de résistances de la part des forces des ténèbres ? Pourquoi la lumière de Dieu n'est-elle pas foudroyante comme l'éclair ?

Nous devinons que l'attente peut devenir déception. Les disciples d'Emmaüs vont exprimer cette réalité : « Nous espérions, nous, que c'est lui qui délivrerait Israël ; mais avec tout cela voilà deux jours que ces choses se sont passées » (Luc 24, 21). N'oublions pas qu'au Jardin des Oliviers, les disciples ont été dispersés. Certains sont retournés chez eux. Or quelqu'un dans l'Évangile était préparé à vivre ce temps de l'attente : C'est Marie. Ce n'est pas par hasard que pour vivre ce temps du Samedi-Saint, Jésus ait confié Jean à Marie. C'est elle qui allait l'aider à vivre ce passage. Grâce à elle, il serait le premier à croire devant le tombeau vide. « La Vierge Marie, dans le « pèlerinage de la foi » est allée jusque dans la nuit du tombeau ». Ce que Marie a vécu à Nazareth au contact du Fils de

Dieu, du mystère de Dieu fait homme, l'a préparé à accueillir la nuit du Vendredi Saint et du Samedi-Saint.

L'Eglise progresse dans sa foi en suivant l'itinéraire de Marie car elle a appris à s'accorder au temps de Dieu. Et c'est la raison pour laquelle Jésus nous la confie comme guide. Pensons à la prière de St Bernard : « Regarde l'étoile, invoque Marie... O Toi qui te vois ballotté dans les courants du siècle, au milieu des orages et des tempêtes, de manière plus périlleuse que si tu marchais sur terre, ne détourne pas les yeux de l'éclat de cet Astre (Marie), si tu ne veux pas sombrer dans les tempêtes ». Nous n'avons pas pris sur l'avenir mais en vivant fidèlement le présent au cœur de la nuit avec Marie, nous le vivons toujours comme l'attente d'un avenir qui nous sera donné. Nous pensons ici à tant de témoins de la nuit de la foi, depuis la petite Thérèse jusqu'aux sept moines de Tibhirine. Christian de Chergé, le prieur, écrira : « Personnellement, j'éprouve le désir de placer le surcroît d'incertitude où nous vivons sous le signe d'un surcroît de confiance et d'abandon ». « Insécurité ? ». C'est une grâce de choix, la plus inconfortable pour qui ne songe qu'à dormir, la plus propre à la vigilance : « Veillez, vous ne savez pas ». Une Petite Sœur du Père de Foucauld, Sœur du Sacré Cœur, tuée en Algérie le 25.11.95 portait sur elle ce petit texte au moment de sa mort : « Le moment présent est une frêle passerelle : si tu la charges de regrets d'hier, de l'inquiétude de demain, la passerelle cède et tu perds pied. Le passé ? Dieu le pardonne. L'avenir ? Dieu le donne. Vis le jour d'aujourd'hui ! ». Cette petite sœur s'en allait pour participer à l'Eucharistie. Elle a été tuée quelques minutes avant la messe. « Vis le jour d'aujourd'hui » même s'il est un Vendredi Saint, même s'il est un Samedi Saint. L'avenir ? Dieu le donne de manière mystérieuse à travers nos échecs, nos souffrances et nos morts. L'espoir est mort, l'espérance continue de vivre car elle s'enracine dans l'abandon à Dieu. « La foi est le moyen de posséder déjà ce qu'on espère et de connaître les réalités qu'on ne voit pas » (Héb. 11, 1).

Jeudi 3 décembre : L'expérience de l'offrande

Il est bon de se rappeler que nous sommes tous le fruit d'une offrande : Celle de nos parents, de leur vie offerte pour nous faire grandir dans la vie. L'offrande est donc au cœur de la vie. Les plantes ne font que s'offrir pour nous nourrir et même ce bouquet de fleurs en est le symbole. Jésus dans l'évangile de Jean, au cours du lavement des pieds, évoquera le grain de blé qui s'offre. « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt pas, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. (Jean 12,24). Jésus aimait beaucoup les paraboles. Je vous propose cette petite parabole élaborée à partir d'un conte danois.

Un matin d'automne,

Des grains de blé étaient heureux dans leur grenier, bien au chaud, au cœur de l'automne et des premières gelées. Ils étaient aussi très pieux et remerciaient Dieu chaque jour pour leur bonheur de grains de blé bien au chaud dans un grenier. Un jour, un cultivateur chargea une partie du tas de blé sur une charrette et sortit dans la campagne. La campagne était encore plus belle et plus agréable que le grenier même s'il faisait plus frais que dans le grenier. Aussi devant le ciel bleu, le soleil, les fleurs et les arbres, un grain de blé remercia Dieu de plus belle. « Seigneur, je te remercie, tout cela est tellement beau. » Il avait raison, il faut remercier Dieu des belles choses qui sont ici-bas. Mais il était toujours un grain de blé.

Le grain de blé arriva sur la terre fraîchement labourée : petit frisson, c'est frais ! Peu importe, c'est agréable. Mais voici qu'on enfonça le grain de blé dans la terre... Il ne voyait plus rien, il n'entendait plus rien, l'humidité le pénétra jusqu'au dedans de lui-même. Le grain de blé, par la mort inévitable, était en train d'être transformé, de devenir ce qu'il devait être, c'est à dire un bel épi. A ce moment précis, il disait ce que disent autour de nous des millions d'hommes : « Si Dieu existait, de telles choses n'arriveraient pas. » C'est dommage car c'est précisément là qu'il s'agit du vrai Dieu, le Dieu qui le transforme pour le faire passer à l'état d'épi. Devenir un bel épi n'est possible que par la mort à soi-même. Le seul Dieu qui existe est celui qui nous fait croître, c'est-à-dire qui nous fait passer d'une condition simplement humaine à une condition d'homme divinisé.

Enfin d'autres grains de blé furent emportés chez le meunier. Ils ont été broyés pour devenir du froment tout blanc. Ils se sont offerts aussi pour devenir de belles hosties. Ils sont devenus pain de Dieu pour la vie du monde. Voilà la vie de grains de blé qui se sont offerts à Dieu et qui ont tout donné pour Jésus qui lui aussi a donné sa vie pour le salut du monde. Seuls ceux qui donnent leur vie par amour fécondent l'histoire humaine, que ce soit par amour des autres ou par amour de Dieu. Et nous frères et sœurs, nous sommes ces grains de blé. Que voulons-nous faire de notre vie ? Combien de vies d'hommes et de femmes qui deviendront poussières comme ces grains de blé dans un grenier parce qu'ils n'ont pas accepté de donner leur vie.

Donner sa vie

En contemplant la vie du Christ, en regardant la vie de milliers d'hommes et de femmes, je comprends mieux la parole de Jésus : " Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul. » Semer c'est enterrer profondément. C'est accepter de passer par l'hiver et en vivre les rigueurs, c'est connaître les bourgeonnements du printemps, et ignorer ce qu'en seront les fruits. Les hommes préfèrent les fleurs

artificielles. Ils ne supportent plus l'hiver, le dépouillement, le vieillissement. Malheureusement ils ne découvriront jamais l'émerveillement du jardinier devant ses graines qui lèvent. Si le grain ne meurt. Je pense à toutes ces vies d'hommes et de femmes données pour que d'autres grandissent.

Mystère de la vie, mystère de la mort. Croix de vie, croix de mort. Il faut que la vie s'enfouisse pour que Dieu y greffe sa propre vie. Le plus dur des combats c'est de perdre sa vie tous les jours, au-delà des contradictions et des lassitudes et malgré le clonage de la pensée médiatique où l'on entend chaque jour qu'il faut profiter de la vie. Il y a parfois plus d'héroïsme à donner sa vie dans la banalité du quotidien jour après jour qu'à la donner d'un seul coup pour une grande cause.

Jésus nous a choisis et nous a appelés pour aimer comme lui nous a aimés. C'est cela la vie chrétienne mais nous ne pouvons aimer que de l'Amour dont Dieu nous aime. Nous lui offrons notre pauvre amour mais c'est lui qui le transfigure de son esprit. Notre cœur a soif de plus d'amour que cette terre ne peut lui offrir. Il a soif de Dieu. Il a soif de l'Amour de Dieu. Finalement la vie est simple. Il ne restera de ma vie, de ces années sur cette terre que l'amour que j'aurais semé. Ne passera dans le monde de Dieu uniquement que cette étincelle d'amour puisque Dieu n'est qu'Amour miséricordieux.

Dans la bible, tout commence par une offrande : Celle d'Abraham.

Vous connaissez ce texte, c'est l'offrande d'Isaac, ce fils d'Abraham, son unique fils, qui est l'œuvre de Dieu malgré la stérilité de Sara, l'épouse d'Abraham. Dieu appelle Abraham : « Abraham... Abraham. Il répondit : « me voici ! » Dieu dit : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu chéris, Isaac, et 20 ans au pays de Moria et là tu l'offriras en holocauste, sur une montagne que je t'indiquerai. » (Genèse 22,1-2). Ce passage nous choque, bien sûr. Mais Dieu ne veut pas la mort d'Isaac, il n'est pas jaloux du don qu'il a fait Abraham. C'est à la fois une manière de rappeler à Abraham que son fils est d'abord un don et non sa propriété. « Vos enfants ne sont pas vos enfants écrivaient Khalil Gibran. Ils ne vous appartiennent pas, ils sont les fruits de la vie. » Le texte de la Genèse nous rappelle que nous ne sommes pas créés pour la mort mais pour la vie et même une vie divine. Mais Dieu ne peut pas diviniser ce qui ne lui est pas offert. Dieu ne peut pas non plus multiplier ce qui ne lui est pas donné par amour. À travers l'acte d'offrande d'Abraham, Dieu va lui révéler qu'il va lui donner une multitude de fils. C'est le second appel : « L'ange

du seigneur appela une seconde fois Abraham et lui dit : « *Je jure par moi-même, parole du seigneur, parce que tu as fait cela, parce que tu n'as pas refusé ton fils, ton unique, je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles...* » (Genèse 22,16 - 17). Jésus nous le rappellera : nous sommes les fils et les filles d'Abraham.

Nous pourrions prendre bien d'autres textes dans la Bible. Arrêtons-nous brièvement à la multiplication des pains dans Saint Jean (6,1 - 15). Nous connaissons ce texte et nous sommes touchés par le geste spontané de ce petit garçon, qui a osé offrir à Jésus, ses cinq pains d'orge, qui sont d'ailleurs les pains des pauvres. Nous sommes souvent comme les disciples qui se lamentent devant nos pauvretés en tout genre. « Offre-moi ta pauvreté, nous dit le Seigneur ! » Il n'y a pas d'autre chemin de sainteté dans le christianisme, à savoir l'offrande de nos pauvretés. Dans Saint Jean, Jésus rend grâce au Père pour ces cinq pains d'orge et deux poissons. Les seules fois où il rend grâce au Père dans Saint Jean, c'est dans ce passage et quand il se trouve devant le tombeau de Lazare. « On enleva la pierre. Alors Jésus leva les yeux et dit : « Père, je te rends grâce de m'avoir exaucé. » (Jean 11,41). Lazare est toujours dans le tombeau mais Jésus rend grâce parce que le Père est le Dieu de la vie. Sa confiance dans son Père va jusque-là. Il offre la mort de Lazare au Père. Avec humour on peut dire que Dieu ne connaît pas la table de soustraction ou de division. Il ne connaît que celle de la multiplication. C'est d'ailleurs ce qu'ont vécu tous les fondateurs des grands ordres religieux. Il suffit de relire leur acte d'offrande. Prenons l'exemple d'Ignace de Loyola que nous connaissons bien. « Seigneur et reçoit toute ma liberté, ma mémoire, mon intelligence, toute ma volonté... » (Chant : donne-moi seulement de t'aimer. »)

À des chrétiens qui habitent à Rome et qui ne peuvent se rassembler à cause des persécutions, Saint Paul leur écrit : « *Je vous exhorte, mes frères, par la tendresse de Dieu, à lui offrir votre personne et votre vie en sacrifice saint, capable de plaire à Dieu : c'est là pour vous l'adoration véritable.* » (Romains 12,1). La vocation de tout baptisé est bien d'offrir sa vie, sa personne mais aussi le monde, la nature aussi à celle du Christ qui s'offre à son Père au cours de l'Eucharistie. La nature est là bien présente à travers le grain de blé qui s'est offert et qui est devenu du pain. De même ce n'est pas

uniquement une belle grappe de raisin que nous offrons mais du vin c'est-à-dire du raisin qui a été broyé. Charles de Foucauld écrivait : « Il n'y a pas d'oblation sans immolation. » Il ne faisait que rappeler la grande tradition de l'Ecole française de spiritualité du XVII^e siècle. Il n'y a pas d'offrande sans se priver, sans sacrifice d'une certaine manière, même si nous n'aimons pas ce terme. Alors nous comprenons mieux, pourquoi l'Eglise est née au pied de la croix. Elle est le fruit de l'offrande de Jésus de Nazareth, dont le nom est inscrit sur la croix, le fils de Dieu au Golgotha.

L'acte d'offrande de Jésus : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (Luc 23,46)

La croix nous révèle l'abandon de Jésus entre les mains du Père. Celui qui s'est livré aux mains des hommes remet sa vie aux mains du Père. Mais le Père lui avait déjà tout remis. Jésus reprend un verset du Psaume 31,6 « **En tes mains, je remets mon esprit, c'est toi qui me rachète, Seigneur** ». Dans son acte d'offrande, Jésus commence par se tourner vers le Père. Dans Saint Jean, il avait dit : « Le Père aime le Fils et il a tout remis en sa main » (Jn 3,35). Quand Jésus dit ce mot : « Père », il rappelle sa première parole à douze ans au Temple : « Ne saviez-vous pas que je dois être chez mon Père ». Jésus est donc bien le Fils du Père et sa mort est assumée par Dieu lui-même. Il ne fait que remettre au Père tout ce qu'il est. Si le Père avait tout remis entre les mains du Fils, Jésus se livre à son tour au Père comme il s'est livré aux mains des hommes, que ce soit dans la Passion ou dans l'Eucharistie. « La nuit qu'il fut livré » écrit Saint Paul (1^o Cor 11,23). Paul évoquera l'acte d'offrande de Jésus comme la victoire de l'amour sur la haine. « Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi » (Galates 2,20)

L'acte d'offrande de Jésus sera repris par Etienne dans les Actes des Apôtres au moment de son martyr et c'est au cœur de cet acte d'offrande qu'un certain Saül naîtra à la foi chrétienne. Etienne offre sa vie à Jésus « Seigneur Jésus reçoit mon esprit » (Actes 7,59). Ce qui veut dire que le fruit de l'acte d'offrande d'Etienne en quelque sorte c'est la conversion de Paul comme celle du centurion au pied de la croix. Rappelons que l'auteur des Actes est sans doute Luc. Ceci vérifie que l'acte d'offrande de Jésus était vu par les premiers chrétiens comme l'accomplissement de l'œuvre du Père

(Jn 4,34). C'est à travers cet acte d'offrande que le Père peut le faire naître à sa vie divine et donc le faire passer de la mort à la vie. C'est bien la volonté du Père qu'accomplit Jésus. Au fond, Dieu ne peut pas nous faire naître à sa vie sans cet acte d'offrande de nous-mêmes. La part de Dieu n'est pas dans la mort. Cela est l'œuvre des hommes. La part de Dieu est dans la résurrection mais elle passe par l'offrande de l'être humain.

C'est à travers son acte d'offrande que le Christ sauve le monde par amour.

Jésus évoquera l'image du berger qui donne sa vie pour ses brebis : « Mes brebis écoutent ma voix, je les connais et elles me suivent. **Je leur donne la vie éternelle Elles ne périront jamais et nul ne les arrachera de ma main. Le Père qui me les a données est plus grand que tous et nul ne peut rien arracher de la main du Père. Le Père et moi, nous sommes un.** » (Jean 10,27-30) Jésus savait que le Père n'est qu'amour qui engendre, amour qui donne vie. C'est le sens même du ministère de Jésus. Cf. Saint Paul « En ceci, Dieu prouve son amour pour nous : Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs » (Rom. 5,8). Le Christ est devenu rédemption (1^o Cor 1,30). Le Christ s'est livré lui-même. La mort n'est pas une réalité extérieure. **On ne peut pas dire que le Christ a offert sa mort mais il s'est offert jusque dans sa mort.** C'est sa personne qu'il offre. L'Écriture dit qu'il s'est livré lui-même. Dans les Actes des apôtres, la mort de Jésus est attribuée aux seuls adversaires. « Cet homme, vous l'avez tué en le clouant sur la croix par la main des impies, mais Dieu l'a ressuscité ; vous l'avez humilié mais Dieu l'a exalté » (Actes 2,24 - Actes 3,14). Ici la part de Dieu est uniquement dans la résurrection. La mort vient des hommes. (Actes 13,33). Il a ressuscité Jésus comme il est dit au Psaume 2 : « Tu es mon Fils, aujourd'hui, je t'ai engendré ». Dieu en tant que Père se renierait s'il voulait l'anéantissement de son Fils et non pas sa vie.

Et pourtant, il est dit : « Il faut que le Fils de l'Homme souffre beaucoup » (Mc 14,36). Le Père accepte que le Fils soit la victime des hommes. Dieu sauve le Fils dans la mort comme l'évoque l'auteur de l'Épître aux Hébreux : « Jésus a adressé prières et supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort ... et il fut exaucé (sauvé de la mort) et fut rendu parfait (glorifié). (Héb. 5,7-9) **Pour les premiers disciples, surtout ceux de l'école Johannique, la mort de Jésus est son entrée en gloire ...**

l'incarnation se déploie jusque dans la mort ... à travers la mort. L'extrême Kénose (dépouillement) ne fut pas un anéantissement mais une suprême divinisation. C'est l'aboutissement de la montée de Jésus vers le Père, où toute sa vocation filiale se trouve accomplie ainsi que sa mission. « Tout est accompli... il baissa la tête et remit son esprit » (Jn 19,30). Le Père ne fait qu'engendrer au moment où la faiblesse a paru la plus grande, comme l'enfant qui semble mourir en sortant du ventre de sa mère lors de l'accouchement. Le cri de Jésus au moment de sa mort est un cri d'enfantement à la vie du Père. Le Père n'est qu'amour disions-nous précédemment. La mort devient plénitude de naissance...et de la part du Père un véritable engendrement. Saint Jean dira « Personne n'a de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime » (Jn 15,13). En sa mort, Jésus devient amour, image parfaite du Père. Ce qui permet à Saint Paul d'écrire : « Soyez des imitateurs de Dieu. En enfants bien-aimés, vivez dans l'amour, comme le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous ». (Eph. 5,2)

Dans ce grand mouvement pascal se révèle l'amour filial : Du don naît la vie. Seule la mort à soi-même à travers le don d'une vie est pascal : De la mort jaillit la vie. Nos contemporains croient que la vie ne peut jaillir que de la vie. Or c'est parce que des parents se sont donnés, qu'un enfant naît à la vie. Jésus inverse le sens de la mort qui conduit au néant. C'est de la mort de certains êtres vivants qu'a jailli la vie d'un peuple. Pour Jésus, ce don total qui le porte vers le Père a un nom : L'Esprit Saint et il le répand sur le monde. Il devient Esprit vivifiant. C'est en ce sens qu'il faut comprendre ce terme que nous évoquerons un peu plus loin : « Il expira ». Ce souffle du Père qui l'animait durant sa vie terrestre, il le répand maintenant sur le monde. Jésus s'est laissé vider jusque dans des profondeurs insoupçonnées pour accueillir le don immense de Dieu. Jésus s'est abandonné au Père dans l'absurdité de sa condamnation. Il s'est ainsi ouvert à Dieu jusqu'aux racines de son être alors qu'il vit cet éloignement du Père, comme l'enfant qui est sorti du ventre de sa mère. Il est sorti du Père comme dit Saint Jean et en même temps il s'est fait tout accueil au Père au cœur des ténèbres les plus obscures.

Ne nous étonnons pas alors que tant de disciples de Jésus aient connu à leur tour l'affreuse nuit de l'absence de Dieu. A mesure que grandissait leur communion avec Dieu, ils ont senti croître la distance qui les en séparait. Leur pleine naissance avec Dieu se préparait au sein des nuits obscures. Ces saints n'ont pas été reniés par Dieu et ils ne l'ont pas renié. Dans sa prière de détresse, Jésus ne quitte pas la communion du Père. C'est bien son Dieu, son Père qu'il invoque. Marc écrit : « Il commença à ressentir frayeur et angoisse. » (Marc 14,33) ou encore « Il tomba à terre ». (Marc 14,35) En évoquant ce terme « dans un grand cri », on peut penser au cri de l'enfant qui vient de naître.

Dieu, au cœur de la faiblesse.

Au pied de la croix, c'est l'image d'un Dieu Tout- Puissant, le Dieu vainqueur à bras étendu et à main forte, qui se brise. Apparaît alors l'image d'un Dieu qui prend à bras le corps notre faiblesse. Il se soumet par amour à la liberté de l'homme. Nous voudrions un Dieu au service de notre puissance, alors que Dieu se révèle au cœur de notre faiblesse. Elle est le lieu privilégié de l'amour et de la communion, le lieu privilégié où Dieu réside. Dieu est caché dans la petitesse de l'être humain alors que nous le cherchons du côté de la force et de la puissance. Nous l'avions entrevu dans la faiblesse de Nazareth. Il se révèle pleinement dans la mort de Jésus. Ce dernier communique ainsi à la souffrance de tant de désespérés et ne s'est pas révolté contre le Père mais Il a exprimé son angoisse et sa souffrance. Mais où Dieu peut-il se manifester dans une mort aussi atroce ? Ce sera toujours la question que nous ne cesserons de poser. Bien sûr nous ne pourrons plus dire à Dieu : « Tu ne sais pas ce que c'est que souffrir ». Certains répondent qu'Il est venu vivre avec nous les moments les plus tragiques de l'histoire de l'humanité. Mais qu'est-ce que cela change de savoir qu'un être de plus, si divin soit -il, connaît la même souffrance que nous ? Le malade qui a un cancer demande à son médecin de le guérir, même si ce dernier a un cancer comme lui. Les Evangiles ont essayé de répondre à cet argument. La mort de Jésus est tragique et en même temps elle est transfigurée selon St Luc et St Jean. C'est l'amour qui transfigure une vie et jusque dans la mort la plus horrible il peut transfigurer l'être humain. Au pied de la croix ce n'est pas une foule qui prie mais des gens

qui ont soif de sang. Et pourtant au cœur de cette foule, il y a Marie, le disciple bien-aimé et quelques femmes qui prient et soutiennent Jésus de leur affection et de leur fidélité jusqu'au bout. La tradition chrétienne y a vu Marie debout. C'est dire qu'au cœur de la souffrance la plus désespérante, Dieu continue d'être présent et de se révéler.

Au moment où Jésus vit le dénuement absolu, au moment où Il traverse la nuit de la foi, quelques hommes et quelques femmes le reconnaissent comme le Fils du Père. Au moment où Jésus va prononcer son acte d'abandon au Père en disant : « Père, je remets mon esprit entre tes mains », un des malfaiteurs s'écrie : « Jésus, souviens-toi de moi quand Tu viendras inaugurer Ton Règne ». Jésus lui répondra : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le Paradis » (Luc 23, 43). Quand Jésus pousse ce grand cri et expire, c'est la foule elle-même qui se frappe la poitrine. Le centurion romain qui se tient au pied de la croix proclame à voix haute : « Vraiment cet homme était Fils de Dieu » (Marc 15, 39). C'est la confession de foi d'un païen qui devient croyant. Peut-être un jour témoignera-t-il à Rome au prix de sa vie ? Ce n'est pas impossible. Pour St Marc, c'est en contemplant Jésus sur la croix que nous pouvons croire en sa divinité. Dans cet acte d'offrande de Jésus à son Père, les chrétiens y découvriront la Présence de l'Esprit-Saint. Et c'est à ce moment-là que des témoins divers reconnaissent la divinité de Jésus. L'acte d'offrande de Jésus est la source de l'évangélisation du monde. Cet acte de confiance totale dans le Père est source de l'Esprit répandu sur le monde. Le souffle du Père qui a animé Jésus durant sa vie terrestre est maintenant présent au cœur du monde.

L'Acte d'offrande de Ch. de Foucauld ou La prière d'abandon.

Alors qu'il se trouve à la Trappe d'Akbès en Syrie, Charles de Foucauld médite la dernière parole de Jésus sur la croix. « Mon Père, je remets mon esprit entre Vos mains ». (Luc 23,46) « C'est la dernière prière de notre Maître, écrit-il, de notre Bien aimé...puisse-t-elle être la nôtre. Et qu'elle soit non seulement celle de notre dernier instant, mais celle de tous nos instants. » C'est la méditation d'un moine, Frère Marie Albéric, qui est traversé par le doute sur sa vocation et qui vit la nuit de la foi. Jamais il ne pensait proposer une prière que les futurs disciples vont prononcer et qui s'appellera « La prière d'abandon ». Charles de Foucauld communique sans le savoir à la Passion de Jésus. De même

que l'Eglise est née au pied de la croix à travers l'acte d'offrande de Jésus à son Père, de même la fécondité spirituelle de Charles de Foucauld prend sa source dans son acte d'offrande. Effectivement, dans quelques mois, il va quitter la Trappe. Il pense même fonder un ordre religieux et vient d'écrire une première règle concernant « La Congrégation des Petits frères de Jésus » comme nous l'avons dit précédemment. Quand l'abbé Huvelin recevra ce texte, il lui répondra : « Ce qui m'effraierai surtout, mon cher enfant... c'est de vous voir fonder quelque chose. Directeur d'âmes, mon enfant, je ne vous vois pas en cela ! Votre règlement est absolument impraticable ... Surtout, ne fondez rien. Si vous êtes absolument réfractaire à l'esprit de St Bernard et de la Trappe, menez une autre vie ... mais n'y attirez pas des compagnons, je vous en supplie ». Déjà, un an auparavant, Dom Polycarpe écrivait : « Ce bon Père Albéric, modèle de vertu et de régularité, tombe de plus en plus dans une illusion dangereuse. Il rêve de la fondation d'un nouvel ordre dix fois plus austère que le nôtre et sous ce prétexte se refuse à faire sa profession solennelle et par conséquent à avancer dans les Ordres. Il faut absolument que St François Xavier nous le guérisse de cette maladie mentale ». Sa méditation est devenue cette prière d'abandon que nous connaissons sans doute :

« Mon Père, Je m'abandonne à toi, fais de moi ce qu'il te plaira. Quoi que tu fasses de moi, je te remercie. Je suis prêt à tout, j'accepte tout. Pourvu que ta volonté se fasse en moi, en toutes tes créatures, je ne désire rien d'autre, mon Dieu. Je remets mon âme entre tes mains. Je te la donne, mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur, parce que je t'aime, et que ce m'est un besoin d'amour, de me donner, de me remettre entre tes mains, sans mesure, avec une infinie confiance, car tu es mon Père. »

Nous pourrions dire que c'est toute sa vie qui est une prière d'abandon et qu'elle exprime le sens de son offrande. Il ne la renierait pas et elle est le plus beau témoignage de l'expérience humaine et spirituelle qu'il laisse à ses disciples. Cette prière est apparue dans la spiritualité Foucauldienne vers 1945. Peut-être que Petite Sœur Magdeleine, fondatrice des Petites Sœurs de Jésus, avait commencé à la mettre en forme avant les années 1940 et qu'elle la récitait avec les petites sœurs. C'est un petit frère de Jésus d'El Abiodh (Algérie) qui, au moment de sa mort à Alger en avril 1945, récite le texte que

nous connaissons aujourd'hui : « Mon Père, je m'abandonne à Toi. Fais de moi ce qu'il te plaira. Quoi que tu fasses de moi, je te remercie ... » Ce petit frère avait sans doute recopié la méditation de frère Charles en la simplifiant et en supprimant les répétitions.

Cette prière c'est d'abord celle de Jésus à son Père qui est mise sur les lèvres de Frère Marie Albéric à l'époque. Ce dernier ajoute : Puisse-t-elle être la nôtre ? Il y a des termes, des phrases que nous ne pouvons pas dire si ce n'est pas la prière de Jésus mise sur nos lèvres. Seul Jésus peut dire une telle prière. Mais en la disant, à la suite de Charles de Foucauld qui l'a écrite, nous demandons à l'Esprit-Saint qu'elle devienne peu à peu notre prière, « celle de tous nos instants ». Cette prière est normalement prononcée dans les fraternités le soir avant le grand silence de la nuit. C'est à la fois une prière de confiance et une prière d'abandon. Comme Jésus au moment d'entrer dans la nuit de la mort, nous remettons à Dieu notre journée, notre vie, avec tout l'amour de notre cœur, au seuil de la nuit qui vient. La nuit est ici vécue de manière symbolique. Elle évoque bien d'autres nuits de la vie qu'il nous faut affronter.

Ce n'est pas le lieu ici d'approfondir les divers aspects de son contenu, mais nous pouvons résumer cette prière en disant qu'elle est **une prière d'offrande : c'est l'acte d'offrande d'un fils entre les mains du Père à la suite de Jésus**. C'est l'acte d'offrande d'une liberté. Il nous faut un long chemin pour devenir fils et fille du Père à la suite de Jésus. Dieu préfère ce chemin de liberté filiale à des prosternements d'esclave. Sa patience est géologique. Elle a traversé les millénaires de l'histoire humaine. C'est une prière de confiance et d'abandon entre les mains du Père. Il vaut mieux sans doute s'abandonner entre les mains de Dieu qu'entre les mains des hommes. Mais tant que nous n'avons pas découvert qui est ce Père que Jésus veut nous révéler, il est pratiquement impossible de nous abandonner. Nous avons parfois été tellement trompés par la vie, par les autres, par l'image de Dieu qui est le fruit de notre imaginaire, que c'est la peur et non la confiance qui nous habite.

C'est une prière de louange pour le présent et l'avenir. Peu à peu, quand nous entrons dans la prière de Jésus, nous découvrons la louange. « Père, je te bénis d'avoir caché cela aux sages et aux savants et de l'avoir révélé aux tout petits » dira Jésus. Ce

n'est pas notre prière spontanée sauf si elle est animée par l'Esprit de Jésus. Notre prière est plus souvent une demande, parfois un cri, qu'une expression de reconnaissance. Frère Charles, par toute sa vie, nous aide à entrer dans la prière de louange, en particulier à travers l'Eucharistie.

Cette méditation est une déclaration d'amour au Père. « Avec tout l'amour de mon cœur » écrira Frère Charles. Il est devenu un amoureux de Jésus, « son maître et bien-aimé Seigneur » comme l'exprimera François d'Assise. Jésus le conduit tout droit au Père. Ce n'est pas une prière individualiste, même si elle commence par « mon Père » à la différence du Notre Père. C'est la prière d'un fils avant qu'il ne soit un frère. C'est parce qu'il devient peu à peu un fils à la suite de Jésus qu'il pourra dire « Notre Père » et qu'il pourra être un frère en humanité. Quand Charles écrit sa méditation sur la prière d'abandon, Thérèse est entrée dans la nuit du néant, comme elle le dit en avril 1896 : « C'est un mur qui s'élève jusqu'aux cieux. Tout a disparu ». En septembre 1896, elle écrit : « Ma vocation enfin je l'ai trouvée, ma vocation c'est l'Amour ». Frère Charles, à quelques milliers de kilomètres de là, n'écrivait rien d'autre dans une pauvre Trappe où il cherchait la dernière place : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains ; je vous la donne, mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur, parce que je vous aime et que ce m'est un besoin d'amour de me donner, de me remettre entre vos mains sans mesure ». C'est étonnant comment ces deux grands témoins de la foi qui s'ignorent et cherchent mystérieusement leur voie dans ce XIX^{ème} siècle finissant, vont être les guides spirituels de tant d'hommes et de femmes du siècle naissant.

Si le grain de blé ne meurt.

Quelques heures avant de mourir à Tamanrasset le 1^o décembre 1916, Frère Charles écrit cette dernière lettre à sa cousine Marie de Bondy : « Le Bon Dieu qui sait de quelle boue il nous a pétris et qui nous aime bien plus qu'une mère ne peut aimer son enfant, nous a dit, lui qui ne ment pas, qu'il ne repousserait pas celui qui vient à Lui ». (Tamanrasset 1er décembre 1916) Comme les moines de Tibhirine, il est resté fidèle au peuple Touareg et aux Harratins jusqu'à la fin de sa vie alors qu'il aurait pu revenir en France ou rester en Algérie et se mettre à l'abri du danger. Il a beaucoup médité cette parole de Jésus dans Saint Jean : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il

reste seul ; mais s'il meurt il donne beaucoup de fruit ». (Jean 12,24) Il vient de s'effondrer, victime de la violence, de la haine et du fanatisme. Lors de son dernier voyage en France, au moment de quitter les siens, il aurait dit : « Comme le grain de l'Évangile, je dois pourrir en terre, dans le Sahara, pour préparer les moissons futures. Telle est ma vocation. » Ce soir du 1^{er} décembre 1916, tout semble bien terminé. Qu'est devenue l'olive oubliée et tombée sur le sol dont parlait frère Charles, six ans auparavant ? Pour Dieu elle n'était pas oubliée. Tombée en terre, un jour, une jeune pousse est apparue. Ce rejeton Dieu l'a greffé et il a donné de beaux fruits au milieu du champ d'oliviers. Parce qu'elle s'était offerte, la vie de frère Charles a fécondé la terre de l'humanité. Tout allait germer mystérieusement. Nous relisons trop souvent nos vies à la manière des bilans comptables, en comparant l'actif et le passif. Rappelons-nous toujours que la croix humainement est du côté du passif et chrétiennement du côté de l'actif. Vingt ans avant sa mort alors qu'il se trouvait à Nazareth, Charles de Foucauld avait écrit : « Pense que tu dois mourir martyr, dépouillé de tout, étendu à terre, nu, méconnaissable, couvert de sang et de blessures, violemment et douloureusement tué... » Mais sa mort ressemblera plus à un fait divers qu'à un véritable martyr au nom de la foi alors que sur le front de la Marne mourraient chaque jour des milliers de soldats. La bande de pillards, des djihadistes du sud de la Lybie, venait sans doute le chercher pour l'emmener en otage. En ce 1^{er} décembre 1916, premier vendredi du mois, son corps est là, gisant à même le sable. On retrouvera à l'intérieur du fortin, jetés dans le sable, l'ostensoir et l'Évangile. La lunule du Saint-Sacrement devant laquelle Charles de Foucauld a passé une partie de sa vie est là comme le grain de blé jeté en terre. Son Maître et Seigneur, Jésus mort et ressuscité, l'a rejoint dans ce dépouillement extrême. À côté de lui, la Parole de Dieu dont il s'est nourri tous les jours depuis sa conversion jusqu'à sa mort. Quelques lettres sont là aussi jetées dans le sable. L'une d'entre elles s'adresse à Marie de Bondy, sa cousine. En évoquant les souffrances qu'elle vit et qui s'unit ainsi à la croix du Christ, il cite Saint Jean de la croix : « Notre anéantissement est le moyen le plus puissant que nous ayons de nous unir à Jésus et de faire du bien aux âmes. » Il ajoute : « Quand on peut souffrir et aimer, on peut beaucoup, on peut le plus qu'on puisse en ce monde... On trouve qu'on n'aime pas assez ; comme c'est vrai, on n'aimera jamais assez, mais le bon Dieu qui sait de quelle

boue il nous a pétris et qui nous aime bien plus qu'une mère ne peut aimer son enfant, nous a dit, lui qui ne ment pas, qu'il ne repousserait pas celui qui vient à lui. » Moussa Agg Amastan, l'amenokal, le chef des Touaregs du Hoggar, écrira le 25 décembre 1916, jour de Noël, une lettre à Madame de Blic, la sœur de Charles de Foucauld : « Dès que j'ai appris la mort de notre ami, votre frère Charles, mes yeux se sont fermés ; tout est sombre pour moi, j'ai pleuré et je versais beaucoup de larmes, et je suis en grand deuil. Sa mort m'a fait beaucoup de peine.... Donnez le bonjour de ma part à vos filles, votre mari et tous vos amis, (Il était venu quelques années auparavant dans cette famille). **Dites-leur, que Charles le marabout n'est pas mort que pour vous autres seuls, il est mort aussi pour nous tous. Que Dieu lui donne la miséricorde et que nous nous rencontrions avec lui au paradis !** » Que le chef religieux musulman puisse écrire « notre marabout » est surprenant et surtout qu'ils puissent se retrouver ensemble dans le même paradis. Charles a été reconnu, non seulement comme un ami mais comme un authentique homme de Dieu, comme un véritable priant en terre d'Islam et un homme témoin de la fraternité. Peut-être que l'olive qui était tombée ce soir du premier vendredi du mois en terre d'Islam avait trouvé un peu de terre pour germer à son tour. Nous oublions que nous sommes des semences entre les mains de Dieu. Dieu est le jardinier du monde et de l'histoire. Ces semences sont faites pour être plantées en terre et quand elles acceptent de s'offrir entre les mains de Dieu, lui le jardinier de la vie, elles ne peuvent que donner des fruits. Quelques années plus tard en France des fraternités, des congrégations, tout un élan missionnaire va naître mystérieusement s'inspirant de la vie de cet homme. Les fruits d'aujourd'hui sont toujours l'aboutissement des semences d'hier. L'être humain ignore qui il est, s'il ne sait pas d'où il vient. Tant d'hommes et de femmes seront fascinés par la vie et le message du frère Charles. Comme lui, leur cœur a soif de plus d'amour que notre monde ne peut leur en donner. Leur esprit a soif de plus de vérité que ce monde ne peut leur en montrer. Tout leur être a soif d'une vie plus longue que celle que la terre peut leur faire espérer. Livré aux mains des plus délaissés, à la suite de Jésus de Nazareth, Charles a compris que les bras de la croix sont les bras du Père qui veut accueillir l'humanité. Sa vie est devenue un souffle habité par l'Esprit Saint. Comme Jésus de Nazareth, son Maître et Seigneur, cet homme a cru à la lumière au cœur de la nuit. Comme

tous ces témoins de Dieu qui ont fécondé l'histoire humaine, il a traversé la vie en allant de « Père pourquoi m'as-tu abandonné ? » pour murmurer dans un ultime soupir : « Père, je m'abandonne à toi. »

Thérèse

Acte d'offrande.

« L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné ». (Romains 5,5) Touchée par cette affirmation de saint Paul dans l'épître aux Romains, Thérèse se sent poussée intérieurement à s'ouvrir à l'invasion des torrents de la miséricorde de Dieu. Elle écrit cette prière pour s'offrir comme victime au feu de son Amour pour en être totalement consumée. Dans le style de l'époque, un peu déroutant pour nous, c'est toute l'âme de Thérèse qui nous est révélée. Elle nous invite à faire de notre vie une offrande d'amour à Celui qui nous a aimés le premier. Cet acte d'offrande a été écrit entre le 9 et le 11 juin 1895, mais Thérèse reprendra ce texte pour Mère Agnès à la fin de l'année 1896. Il faut retenir cette date du 9 Juin, jour de la fête de la Sainte Trinité. Thérèse a été comme illuminée du mystère d'amour qu'est la Trinité. Un an plus tard, elle parlera de l'Eglise comme un cœur brûlant d'amour. Elle dira que le bon Dieu lui a fait la grâce de comprendre ce qu'est la charité. C'est donc avec un cœur plein d'amour qu'elle fait son acte d'offrande et au moment de mourir, elle dira encore : « Je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour ». Mais c'est la confiance dans ce Père miséricordieux qui est comme la clé de voûte de sa donation à elle. D'ailleurs l'amour ne peut que s'offrir et de cet acte d'offrande jaillit la vie. L'évangélisation est toujours le fruit d'une offrande. Une vocation sacerdotale ou religieuse sont le fruit d'une offrande. La fécondité humaine comme la fécondité spirituelle en sont les fruits.

Thérèse commence son acte d'offrande par ces termes : *Offrande de moi-même comme Victime d'Holocauste à l'Amour Miséricordieux du Bon Dieu. « Ô mon Dieu ! Trinité Bienheureuse, je désire vous Aimer et vous faire Aimer, travailler à la glorification de la Sainte Eglise en sauvant les âmes qui sont sur la terre et (en) délivrant celles qui souffrent*

dans le purgatoire. Je désire accomplir parfaitement votre volonté et arriver au degré de gloire que vous m'avez préparé dans votre royaume, en un mot, je désire être Sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma Sainteté. Puisque vous m'avez aimée jusqu'à me donner votre Fils unique pour être mon Sauveur et mon Epoux, les trésors infinis de ses mérites sont à moi, je vous les offre avec bonheur, vous suppliant de ne me regarder qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'Amour. »

Thérèse fait d'elle-même une offrande à l'Amour. Le terme holocauste est choquant. Il nous fait penser aux sacrifices d'animaux au temple de Jérusalem qui étaient entièrement consumés par le feu. Thérèse veut simplement dire que c'est tout son être qu'elle offre à l'Amour miséricordieux comme saint Ignace offrira sa liberté entière, sa mémoire, son intelligence et sa volonté. Quand elle dit cela, elle pense à Jésus sur la croix qui est comme l'agneau offert en holocauste. C'est toute sa réalité humaine qui est consumée et transfigurée par l'Amour divin. Ne confondons pas transformation et transfiguration. La chirurgie esthétique transforme un visage mais l'amour seul transfigure un visage. C'est l'Amour avec un grand A qui va transfigurer toute la vie de Thérèse comme Jésus a été transfiguré au mont Thabor. Thérèse s'adresse d'abord à la Trinité, ensuite au Père puis elle parlera de Jésus. Face au courant réparationniste, accentué par la guerre de 1870, la Commune, la fin des Etat Pontificaux, Thérèse est une véritable amoureuse qui s'abandonne entre les mains du Bien-Aimé. Sa spiritualité du cœur se nourrit de l'Evangile et du Cantique des Cantiques « C'est facile de plaire à Jésus, de ravir son cœur ! Il n'y a qu'à l'aimer, sans se regarder soi-même, sans trop examiner ses défauts ». Thérèse joue toute sa vie sur l'Amour. « Tous les plus beaux discours des plus grands saints seraient incapables de faire sortir un seul acte d'amour d'un cœur dont Jésus n'aurait pas la possession. Jésus est plus jamais celui qui se cache ... qui se met pour ainsi dire à notre merci, qui ne veut rien prendre sans que nous ne lui donnions ... Jésus est un trésor caché et le monde aime ce qui brille, écrit-elle ».

L'Amour miséricordieux.

Tout en s'offrant à la Sainte Trinité, Thérèse écrit : « Puisque vous m'avez aimée, jusqu'à me donner votre Fils unique pour être mon Sauveur et mon Epoux, les trésors infinis de ses mérites sont à moi, je vous les offre avec bonheur, vous suppliant de ne me regarder qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'Amour. » C'est toujours en contemplant le cœur de Jésus brûlant d'Amour que Thérèse comprend la miséricorde du Père. Comme l'a rappelé le Pape François à l'occasion de l'année jubilaire de la Miséricorde (2015- 2016) « La miséricorde, dit-il, est le propre de Dieu dont la toute-puissance consiste justement à faire miséricorde. Patient et miséricordieux, telle est l'expression qui traduit le mieux la découverte de Dieu par nos pères dans la foi dans l'Ancien Testament. Pour nous chrétiens, Jésus Christ est véritablement le visage de la miséricorde du Père. » Le Pape Jean Paul II qui avait une grande vénération pour Sœur Faustine, disait que la miséricorde avait dessiné l'image de son pontificat. Il a intitulé sa deuxième Encyclique : « Dieu riche en miséricorde ». C'est lui encore qui a invité les catholiques à faire du 2^o dimanche de Pâques, le dimanche de la Divine Miséricorde. Thérèse qui a fait cette expérience d'un Dieu qui l'a délivrée de ces 10 années de nuit à Noël 1886, ne peut que dire à Jésus : « Je désire vous aimer et vous faire aimer ». Sa mission de témoigner de cet amour miséricordieux s'enracine dans cette expérience du 9 Juin 1895, jour de la fête de la sainte Trinité. Thérèse a compris que Dieu nous aime avec miséricorde, c'est-à-dire qu'il nous aime malgré nos misères et nos fautes sans nombre. Il mesure ses exigences à ce qu'il sait de nos forces. Il tient compte de nos faiblesses et de nos blessures. Comme le disait le Père Varillon : « Dieu peut tout sauf contraindre l'homme à l'aimer ». Mais nous savons par expérience que cette faiblesse et ces blessures nous renferment sur nous-mêmes. L'enfer est d'abord un enfermement sur soi-même. L'enfer c'est l'absence de Dieu et des autres. Nous ne voyons pas la main que Dieu nous tend. Le Malin n'a qu'un projet : Nous cacher cette main que Dieu nous tend, nous séparer de Lui. Avec sa simplicité, Thérèse dit : « Il n'est pas requis de gravir la première marche de l'escalier de la perfection. Il est simplement demandé de lever toujours son petit pied. C'est cela qui touche la tendresse de Dieu, l'incite à prendre entre ses bras l'enfant qui lui appartient et à l'enlever d'un bond jusqu'à Lui ».

Les mains vides.

Thérèse termine son acte d'offrande par ces termes : « *Au soir de cette vie, je paraîtrai devant vous les mains vides, car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes œuvres. Toutes nos Justices ont des tâches à vos yeux. Je veux donc me revêtir de votre propre Justice, et recevoir de votre Amour la possession éternelle de Vous-même. Je ne veux point d'autre Trône et d'autre Couronne que Vous, ô mon Bien-Aimé...* » Suit alors son acte d'offrande proprement dit : « *Afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme victime d'holocauste à Votre Amour Miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous et qu'ainsi je devienne martyre de votre amour, ô mon Dieu ! ...* »

L'année 1895 est une année toute illuminée de la lumière divine, mais Thérèse devine qu'il va lui falloir entrer dans l'obscurité de la foi. Quand elle évoquera cette année-là, elle dira : « Je jouissais alors d'une foi si vive, si claire, que la pensée du Ciel faisait mon bonheur ». Lors de la semaine sainte 1896, elle n'aura plus que sa pauvreté à offrir car la sainteté dans le Christianisme c'est l'offrande de nos mains vides pour accueillir l'Amour infini. Ce n'est pas l'homme qui va vers Dieu. C'est Dieu qui vient vers l'homme. Mais par quel dépouillement ne faut-il pas passer pour lui laisser la place ? Jusqu'alors c'était encore Thérèse qui allait vers Dieu. Elle va vivre ce temps de dépouillement pour laisser toute la place à Dieu. Et pour cela il n'y a plus que les mains vides. Nous avons évoqué précédemment cette nuit de la foi. Thérèse ne vit plus que l'abandon entre les mains de Jésus, son Bien Aimé. C'est Lui qui maintenant, les mains pleines, vient à la rencontre des mains vides de Thérèse. Thérèse découvre que c'est Jésus, le Bien Aimé qui veut se donner à elle. Désormais elle demande que Jésus vive en elle et prie en elle, même si elle ne ressent plus sa présence. « Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux » dit Jésus (Math5,3). Thérèse est devenue cette pauvre de cœur, pauvre d'elle-même et de tout mais riche de Dieu par sa confiance illimitée. Elle a fait de l'extraordinaire avec l'ordinaire de la vie et elle nous enseigne que la fécondité d'une vie dépend de sa capacité de se donner et d'aimer.

Notre acte d'offrande.

Nous pouvons l'écrire si nous le souhaitons. Nous pouvons nous reporter à l'acte d'offrande

de Pascale, une jeune retraitante à la fin de l'Introduction. (1^o jour de la retraite).

Vendredi 4 Décembre : L'expérience de la mission

« Annoncer l'Évangile, c'est une nécessité qui s'impose à moi ; malheur à moi, si je n'annonçais pas l'Évangile. » (1 Cor. 9,16) Dans un monde angoissé qui doute de son avenir, nous sommes des serviteurs de l'Espérance en communiant au Mystère Pascal. Cf. St Paul « Nous ne sommes que vos serviteurs pour l'amour de Jésus ... Ainsi, la mort fait son œuvre en nous et la vie en vous » (2 Cor. 4,5-11). Le Seigneur nous invite à devenir l'œuvre du Père par l'Esprit Saint et à porter du fruit mais nous ne sommes que des semences. Les fruits c'est l'affaire de Dieu ... Cela va bien au-delà de la réussite humaine et du succès quantitatif ou médiatique. Arrêtons d'évaluer notre expérience apostolique à l'auge des

bilans comptables. La croix est un immense échec à vue humaine et pourtant est la source du Salut pour l'humanité et c'est au pied de la croix que l'Eglise est née.

1) L'expérience des disciples de Jésus.

- Au moment où nous sommes invités à retrouver un nouveau souffle missionnaire, il est bon pour nous, prêtres diocésains, de nous mettre à l'école des Douze.
- Nous pourrions relire la magnifique Encyclique du Pape Jean-Paul II sur la « *Mission du Christ Rédempteur* » (1990). En voici trois brefs extraits.
- « *La mission est un problème de foi. Elle est précisément la mesure de notre foi en Jésus-Christ et en son amour pour nous* » (N° 11)
- « *On ne peut témoigner du Christ sans refléter son image, qui est rendue vivante par la grâce et par l'action de l'Esprit* » (N° 87)
- « *Le véritable missionnaire, c'est le saint le missionnaire doit être un 'contemplatif en action'. La réponse aux problèmes, il la trouve à la lumière de la parole divine et dans la prière personnelle et communautaire ... le missionnaire, s'il n'est pas un contemplatif, ne peut annoncer le Christ de manière crédible ; il est témoin de l'expérience de Dieu et doit pouvoir dire, comme le apôtres : 'Ce que nous avons contemplé... le Verbe de Vie ...nous vous l'annonçons' (1Jn 1,1-3).. le missionnaire est l'homme des Béatitudes* » (N°91)
- Tout en nous rappelant que c'est l'Eglise qui évangélise, il est bon de nous entendre dire que nous ne pouvons pas être apôtres de Jésus sans devenir ses disciples. S'il n'y a pas cet enracinement dans le Christ, nous devenons témoins de nous-mêmes, de nos idées, de nos convictions.

1.1. **L'appel des Douze** (Marc 3,13-15)

« *Jésus gravit la montagne et il appelle à lui ceux qu'il voulait. Ils vinrent à lui, et il en institua Douze pour être ses compagnons et pour les envoyer prêcher, avec pouvoir de chasser les démons* » :

Symbole de la montagne - C'est le Père qui manifeste sa Présence - Gratuité du choix - Jésus appelle ceux qu'il veut - C'est le viens et va - Douze qui signifie un corps constitué et organisé - Marc ne parle pas d'apôtres mais simplement des Douze (avec une majuscule) - Les Douze sont invités à devenir des disciples - Le disciple n'est pas l'élève mais le

compagnon de route - On ne peut être disciple sans être envoyé par Jésus pour participer à sa propre mission.

1.2. L'envoi en mission des Douze (Marc 6,6-13)

Deux par deux - Pouvoir sur les esprits mauvais - Expérience de pauvreté, d'itinérance, de dépossession, d'accueil - Une grande liberté intérieure - Appel à la conversion - Signes qui accompagnent la mission. Jusqu'alors, les Douze sont les envoyés de Jésus. Ils agissent en son nom et avec son pouvoir.

1.3. Le retour de mission (Marc 6,30)

C'est à leur retour de mission que les Douze sont appelés Apôtres et au moment où ils se réunissent autour de Jésus. Ce sera l'unique fois dans Marc qu'ils reçoivent ce titre. Leur apostolat se fonde sur 3 dimensions : **Se réunir** auprès de Jésus : Jésus est le fondement de l'expérience communautaire « *Plus la communion est intense, plus sera favorisée la Mission* » (Pastores Gregis N° 22). **Rapporter** à Jésus ce qu'ils ont fait et enseigné : c'est Jésus lui-même qui va ouvrir leur cœur à l'action de l'Esprit. Il n'y a de relecture spirituelle que sous le regard de l'Esprit Saint. **Venir à l'écart et se reposer** : c'est dans le silence, dans la contemplation, en prenant du recul mais aussi en vivant ce temps de relecture dans la prière, que le disciple se met à l'école de Jésus et devient apôtre. Le repos évoqué ici est beaucoup plus du côté de la paix du cœur que le repos physique puisque les disciples sont entourés par la foule.

1.4 Un autre exemple de retour de mission : les 72 disciples (Luc 10,17-21)

- La joie - Les forces du mal qui reculent - Jésus aide les 72 à percevoir une autre dimension : leur nom inscrit dans le cœur du Père, leur fidélité, leur foi et leur témoignage de vrai disciple de Jésus. Jésus leur rappelle tout simplement qu'il ne suffit pas réaliser les œuvres de Dieu, il faut encore que les 72 deviennent l'œuvre de Dieu. C'est le plus beau témoignage rendu à Dieu et qui réjouit le cœur du Père et de Jésus. La relecture se termine par la prière de louange de Jésus. Toute mission s'enracine dans la contemplation de l'œuvre du Père au cœur du monde et plus spécialement dans le cœur des petits.

1.5 **Les disciples réunis à Jérusalem au Cénacle** au moment de l'Ascension. « Est-ce maintenant que tu vas restaurer la royauté en Israël. Jésus répond : « *Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit-Saint* » (Actes 16,9). Enfin l'expérience de la Pentecôte. Nous n'aurions pas la Pentecôte sans ce « Tous unis d'un même cœur étaient assidus à la prière avec quelques femmes, dont Marie mère de Jésus et avec ses frères. » (Actes 1,14). La Pentecôte est le fruit de la communion dans la différence. Dieu est trinité, il est par excellence la communion dans la différence et l'Esprit saint est le fruit de cette communion. Le Père n'est que don. Le Fils n'est qu'accueil. L'Esprit est le fruit de cette réciprocité d'Amour. Pour prendre une image : Le Père est la source. Le Fils est l'eau. L'Esprit Saint est le courant. On peut voir l'eau et la boire, mais la source comme le torrent nous échappent. Au moment de la Pentecôte un mot revient sans cesse (Actes 2), c'est le terme : « Tout et tous et la diversité des langues. » . L'Esprit Saint n'est présent que là où il y a cette communion dans la différence. On peut alors y discerner l'œuvre de la Trinité.

La Mission pour Charles de Foucauld et Thérèse.

Nous vivons aujourd'hui de nouveaux défis : ceux de l'évangélisation dans une société sécularisée. A nouvelle société, dit-on, nouvelle évangélisation. Les chrétiens seraient-ils devenus aphasiques ? Que devient une foi personnelle qui ne s'exprime jamais et ne se manifeste plus ? On entend souvent : « Dans notre société, on a le droit d'être chrétien mais on n'a pas le droit de l'exprimer ». La religion dérange. On voudrait qu'elle devienne une affaire privée.

Alors, les jeunes générations de chrétiens redécouvrent la nécessité de la visibilité. Il faut savoir être visibles sur les places publiques, dans les rassemblements ou les médias et les réseaux sociaux ... Une des conditions pour que le message passe c'est qu'il soit dit à l'extérieur. Nous sommes dans une culture médiatique, une société de communication.

Certains parleront de retour de balancier. Après l'époque des actions intransigeantes, le temps du triomphalisme, les chrétiens ont vécu le temps de l'enfouissement de Nazareth et la discrétion des catacombes, nécessaire à notre histoire pour que l'Eglise, pensaient-ils, se fasse pardonner ses actions de puissance. Aujourd'hui,

le charisme du témoignage silencieux et caché ne suffit plus. Il n'est pas abandonné, mais il est complété par une prise de parole et une action repérable des chrétiens. L'Eglise ne peut pas réaliser sa mission au prix de sa propre disparition. Certains ont prôné son effacement. Parfois, on a privilégié le levain dans la pâte ou le sel au détriment de la lampe sur le boisseau. Il s'agit de maintenir les deux.

La Mission pour Charles de Foucauld

1- Crier l'Evangile sur les toits par toute sa vie

Frère Charles a vécu dans un contexte particulier et dans une culture profondément religieuse et à l'opposé de la sécularisation. En terre d'Islam, Dieu est présent dans chaque phrase, à chaque instant. Dans la société sécularisée, il a tout simplement disparu du paysage. La contemplation du mystère de Nazareth ne nie pas forcément toute visibilité de la mission de l'Eglise. Quand Jésus commence sa mission à Nazareth, celle-ci est bien visible et elle est même provocante puisqu'il est chassé de Nazareth. Ses paroles, son comportement ont provoqué son expulsion. Pour Ch. de Foucauld, enfouissement et visibilité, silence et parole vont de pair. Rappelons-nous que le fondement de la spiritualité de Ch. de Foucauld est dans la conjonction « et » alors que souvent nous la remplaçons par le « ou » : Enfouissement ou visibilité - silence ou parole. Le missionnaire est à la fois un disciple et un apôtre de Jésus. Il est un envoyé même s'il n'est pas un propagandiste.

Pour comprendre le sens de la Mission pour Ch. de Foucauld, il faut la replacer dans le contexte de l'Eglise de France de son époque. Du fait de l'expansion coloniale du XIXe siècle, en particulier l'expansion commerciale, les missions catholiques bénéficient de nouvelles voies de pénétration. Mais la suprématie de l'Occident ne les empêche pas de percevoir la nécessité d'une adaptation particulière aux civilisations qu'elles s'efforcent de pénétrer. Ch. de Foucauld sera sensible à cette effort d'inculturation et à l'évangélisation de la culture. Mais l'hostilité provoquée par les ambitions des colonisateurs et en particulier de la France laïciste du début du XXème siècle constitue un obstacle indéniable. En même temps, nous sommes dans l'époque du Salut individualiste et le slogan « Hors de l'Eglise point de salut » résume bien la conception catholique du

mystère chrétien. Tout est réalisé afin que chacun puisse obtenir son salut par la grâce du sacrement. En même temps, il s'agit d'apporter les bienfaits de la civilisation occidentale et chrétienne.

A la suite de Jésus, Charles de Foucauld veut être un pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Sa flamme missionnaire s'enracine dans l'Amour du Père pour l'humanité. Le vrai pasteur connaît chacune de ses brebis, comme Jésus, et il est surtout attentif aux plus faibles et aux plus chétives. S'il marche devant, ce n'est pas uniquement pour ouvrir le chemin, c'est pour que le rythme de la marche soit à la portée de tout le troupeau. Il ne dit pas : « Qui m'aime, me suive » sans se préoccuper des brebis qui n'en peuvent plus. Le vrai berger va parfois aller jusqu'à prendre la brebis blessée sur ses épaules pour lui permettre de rejoindre le bercail.

Frère Charles a été un vrai pasteur, soucieux des plus petits. Son âme missionnaire va se révéler pendant ces quinze années passées au Sahara. Comme l'expérimente Saint Paul : « Annoncer l'Évangile, c'est une nécessité qui m'incombe. Et malheur à moi, si je n'annonçais pas l'Évangile » (1^{er} Cor. 9,16). Le ministère apostolique confié au ministère des Apôtres et auquel collabore le ministère presbytéral a pour fonction d'assurer la poursuite de la mission (Jn 20,21 - Actes 1,8). Pour Charles de Foucauld, c'est une évidence. Il n'y a pas d'abord l'Eglise et ensuite la Mission. L'Eglise et la Mission jaillissent toutes deux d'une même source, l'Amour Trinitaire, comme le rappellera le Concile Vatican II. Pour Frère Charles, la première source à laquelle il puise, c'est le cœur de Jésus. Comme le soulignait le Pape Jean-Paul II dans l'Encyclique « La Mission du Christ Rédempteur : Aucun de ceux qui croient au Christ, aucune institution de l'Eglise ne peut se soustraire à ce devoir suprême : Annoncer le Christ à tous les peuples » (n° 49). Deux termes vont marquer cette nouvelle période dans la vie de Charles de Foucauld : Etre apôtre de Jésus et devenir petit frère et même frère universel. Pour être avec Jésus, il faut aller vers les autres, vers ceux qui sont loin. Il ne peut séparer ces deux paroles prononcées par Jésus : « Ceci est mon corps... Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ». Il ressent cet appel qui sera confirmé par

l'Eglise : « Plus loin sur le piste, au souffle de l'Esprit ». C'est la même parole que dira Jésus : « Va au large et avance en eau profonde ». Comment être apôtre, si l'envoyé n'est pas en communion profonde avec l'envoyeur ? Comment devenir témoin de l'Amour infini du Père, si l'envoyé ne devient pas fils et frère à la suite de Jésus ? Charles de Foucauld a toujours refusé ce terme de missionnaire et en même temps, il a été habité par ce souci missionnaire : « Aller vers ceux qui ne sont pas de la bergerie, ceux qui sont loin, les plus délaissés, les plus abandonnés, ceux à qui les autres ne vont pas, les plus démunis. ». S'adressant plus tard à des laïcs, à des prêtres dans son association, Charles de Foucauld, ne leur demandera pas de quitter leur apostolat, leur ministère, leur vie de laïcs, mais de porter toujours le souci de l'autre, de celui qui est loin.

2-Témoin de Jésus de Nazareth : la mission, un rayonnement d'amour

A propos de Charles de Foucauld on a parfois parlé d'apostolat de la Présence. On a parfois confondu présence et proximité. On peut être proche sans être présent et on peut parfois être au loin ou dans un cloître et être présent à l'humanité. L'authentique présence crée la communion et si Dieu s'est incarné c'est pour nous faire entrer dans sa communion d'amour. La finalité de la Présence est la communion dans la différence car ce n'est qu'à ce stade que nous entrons dans le projet d'amour qu'est la communion Trinitaire . Là est le vrai bonheur, là se trouve l'authentique projet humain car notre vocation profonde est la communion. L'homme n'a pas été créé pour lui-même mais pour Dieu et les autres. Mais les êtres humains ignorent cette réalité. Ils pensent que l'accomplissement de soi se réalise quand ils deviennent le centre d'eux-mêmes et du monde. Or la vocation de l'homme est de renoncer à être son propre centre. Il n'y a pas de présence qui ne s'ouvre aux autres et qui ne soit rayonnement et qui ne devienne à la fois acte de mort et de résurrection. Nous ne pouvons pas évoquer la Présence Eucharistique sans parler de la mort et de la résurrection de Jésus. La communion naît toujours du don d'une vie. C'est à ce prix que d'autres naissent à leur humanité. Nous pouvons investir en produits financiers. Mais la vocation du chrétien est d'investir dans la vie relationnelle et de créer de la communion dans la différence. C'est sans doute l'originalité du chrétien dans notre monde. Bien sûr qu'il est appelé à participer à l'Eucharistie mais pour que sa vie devienne

Eucharistique par l'offrande de lui-même. Bien sûr que les chrétiens sont invités à adorer le Christ dans l'hostie, mais il leur faudra toujours passer de l'exposition du Saint-Sacrement à une vie exposée. Le lavement des pieds est inséparable de la Cène et St Jean ose dire qu'à travers ce geste, Jésus a aimé jusqu'au bout, jusqu'au don total. Il n'y a donc de présence imitant Jésus de Nazareth qu'en donnant sa vie pour ceux qu'on désire aimer. Certains parlent d'une présence d'amitié, d'autres d'une présence de compassion. Ceci est profondément juste au sens où toute présence suppose un accueil et un don de soi c'est à dire une réciprocité. A la lumière de la Trinité qui est réciprocité d'Amour, la présence authentique est réciprocité de libertés car elle suppose l'échange et le partage. Il y a des présences qui sont étouffantes parce qu'elles ne veulent que donner et se donner mais ne jamais rien accueillir des autres. Au cœur de l'Eucharistie, l'humanité apporte le pain et le vin. Dieu accepte de recevoir de la part de l'homme. C'est un admirable échange et c'est en ce sens aussi que nous pouvons parler de Présence réelle.

Cet apostolat de la Présence a connu des évolutions très diverses au cours des dernières années. Comment parler de la Présence sans avoir longuement contemplé Jésus de Nazareth et pas seulement Jésus à Nazareth. Tout le ministère de Jésus reflète bien l'esprit de Nazareth. Nous l'avons vu. Il a choisi des moyens pauvres. Il a renoncé à employer la puissance et la propagande pour toucher les cœurs. C'est sa Présence qui convertissait bien plus que les techniques missionnaires. Mais la Présence ne signifie pas l'absence de parole. Une présence qui ne parle pas, qui n'exprime rien relève du mutisme. L'enfouissement tel que le vit Ch. de Foucauld ne dit pas la non visibilité ni l'absence de parole. Il y a des enfouissements qui relèvent de l'instinct suicidaire mais qui n'ont rien d'évangélique. La manière dont des parents se situent par rapport à la proposition de la foi au niveau de leur entourage est bien du côté de la présence. C'est par toute leur vie, c'est par tout leur être qu'ils témoignent de l'Amour du Père pour leurs enfants. Ch. de Foucauld l'avait bien compris, lui qui disait : « Crier l'Évangile sur les toits par toute sa vie ». Il n'a jamais exclu la parole mais l'authentique témoignage suppose l'engagement de la personne tout entière et c'est là que nous retrouvons le terme de présence. Cette Présence devient lumière et sel de la terre à la mesure de notre dépouillement. La prière, l'adoration, l'Eucharistie semblent bien le fondement de cet apostolat. On a pu dire de Ch.

de Foucauld qu'il a été un authentique missionnaire parce qu'il a été un grand adorateur. En cela il rejoint d'autres témoins comme Thérèse de Lisieux et Marthe Robin. On n'évangélise que ceux qu'on aime, que ceux pour lesquels on est prêt à donner sa vie. L'apostolat de la Présence passe par l'offrande de cette vie. C'est un « faire avec amour », c'est « un dire avec amour », car finalement seul l'amour transfigure la vie. C'est là que nous rejoignons ces deux dimensions de transformation et de sanctification car elles ne s'opposent pas. La vocation du chrétien est bien d'humaniser et de diviniser le monde.

On offre sa présence, on ne l'impose pas. Elle suppose toujours la discrétion, la simplicité et il n'y a pas de présence à l'exemple de Jésus qui ne passe par une certaine souffrance. Il y aura tantôt un accueil et tantôt un rejet comme Jésus à Nazareth. Il y a « un oui au monde » et « un non au monde », il y a « un vivre avec » sans « un vivre comme » qui seront toujours source de tension et de rejet. Mais sauvés par amour, nous savons que désormais nous ne sauverons que par l'amour. D'ailleurs à la fin de notre vie quand nous serons devant le Père, source de tout Amour, il ne restera de notre vie que l'amour que nous y avons mis et rien d'autre. C'est là aussi tout le réalisme spirituel de la petite Thérèse.

La Mission pour Thérèse

En 1927, le Pape XI a déclaré Sainte Thérèse, patronne principale des missions de tout l'univers à l'égal de Saint François Xavier. Tout en vivant à Lisieux, derrière les grilles de son carmel, elle sent le désir non seulement d'aimer Jésus mais de le faire aimer. « Je sens le besoin, le désir d'accomplir pour toi Jésus, toutes les œuvres les plus héroïques. Je voudrais parcourir la terre ». Comme Charles de Foucauld, Thérèse a une âme de missionnaire. Pensons à son souci de la conversion des pécheurs, à Pranzini par exemple qui sera pour elle comme son premier enfant que le Seigneur lui confie. Elle écrit à Céline :

« Notre mission, comme carmélites, est de former des ouvriers évangéliques qui sauveront des millions d'âmes dont nous serons les mères ... »

Il faut rappeler que Thérèse comme Charles de Foucauld ont vécu la période missionnaire de l'Eglise de France par excellence (ce qu'on appelait à l'époque, les missions ad extra). Les parents de Thérèse avaient inscrit leurs enfants aux Oeuvres missionnaires. Alors que Thérèse avait quatre ans, elle pensait déjà aux missionnaires lointains. Si elle veut entrer au Carmel c'est pour être plus missionnaire encore. Elle revendiquera même sa vocation d'apôtre. J'ai demandé la permission de me faire apôtre au Carmel écrit - elle. « Jésus, fais que toutes les âmes du purgatoire soient sauvées. » Elle écrit encore : « O mon Dieu, Trinité bienheureuse, je désire vous faire aimer ». Pour Thérèse, il n'y a qu'une seule Eglise : celle du ciel et de la terre. Même après sa mort, elle pense encore travailler au salut des âmes. Son désir demeure de faire du bien sur la terre. Elle pressent que c'est Dieu qui lui donne ce désir et qu'il va le réaliser. Je compte bien ne pas rester inactive au ciel, dit-elle. (Lettre 254) elle rappelle que les anges de Dieu sont au ciel mais qu'ils sont aussi envoyés sur la terre. Alors que sa santé se dégrade de plus en plus, à la fin du mois de mai 1897, dans « Les derniers entretiens » avec sœur Marie du Sacré-Cœur, elle a cette expression : « je marche pour un missionnaire. » Effectivement l'infirmière lui avait conseillé de faire tous les jours une petite promenade d'un quart d'heure dans le jardin. Sœur Marie du Sacré-Cœur lui dit : « Vous feriez bien mieux de vous reposer... Vous vous épuisez. » « C'est vrai, répondit Thérèse, mais savez-vous ce qui me donne des forces ? Et bien, je marche pour un missionnaire. Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses apostoliques, et pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu. »

La mission : un débordement d'amour.

Enfouie dans la vie cachée, inspirée par l'Évangile et par saint Jean de la Croix, Thérèse médite sur sa **vocation missionnaire**. En ce 15 août 1892, on peut dire qu'elle fait le point : « Je dis avec St Jean de la Croix : J'ai en mon bien aimé les montagnes, les vallées solitaires et boisées, etc. »... Et ce bien aimé instruit mon âme, Il lui parle dans le silence, dans les ténèbres... Dernièrement il m'est venue une pensée que

j'ai besoin de dire à ma Céline. C'est un jour que je pensais à ce que je pouvais faire pour sauver les âmes, une parole de l'Évangile m'a montré une vive lumière. Autrefois Jésus disait à ses disciples en leur montrant les champs de blé mûrs : *Levez les yeux et voyez comme les campagnes sont déjà assez blanches pour être moissonnées* », et un peu plus tard : *« A la vérité la moisson est abondante mais le nombre des ouvriers est petit ; demandez donc au maître de la moisson qu'Il envoie des ouvriers. »* Quel mystère !... Jésus n'est-Il pas tout-puissant ? les créatures ne sont-elles pas à celui qui les a faites ? Pourquoi Jésus dit-il donc : *« Demandez au maître de la moisson qu'Il envoie des ouvriers »* ? Pourquoi ?... Ah ! c'est que Jésus a pour nous un amour si incompréhensible qu'Il veut que nous ayons part avec lui au salut des âmes. Il ne veut rien faire sans nous. Le créateur de l'univers attend la prière d'une pauvre petite âme pour sauver les autres âmes rachetées comme elle au prix de tout son sang. Notre vocation à nous ce n'est pas d'aller moissonner dans les champs de blé mûrs. Jésus ne nous dit pas : *« Baissez les yeux, regardez les campagnes et allez les moissonner. »* Notre mission est encore plus sublime. Voici les paroles de Jésus : *« Levez les yeux et voyez. »* Voyez comme dans mon Ciel il y a des places vides, c'est à vous de les remplir, vous êtes mes Moïse priant sur la montagne, demandez-moi des ouvriers et j'en enverrai, je n'attends qu'une prière, un soupir de votre cœur !... L'apostolat de la prière n'est-il pas pour ainsi dire plus élevé que celui de la parole ? Notre mission de Carmélites est de former des ouvriers évangéliques qui sauveront des milliers d'âmes dont nous serons les mères... Céline, si ce n'était pas les paroles mêmes de Jésus, qui oserait y croire ?... Je trouve que notre part est bien belle, qu'avons-nous à envier aux prêtres ? »

Sa vocation de missionnaire, elle la définit en ces termes. *« Ah ! malgré ma petitesse, je voudrais éclairer les âmes comme les Prophètes, les Docteurs, j'ai la vocation d'être Apôtre ... je voudrais parcourir la terre, prêcher ton nom et planter sur le sol infidèle la Croix glorieuse, mais, ô mon Bien-Aimé, une seule mission ne me suffirait pas, je voudrais en même temps annoncer l'Évangile dans les cinq parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées ...*

Je voudrais être missionnaire non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et l'être jusqu'à la consommation des

siècles... Mais je voudrais par-dessus tout, ô mon Bien-Aimé Sauveur, je voudrais verser mon sang pour toi jusqu'à la dernière goutte ... »

Le ressort de son élan missionnaire, c'est bien d'aimer avec le cœur de Jésus. Jésus nous a révélé que Dieu a soif d'aimer et d'être aimé. « O Jésus mon amour ... ma vocation enfin je l'ai trouvée : ma vocation c'est l'Amour ». On comprend mieux pourquoi Thérèse dit qu'au cœur de l'Eglise, elle sera l'Amour. En relisant 1 Cor. 13, elle comprend que la source de toute vie missionnaire est l'Amour Trinitaire « Je voulais être prêtre, diacre, apôtre, docteur de l'Eglise, martyr. Or, je compris que tous ne peuvent être apôtre, docteur de l'église, martyr ... l'œil ne peut être la main.

« La charité me donna la clef de ma vocation. Je compris que si l'Eglise avait un corps, composé de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous ne lui manquait pas, je compris que l'Eglise avait un Cœur, que ce Cœur était brûlant d'amour. Je compris que l'Amour seul faisait agir les membres de l'Eglise, que si l'Amour venait à s'éteindre, les Apôtres n'annonceraient plus l'Evangile, les Martyrs refuseraient de verser leur sang... Je compris que l'Amour renfermait toutes les vocations, que l'Amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux ... en un mot qu'il est éternel. »

« Alors, dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : O Jésus, mon Amour, ma vocation enfin je l'ai trouvée, ma VOCATION, c'est l'AMOUR ! ***Oui, je l'ai trouvée ma place dans l'Eglise et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Eglise, ma Mère, je serai l'Amour ... ainsi je serai tout ...Ainsi mon rêve sera réalisé !*** » (Manuscrit B)

Rappelez- vous : Nous ne sommes que des semences. Quant aux fruits, ce sont les autres qui les goûterons. Mais dans le jardin de Dieu ne pousse que des semences d'Amour et de Bonté. Alors bons fruits à vous tous à la fin de cette retraite que nous allons terminer en découvrant le poème de Thérèse : Vivre d'Amour et chanté par Natasha Saint Pierre.

Chant de Natasha Saint Pierre : « Vivre d'Amour » (Poème de Thérèse. PN°17)

Vivre d'Amour,
C'est donner sans mesure
Sans réclamer de salaire ici-bas
Ah! sans compter je donne étant bien sûre
Que lorsqu'on aime, on ne calcule pas.
Au Cœur Divin, débordant de tendresse
J'ai tout donné, légèrement je cours
Je n'ai plus rien que ma seule richesse
Vivre d'Amour

Vivre d'Amour,
C'est bannir toute crainte
Tout souvenir des fautes du passé
De mes péchés je ne vois nulle empreinte,
En un instant l'amour a tout brûlé
Flamme divine, ô très douce Fournaise!
En ton foyer je fixe mon séjour
C'est en tes feux que je chante à mon aise
Je vis d'Amour

Vivre d'Amour, c'est garder en soi-même
Un grand trésor en un vase mortel
Mon Bien-Aimé, ma faiblesse est extrême
Ah je suis loin d'être un ange du ciel!

Mais si je tombe à chaque heure qui passe
Me relevant tu viens à mon secours,
A chaque instant tu me donnes ta grâce
Je vis d'Amour

Vivre d'Amour, c'est naviguer sans cesse
Semant la paix, la joie dans tous les cœurs
Pilote Aimé, la Charité me presse
Car je te vois dans les âmes mes soeurs

La Charité voilà ma seule étoile
A sa clarté je vogue sans détour
J'ai ma devise écrite sur ma voile:
Vivre d'Amour

Vivre d'Amour, quelle étrange folie!
Me dit le monde Ah! cessez de chanter,
Ne perdez pas vos parfums, votre vie,
Utilement sachez les employer!
A des amants, il faut la solitude
Un cœur à cœur qui dure nuit et jour
Ton seul regard fait ma béatitude

Je meurs d'Amour !

Mourir d'Amour, voilà mon espérance
Quand je verrai se briser mes liens
Mon Dieu sera ma Grande Récompense
Je ne veux point posséder d'autres biens
De son Amour je veux être embrasée
Je veux le voir, m'unir à lui toujours
Voilà mon Ciel, voilà ma destinée
Vivre d'Amour...
